



# P R E S E N C E A F R O C A I N E

COMITE « Présence Africaine »

MM. A. Adandé, S. O. Biobaku, A. Biyidi, A.-K. Busia, Aimé Césaire, B. Dadié, René Depestre, A. Diop, B. Fele, A. Franklin, K. Paulin Joachim, J. Ki, Sengat Kuo, D. Mandessi, Nicol Davidson, Nyunai, Owona, Ray Autra, A. Sadji, A. Wade.



ADMINISTRATION ET REDACTION

17, rue de Chaligny, PARIS (12<sup>e</sup>)

Téléphone : DORian 38-39

*Tarif des abonnements*

France et Colonies, 6 n<sup>o</sup>s 850 fr.

Etranger 6 n<sup>o</sup>s 1.150 fr.

C. C. P. PARIS 59.36.25

---

*Les manuscrits ne sont pas retournés.*

*Les opinions émises dans les articles n'engagent que  
leurs auteurs.*

Tous droits de traduction et reproduction réservés.

# Présence Africaine

Revue Culturelle du Monde Noir

## Sommaire

Liminaire .....	L'Homme a besoin des hommes	3
Cheikh Anta DIOP .....	<i>Alerte sous les Tropiques</i>	8
W.E.B. DU BOIS .....	<i>Africa and the American Negro Intelligentsia</i>	34
Petar GUBERINA .....	<i>Structure de la Poésie Noire d'expression française</i>	52

### LA SUITE DU DÉBAT AUTOUR DES CONDITIONS D'UNE POÉSIE NATIONALE CHEZ LES PEUPLES NOIRS :

L. Sédar SENGHOR .....	Réponse	79
G. GRATIANT .....	<i>D'une poésie martiniquaise dite nationale</i>	84

## Poèmes

René DEPESTRE .....	<i>Mon cinéma d'enfant noir</i>	90
Langston HUGHES .....	<i>Terre du Sud</i>	94

—O—

A. PALACIOS .....	<i>La Forêt et la Pluie</i>	95
	<i>(Suite au verso)</i>	

## CHRONIQUES

A. WADE .....	<i>Imposture du Fédéralisme</i>	10
Mostefa LACHERAF .....	<i>Maroc : d'une « révolution » sur commande, à une révolution populaire</i>	10
G. ROUGET .....	<i>La Musique</i>	10

## NOTES

Le Cinéma, par Elelongué Epanya	11
Les Livres, par A.-F., Paulin Joachim, René Depestre, J.-E. Caillens	11
Revue des Revues, par Buanga Fele	12
Communiqués	12



## LIMINAIRE

### L'HOMME A BESOIN DES HOMMES

*La passion idéologique a besoin des hommes. De tous les hommes. Mais elle est singulièrement avide d'hommes désarmés, d'hommes qui ne résistent pas, disponibles parce que démunis de convictions rigoureusement élaborées. Si presque toutes les sociétés s'organisent pour survivre dans un monde surpeuplé d'hommes, de disciplines et de passions, il en est qui n'avaient pas encore éprouvé l'urgence de s'organiser intimement en face de cette avalanche d'idées, d'intentions, de tensions et d'hommes.*

*Ces êtres de fraîcheur que le prisme d'aucune idéologie ne sépare de la nature sont l'enjeu d'une course contre la montre. Ceux qui vivent de conquérir ou de combattre, plus soucieux d'ailleurs de conquérir que de combattre (contrairement à ce qui se passe pour la puissance colonialiste) découvrent ainsi des terres vierges à peupler de leur passion et à intégrer dans leur famille. Il en est deux exemples typiques. L'idéologie politique et la foi religieuse.*

*Il est curieux que ces deux groupes sincèrement soucieux de conquérir des frères, aient en face de la situation coloniale, cette même impatience qui fléchit souvent en égoïsme, et trahit leur doctrine. Les uns et les autres, en effet, ont secrètement souhaité, sans se l'avouer ou s'en rendre compte, le maintien de la situation coloniale jusqu'à ce qu'ils aient fini de conquérir les esprits et les âmes partout dans le monde.*

*Qu'on relise ce fragment d'éditorial d'une excellente revue militante dont la position anticolonialiste ne souffre pas de doute.*

*(...) « Mais si les responsabilités de la bourgeoisie sont lourdes, faut-il croire que le mouvement ouvrier n'en ait aucune ? Nous pensons qu'il doit faire aujourd'hui son examen*

de conscience. Certes, il existe dans le mouvement ouvrier français une tradition ancienne et glorieuse d'anticolonialisme, et nous l'avons souvent évoquée. Mais avait-on jamais prévu que le réveil national, dont nous sommes témoins outre-mer, précéderait l'émancipation du prolétariat de la métropole ? Même chez les meilleurs militants, même chez ceux qui ont combattu le colonialisme et souffert personnellement de la répression, n'existe-t-il pas une sous-estimation du dynamisme révolutionnaire des peuples indigènes (1) encore peu évolués ? On se battait pour la liberté des indigènes en n'imaginant bien souvent cette liberté que comme devant un jour leur être octroyée (1) par les travailleurs français, vainqueurs de leur ennemi commun. En conséquence, l'anticolonialisme pouvait n'apparaître à certains que comme un secteur secondaire du front de combat des travailleurs français eux-mêmes.

A-t-on assez réfléchi à la signification profonde du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? A-t-on toujours utilisé autant qu'elles auraient pu l'être les possibilités d'instruire les masses coloniales, de leur permettre de former leurs propres cadres ? Lorsqu'on étudie par exemple le cas de l'Algérie, avec sa forte population européenne, les contacts rendus possibles par l'immigration en France de centaines de milliers de travailleurs algériens, ne peut-on penser que l'on aurait pu faire davantage et qu'aujourd'hui la situation du problème algérien serait bien différente si le mouvement national y avait un contenu politique plus clair ? » (1)

Tel est le sentiment des « Cahiers Internationaux » (2) et sans doute de tous les dirigeants de mouvements ouvriers.

D'un autre côté, il a été proclamé plus d'une fois, par des missionnaires chrétiens, que les indigènes colonisés n'accéderaient à la maturité politique qu'après avoir été entièrement christianisés, et à cette condition seulement.

Les uns et les autres sont animés des meilleures intentions, et cependant subordonnaient notre émancipation à notre insertion totale dans leur communauté idéologique (3).

Qu'est-ce à dire, sinon que le dialogue seul (à quoi s'oppose l'infirmité que nous inflige la situation coloniale) eût

(1) Souligné par nous.

(2) Cf. n° 70 — Novembre 1955.

(3) La comparaison s'arrête là, car le mouvement ouvrier n'a jamais eu de missionnaires outre-mer, ni de responsabilités éducatives.

sauvé ces amis d'une erreur que nous regrettons tous. Les grandes vérités ne s'enseignent pas à des muets. Elles exigent le dialogue et donc le plein exercice de toutes les responsabilités de l'homme. Un colonisé est un être mutilé. Spirituellement, socialement, politiquement, c'est plus qu'un mineur, un irresponsable. Un être amputé qui ne peut rien faire pour lui-même. Or toute vérité a besoin d'être activement réassumée par celui qui la reçoit.

Ajoutez qu'il y a dans les colonies, un air vicié qui flatte insidieusement, sensuellement la vigueur du jugement pour l'endormir. Un climat de facilité, d'horizons vastes, de vide qui appelle les initiatives, mais les soustrait à la critique de l'opinion. Terrain fertile pour les grandes actions spectaculaires et les civilisations massives et sans culture. Mais terrain stérile autant pour la sainteté que pour la démocratie. Ce terrain est mortel à la grandeur.

C'est qu'il fut débroussaillé et rasé par l'armée, stérilisé par une police savante et toute puissante, ensemencé pour les grands profits. Impropres au dialogue.

Le dialogue est le propre de l'homme. Le silence de l'un porte tort aussi au partenaire. D'où le double intérêt de notre Congrès.

Parce que le monde s'organise, il est grand temps qu'entre les hommes de culture du monde noir, les silences, les distances et les solitudes se meublent du réseau sonore d'un dialogue, sans écran, ni rideau. Que d'expériences singulières, que de doutes, que de chances et d'initiatives, nous aurons à nous communiquer pour assurer notre épanouissement, et mieux nous insérer dans nos sociétés respectives et dans le monde des hommes. On nous a, certes, défendus et expliqués, chantés, interprétés, critiqués. On nous a éduqués, créés et définis. Il ne serait pas mauvais à présent que nous jugions cette image offerte de nous-mêmes et apprécions nos réelles possibilités. L'image et la réalité coïncideront-elles ? Le portrait est-il complet, et nos responsabilités dans l'avenir peuvent-elles être fécondes ? A nous d'en décider.

Nous vivons une époque où la culture élargit considérablement son domaine. L'homme de culture ne demande plus ses titres de noblesse aux seules humanités greco-latines. L'autre jour un économiste revendiquait une culture économique pour le peuple à côté de la culture scientifique et littéraire. L'atome et la géographie humaine, la politique des syn-

dicats ou la peinture, tous ces vastes univers s'offrent à l'homme moderne et bientôt s'imposent à la vigilance de son esprit. Non que nous puissions tous acquérir des connaissances encyclopédiques, mais ces sciences interfèrent et éclairent notre destin comme les coordonnées guident le pilote dans son action.

Précisément l'homme de culture (noir, jaune ou blanc) dès lors qu'il accède à l'universalité de ces sciences, se doit d'en apprécier et faire apprécier la portée sur nos options. Il se doit également d'entretenir et défendre les droits de la culture par l'exercice de ses responsabilités de poète, d'artiste, de penseur engagés dans une ère où nul ne se suffit et où chacun a besoin d'entendre l'autre — de l'entendre, savant historien ou poète, aussi singulier, aussi sincère qu'objectif, dans son aventure à travers le monde intérieur ou extérieur.

L'univers est à nous. Il est de nous. Solidaire de notre destin intime et total. Mais comment le connaîtrions-nous et dirigerions, si une partie de cet univers à portée de main, se perdait dans les ténèbres ? C'est pourtant ce qui arriverait si les hommes de couleur, éminente fraction de l'humanité, taisaient leurs souffrances, leurs espoirs, leurs chants et leurs expériences. Même si d'un regard tranquille, ces muets pouvaient juger tout l'univers des privilégiés (de l'Europe notamment) il leur manquerait toute la sécurité et la richesse et l'équilibre que confèrent le délice et la redoutable responsabilité de dire. Et se dire. Cet exercice du dire sans quoi la science et la technique elles-mêmes fussent inconcevables. Les noirs seuls sauront dire et faire dire le sens de leur présence totale au monde etachever d'assurer la solidarité qui nous menace comme une trombe ou nous grandira comme des dieux, selon la qualité de nos options, selon qu'il s'agira d'une solidarité passive ou active.

Mais pourquoi un Congrès de Noirs ? de Noirs seuls ? Pour cette humble raison que depuis huit ans nous n'avons cessé d'être une revue du monde noir. Il fallait choisir et savoir se limiter.

Pour cette autre raison encore que la couleur de notre peau, si elle est un simple accident — l'aspect mélânique de l'humanité — n'en a pas moins été liée dans l'histoire, comme le nez de Cléopâtre, à des accidents qui dépassent en importance le dessin du nez individuel ou la nuance de l'épiderme. Valoriser la race n'est certes pas notre propos. Mais la mé-

moire des Noirs garde l'écho d'expériences singulières subies par les peuples noirs. Des œuvres culturelles et scientifiques sont nées de cette situation. Et une forme de sensibilité. Nous sommes en général les peuples les plus nus, les plus désarmés, les plus proches de la nature. N'aurions-nous pas, à cet égard, quelque chose à apporter dans l'art et même dans l'art de vivre ? La mémoire de l'humanité semble avoir distribué ses souvenirs et ses expériences à des peuples isolés jusqu'ici. Cependant ce que chaque homme sait, appartient tôt ou tard à tous. Dès lors, nos écrasantes forêts natales, nos savanes brûlantes, les blessures de l'exil et de l'esclavage, la civilisation de nos faunes et flores ont dû nous confier des messages à restituer à tous. Les peuples les plus silencieux de la terre mesureront ainsi et affirmeront à travers leurs hommes de culture, leurs responsabilités dans la vie d'aujourd'hui.

Alors, lorsque les peuples de couleur auront conquis le domaine public du dialogue, l'homme aura-t-il pour autant cessé d'avoir besoin des hommes ? La passion idéologique y perdra-t-elle de son opportunité ?

Au contraire, les peuples devenus libres et responsables, l'idée manifestera sa plénitude dans nos vies, puisque tous les hommes pourront la modeler de toute la souplesse de leurs membres libérés, l'éclairer du soleil de leur passé restitué et de l'arc-en-ciel de leur avenir dégagé. Ils pourront l'enrichir de tous les joyaux de l'échange et du dialogue.

C'est un pari que nous tenons.

PRÉSENCE AFRICAINE.

# Alerte sous les Tropiques

par Cheikh Anta DIOP

Depuis l'implantation du colonialisme en Afrique, ce sont les grandes idées directrices d'une action générale qui nous manquent le plus. On a réussi à nous en dégoûter, et pour masquer cette carence nous nous faisons passer volontiers pour des réalistes. Toute attitude qui tend à transcender la situation quotidienne pour avoir une vue d'ensemble de problèmes réels, objectifs, qui existeraient même en dehors de celui qui les examine, est jugée spéculative. Il n'est donc pas inutile de souligner ce qui distingue la spéculation d'une analyse qui fait progresser la connaissance et accroît le pouvoir de l'homme sur le réel.

Dans le premier cas, on part d'une abstraction et on aboutit à une autre. Ceux qui vous écoutent ou vous lisent ont du mal à saisir de quoi vous voulez parler. L'édifice que l'on a construit, même s'il est harmonieux, ne repose pas sur des bases objectives et flotte dans l'air. Son existence est réellement fonction de la nôtre, en ce sens que si nous ne l'avions pas imaginée et rendue en termes plus ou moins intelligibles aux autres, personne d'autre ne s'y serait peut-être jamais heurté.

Dans le second cas, on part du réel et on y aboutit. Les faits et événements que l'on cite sont connus de tout le monde ; personne ne peut douter de leur existence ; mais ils sont complexes et il est difficile de dégager la loi qui les gouverne. Il s'agit donc de remonter jusqu'à cette dernière, puisqu'elle existe autant que les faits dont elle régit l'évolution, de la formuler en termes clairs et utilisables pour les autres. C'est le but qu'on se propose ici : partir du cœur de la réalité africaine actuelle pour faire prendre conscience de la gravité de la situation d'un pays que l'on classe, de plus en plus, comme terre vacante.

Au cours de cette étude seront donc abordés les différents aspects de la réalité africaine :

- Le potentiel énergétique qui est à la base de la vie
- Le potentiel humain
- La situation de l'Afrique par rapport au monde extérieur.
- Les conclusions qui s'en dégagent
- Ce que l'Afrique attend de ses fils
- Les relations qui pourraient exister avec nos frères des Antilles.

Les idées contenues dans cette étude ont été exprimées lors d'une conférence qui date de 1951 (Salle de Géographie). La plupart des statistiques sont tirées de l'ouvrage de Ivan du Jonchay : Industrialisation de l'Afrique (Payot 1953).

## ENERGIE HYDRAULIQUE

Les réserves mondiales d'énergie hydraulique sont évaluées à 50.000 milliards de Kwh par an dont 90 % sont concentrées dans les régions sous-développées : l'Europe ne dispose que de 3 %, les U. S. A. 4 % et l'U. R. S. S. 3,5 %.

Au rythme actuel de l'équipement la France aura épuisé son potentiel hydraulique dans une décennie ; l'équipement des quelques chutes qui restent en France et aux Etats-Unis serait d'un coût prohibitif, compte tenu de l'emplacement.

L'Afrique Noire vient en tête en matière d'énergie hydraulique avec ses milliards de réserve qui totalisent les 2/3 de la production mondiale actuelle. Le CONGO, deuxième fleuve du monde par le volume de son débit (30.000 à 60.000 m<sup>3</sup>/s) recèle, à lui seul, 400 milliards de Kwh de réserve ; la SANGA et l'OGOUÉ, 300 milliards. Les ingénieurs ont calculé que la SANGA (Cameroun) qui prend sa source à 1.400 m. d'altitude et possède un débit triple de celui du Rhône à Génissiat peut livrer plus d'énergie que tous les cours d'eau des Alpes.

Tant d'énergie disponible sur une terre coloniale n'a pas manqué de susciter des projets d'exploitation unilatérale. Il en existe quatre principaux cités par Ivan du Jonchay :

## PROJET DU BAS-CONGO

Au niveau de Brazzaville, sur le lac Stanley, le CONGO a encore 300 m. d'altitude, alors qu'il n'a plus que 400 km à parcourir pour atteindre l'Océan. Il s'agirait d'échelonner une

série de barrages entre le lac et la mer, ce qui permettrait d'obtenir plusieurs centaines de milliards de Kwh par an.

### PROJET DU HAUT-CONGO

Il est dû à un ingénieur espagnol, Uribe ; il s'agirait de barrer le Congo au niveau de Stanley-Ville, lui creuser un lit artificiel du sud au nord, à travers le Sahara et la Lybie, pour le jeter dans le Golfe de Syrte en Méditerranée. On prévoit 200 milliards de Kwh par an en plus de la fertilisation du désert. L'auteur ne se soucie pas du sort des populations qui vivent le long du lit naturel du fleuve. Ce projet a semblé uto-pique dans l'immédiat pour des raisons financières, géographiques et politiques. Rien ne prouve qu'il le restera.

### PROJET DU NIL

Il s'agit d'échelonner des barrages sur 4.000 km entre le lac Victoria et le Delta. Le rythme de l'équipement envisagé est le suivant :

Barrage d'Owen, en	1953,	retenue	5 milliards de M3.		
— Lac Tana,	1954	—	4	—	—
— Main Nile,	1955	—	3	—	—
— Lac Albert,	1959	—	5	—	—
— Kioga,	1962	—	5	—	—

Quand le projet sera réalisé la plupart des barrages se trouveront sur le territoire du Soudan naguère dit Anglo-Egyptien. L'intérêt que l'Egypte porte au Soudan s'explique par des raisons matérielles dont la plus importante est que ses sources vitales, c'est-à-dire celles du Nil, sont en Afrique équatoriale.

### PROJET DE LA VOLTA

La GOLD COAST possède beaucoup d'énergie hydraulique, donc éventuellement beaucoup d'électricité, et beaucoup de bauxite, minerai d'aluminium que l'on traite par électrolyse pour obtenir le métal. Aussi s'inspire-t-elle des réalisations du CANADA qui, bien que dépourvu de minerai, traite les 30 % du minerai mondial grâce à l'abondance de son électricité d'origine hydraulique. C'est pour des raisons analogues que l'industrie de l'aluminium s'implante au Cameroun, à EDEA.

Lorsque tous les projets seront réalisés, l'Afrique Noire

rien que par ses ressources hydrauliques, sera le premier pays énergétique du monde. L'énergie hydraulique n'est pas comparable à un minerai d'uranium que l'on exporte vers la métropole pour le traiter. Jusqu'ici il fallait l'utiliser sur place ; grâce au courant alternatif tout au plus le transportait-on à des distances dérisoires. En cela elle a toujours déçu les colonisateurs qui, à l'apogée de leur puissance, n'ont jamais envisagé l'industrialisation de leurs colonies. Mais les techniciens russes et suédois viennent de réaliser des progrès dans le domaine du transport de l'énergie électrique à grande distance. Lorsqu'on transporte de l'énergie électrique sous forme de courant alternatif, la *réactance* de la ligne, comparable à une grande distance, produit des pertes énormes, de sorte que, même si le voltage de la source est très élevé (400.000 volts), à l'arrivée on ne recueille qu'une énergie très faible si la distance est grande. Mais si on arrivait à transporter, au lieu du courant alternatif, du courant continu, la *réactance* de la ligne serait supprimée. Les techniciens russes et suédois ont pensé garder le courant alternatif à la production. On dispose de générateurs qui produisent quelques dizaines de milliers de volts alternatifs ; on élève la tension par des transformateurs jusqu'au seuil du million de volts et on redresse le courant qu'on peut ainsi transporter en continu. M. Jean RIVOIRE a montré que la Suède a dépassé le stade des études théoriques en cette matière ; depuis février 1954, un câble sous-marin est utilisé au transport de l'énergie entre la Suède et l'Île de Gotland, sous 200.000 volts continu ; et ce chiffre pourrait être porté à 600.000. Si on atteint le million de volts avec une intensité de 1.000 ampères, chaque ligne de ce genre transporterait un million de Kw et son utilisation pleine en un an fournirait 9 milliards de Kwh.

On sait, de source authentique, que ces résultats seront atteints d'ici 10 ans. Par conséquent le problème de l'exportation de l'énergie disponible en Afrique est virtuellement résolu. On a calculé que l'amortissement et l'entretien des lignes reviendrait de 2 à 3 fr. par Kwh et le prix de l'énergie exportée serait le tiers du prix de celle produite en Europe.

Ces lignes qui entreront en service avant 10 ans, à partir de postes équatoriaux français ou franco - belges, sont baptisées par les techniciens « *les premières grandes artères de l'Eurafrique* ». Telle est la véritable signification de l'Eurafrique.

## ENERGIE SOLAIRE

Le soleil envoie, en moyenne sur la terre,  $10^{15}$  Kwh (1 million de milliards) par jour, c'est-à-dire une quantité d'énergie comparable à la somme globale des réserves énergétiques en charbon, pétrole, gaz naturel et uranium recensées sur la planète jusqu'à présent. Un km<sup>2</sup> de surface ensoleillée reçoit une quantité d'énergie quotidienne équivalente à celle d'une bombe atomique. Aussi, malgré l'actualité de l'énergie atomique, les savants sont d'accord sur le fait que l'énergie solaire est celle de l'avenir, puisque elle existera aussi longtemps que le soleil. L'énergie hydraulique qui jouit d'une semblable permanence dépend, indirectement, d'elle dans la mesure où le soleil intervient dans le climat.

D'Archimède à Félix Trombe, les savants ont tenté sa domestication. Ils sont aujourd'hui sur le point de réussir entièrement.

*L'utilisation peut se faire sous forme directe.* Il s'agit, dans ce cas (Félix Trombe à Montlouis, dans les Pyrénées), de tapisser une surface parabolique de petits miroirs rectangulaires et réglables. Au foyer du grand miroir parabolique ainsi formé on peut atteindre, suivant les surfaces mises en jeu, une température de 3.000°, c'est-à-dire celle qui règne dans l'atmosphère solaire. Ainsi Félix Trombe est arrivé à fondre des matières jusqu'ici réfractaires, telles que l'oxyde de zirconium. L'appareil ainsi constitué s'appelle un four solaire qui utilise directement la chaleur solaire : à Montlouis on arrive à fondre une demi-tonne de fer par jour.

Un projet plus gigantesque est en cours de réalisation au nord du Sahara, à Colomb-Béchar, sous la direction du même savant. On obtiendra une énergie de 1.000 Kw.

Si au lieu de la course aux hautes températures concentrées en un point, on varie la dimension et la forme du miroir afin de répartir la chaleur sur un axe, on peut arriver à accumuler de la vapeur pour faire fonctionner une usine. Il suffit de glisser le long de l'axe chauffé, une portion d'un circuit parcouru d'huile lequel fait ensuite serpentin dans une chaudière remplie d'eau où il abandonne des calories. C'est le procédé Schumann utilisé à Maadi en Egypte.

Dans tous ces cas l'orientation des miroirs est synchronisée avec le mouvement solaire. Les réalisations sont limitées par le gigantisme des constructions, l'état du ciel, donc la latitude et l'alternance du jour et de la nuit. Pour supprimer ce dernier inconvénient, afin d'avoir des usines fonctionnant sans

arrêt, certains savants n'hésitent pas à étudier la fonction chlorophyllienne des plantes afin de savoir comment celles-ci emmagasinent l'énergie solaire.

Il existe une usine solaire qui fonctionne en U. R. S. S. à TACHKENT pour la production d'électricité.

*L'utilisation peut se faire sous forme indirecte.* Dans ce cas elle est liée à une nouvelle science, la Stéréotronique ou électronique des solides qui n'est, au fond, que la conséquence des travaux de Pasteur et surtout de Pierre Curie sur la symétrie des cristaux. Le phénomène piezo-electrique découvert par Curie, permet de transformer une énergie mécanique en énergie électrique en exerçant une pression sur les faces d'un cristal de quartz taillé d'une façon appropriée. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, on fabrique aux Laboratoires Bell des cristaux de la dimension d'un ongle, appelés transistor, en germanium et en silicium, ces corps étant, du point de vue physique, des semi-conducteurs, c'est-à-dire qu'ils ne laissent passer le courant électrique que dans un sens. Un transistor peut donc jouer le même rôle qu'une lampe valve. En outre les cristaux du même type ont la propriété de transformer directement l'énergie solaire en énergie sonore, calorifique, et inversement, cette dernière en énergie lumineuse, sonore, calorifique, etc... Pour parler d'une façon imagée mais scientifiquement exacte en remplaçant chacune des lampes d'un poste de T. S. F. par un transistor approprié, on obtient un poste d'une durée indéfinie à consommation électrique dérisoire. Voilà pourquoi, probablement, d'ici une décennie, il y aura une révolution extraordinaire en électronique et si les pronostics sont justes les lampes actuelles de T. S. F. ne se verront plus que dans les musées.

Le transistor au silicium supporte 300° centigrades, contrairement à celui en germanium. Aussi pourra-t-il être utilisé dans l'équipement des étages de puissance des systèmes radio-électriques.

Actuellement le transistor est utilisé sous une tension supérieure à 100volts ; on espère franchir bientôt cette limite.

Les possibilités d'amplification du courant électrique par les transistors sont passées de 10 à 1.000.

Dans les laboratoires Bell on a construit une batterie solaire qui grâce à ses transistors transforme directement l'énergie solaire en énergie électrique avec un rendement de 6 %, ce qui permet de la comparer aux moteurs à essence ou à la machine à vapeur. Ces mêmes laboratoires envisagent d'alimenter par ce procédé un réseau ténéphonique rural en Géor-

gie, région très ensoleillée. On pense que, dans quelques décades, l'énergie électrique domestique sera fournie directement par le soleil au moyen de toits en silicium. On fabrique aujourd'hui des postes de radio de la grosseur d'une boîte d'allumettes, équipée entièrement de ces cristaux, alimentés, pour unique source d'énergie, d'une rondelle de papier buvard imprégnée d'électrolyte et intercalé entre deux pièces de monnaie (20 fr. et 1 fr., bronze-aluminium) et qui permettent d'entendre parfaitement les émissions de la Radiodiffusion française. Dans l'armée on en fabrique de plus petits encore, de la grosseur d'une montre-bracelet. On a réalisé en laboratoire des « bêta-transistors » qui transforment directement en impulsions électriques les radiations atomiques bêta.

Ce n'est pas de la science fiction mais de la science tout court. L'homme est déjà libéré du gigantisme : une machine à calculer n'a plus que les dimensions d'une machine à écrire au lieu de celles d'une armoire à glace.

En raison du prix de revient des surfaces de silicium qu'il faudra mettre en jeu à l'état actuel du progrès technique on a calculé que l'énergie solaire ne sera pas meilleur marché que l'énergie hydraulique. Dans tous les cas elle reste une énergie capitale de l'avenir pour les régions tropicales. On envisage que les installations futures ne pourraient pas se situer directement sous l'Équateur, par suite de la permanence des nuages sous cette latitude. Ce sont les territoires extérieurs à la zone intertropicale africaine qui pourront être dotées d'un équipement solaire : le Sahara et la Lybie présentent donc un intérêt considérable pour l'Afrique Noire. Toute la zone soudanaise, jusqu'à l'Ethiopie, et toute la région des Rhodésies sont également favorisées.

## ENERGIE ATOMIQUE

La fission contrôlée de l'uranium et du thorium est la base de l'énergie atomique. On obtient ce qu'on appelle une réaction-en-chaîne qui dégage beaucoup de chaleur. On a réussi à utiliser cette chaleur pour produire de l'électricité à l'échelle industrielle : le Kwh atomique sera aussi bon marché que le Kwh obtenu par les procédés classiques, a-t-on trouvé. Certains calculs mêmes donnent des résultats plus optimistes : 1 gr. d'uranium fournit 30.000 fois plus de chaleur qu'un gramme de charbon, mais 20.000 fois plus d'électricité seulement. Comme il coûte 4.000 fois moins cher, le Kwh atomique serait cinq fois moins cher.

L'actualité de l'énergie atomique dispense d'insister sur

les avantages qu'elle procure. On peut dire qu'elle entrera dans l'équipement industriel de toutes les nations modernes d'ici 15 ans. Si rien n'est changé sur le plan des relations politiques c'est d'Afrique Noire que leur viendra la plus grande partie du minerai indispensable pour le fonctionnement des usines.

« Jusqu'en 1952, écrit Ivan du Jonchay, un seul pays, le Congo belge et une seule compagnie, l'Union Minière du Haut Katanga, une seule mine Shinbrolobwe, restaient les maîtres du marché mondial qu'ils approvisionnaient pour plus de 50 % de pechblende. Le minerai était expédié à Oolen près d'Anvers ou aux U. S. A. pour y être traité. »

On trouve également du minerai d'uranium en Ethiopie, au Cameroun, en Nigéria, au Sahara, au Moyen Congo, en Gold Coast, en Rhodésie du Nord, au Mozambique, en Ouganda, dans l'Union Sud Africaine. On a découvert une mine de thorium au Cap.

Le recensement des gisements de matières fissibles étant très incomplet, il est difficile de dire que l'Afrique Noire est définitivement le premier pays atomique du monde ; pourtant il existe très peu de chance pour qu'un autre pays la détrône. Ici un danger subsiste : la matière énergétique, en l'occurrence l'uranium et le thorium, n'est pas comparable à l'énergie hydraulique ou à l'énergie solaire qu'il serait difficile d'exporter en bouteilles. C'est un simple minerai dont on peut vider l'Afrique en un temps record — si l'avenir politique devient de plus en plus incertain — par une extraction mécanisée à outrance.

## ENERGIE THERMO-NUCLEAIRE

Elle se distingue de l'énergie atomique en ce sens qu'il faut passer par cette dernière pour l'obtenir. Une masse d'uranium, en se désintégrant au sein d'une enceinte contenant une certaine variété d'hydrogène, engendre pendant un millionième de seconde une température de l'ordre de 16.000.000° comparable à celle qui règne au sein des étoiles, du soleil en particulier (20.000.000°). Cette température est indispensable pour provoquer la fusion de deux noyaux d'hydrogène et donner de l'hélium avec une légère perte de masse. Cette masse perdue se retrouve sous forme d'énergie rayonnante, calorifique ; cette dernière est énorme : pour l'évaluer il faut multiplier la quantité de matière perdue par le carré de la vitesse de la lumière, soit  $9 \times 10^{30}$ , d'après l'équation d'Einstein. A

la chaleur de la fission atomique de l'uranium s'ajoute donc la chaleur de la fusion des noyaux d'hydrogène. Voilà pourquoi la Bombe à Hydrogène dégage beaucoup plus d'énergie que la bombe atomique. Mais cette énergie, contrairement à l'énergie atomique, n'est pas encore domestiquée, contrôlée.

Dans un réacteur, c'est-à-dire dans une pile atomique, on peut déclencher une réaction en chaîne, l'intensifier, s'arrêter à une température, aussi longtemps qu'on le désire, éteindre la pile après usage, en enfonçant ou retirant des barres d'acier au bore ou de cadmium, qui permettent de régler le flux de neutrons : les neutrons sont les agents de bombardement qui déclenchent la réaction en chaîne.

Il n'existe encore rien de semblable à l'échelle industrielle dans le domaine thermo-nucléaire : le « réacteur » ou « pile thermonucléaire » n'est pas encore créé. En se fondant sur les renseignements issus de la Conférence atomique de Genève, en 1955, on croit savoir que les Anglais ont réussi, tout au moins en laboratoire, à contrôler la fusion thermonucléaire. Mais, s'empresse-t-on de dire, selon leur propre aveu, que les Anglais n'espèrent pas mettre en pratique cette découverte importante avant une génération. Lorsque la réaction thermo-nucléaire sera industrialisée, l'humanité, sans aucun doute, sera dotée, comme le prévoient les savants, d'une nouvelle source très abondante d'énergie : l'hydrolyse de l'eau de mer fournirait directement la matière première indispensable qu'est l'hydrogène. Il reste, qu'en l'état actuel de la science, il faut passer par l'énergie atomique pour obtenir de l'énergie thermo-nucléaire ; donc si de nouvelles découvertes ne sont pas faites, la quantité d'hydrogène à fusionner sera fonction de la quantité de matières fissiles que recèle la terre.

\*

\* \*

Telles sont les grandes sources d'énergie que recèle l'Afrique Noire et qui, à elles seules, font de ce pays le possesseur de la moitié de l'énergie mondiale. Il faut en outre évoquer d'autres sources d'énergie complémentaire que citent les auteurs et qui prendront de l'importance dans l'avenir.

### ENERGIE EOLIENNE

On a trouvé que toute la côte occidentale d'Afrique, grâce aux alizés pourrait être équipée d'éoliennes, ainsi que la région du Cap, grâce aux vents du 40°. Les Canaries et les Ker-

guelen seront équipées de cette manière ; on aurait tort de minimiser cette source quand on sait que les 15 % de l'énergie nationale du Danemark en sont issus. Actuellement les Allemands font un essai dans la région d'Adrar, en Mauritanie, avec une éolienne de 20 m. de haut pourvue de trois pales de 7 m. 50 de diamètre.

### ENERGIE THERMIQUE DES MERS

On applique le principe de Carnot en faisant fonctionner une usine grâce à la différence de température entre le fond de la mer et la surface. Le procédé utilisé est celui de Georges-Claude Boucherot. Il est appliqué à Abidjan entre la lagune côtière et une fosse, dite du trou sans fond, profonde de 500 m. La différence de température est de 22° centigrades. Une société pour l'exploitation de cette énergie est déjà créée sous la dénomination de « Société d'Economie Mixte Energie des Mers ». Elle est en train de construire à Abidjan, une centrale de 7.500 Kw. On projette de construire une usine de même type dans la région de Diander, à Cayor au Sénégal, et une autre près de Djibouti.

### ENERGIE MAREE-MOTRICE

Il s'agit d'utiliser l'énergie qui résulte du mouvement des marées, par l'intermédiaire de constructions sous-marines. Grâce au flux et au reflux de la mer on actionne des turbines donc des usines qui produisent de l'électricité.

### HOUILLE ROUGE

C'est encore l'application du principe de Carnot à la différence de température entre la surface du sol et une source chaude souterraine atteinte par forage. Le procédé est appliqué au Congo Belge.



Telles sont les ressources énergétiques de l'Afrique. Leur utilisation par les Africains eux-mêmes pour transformer les matières premières que recèle le continent permettrait de faire de l'Afrique Noire un Paradis Terrestre.

Examinons si l'histoire nous laisse encore des chances

d'arriver à ce résultat ? Pour répondre à cette question, il faut examiner, sous tous les angles, les rapports de l'élément humain gardien de ces richesses fabuleuses avec le reste du monde.

## IMPORTANCE NUMÉRIQUE DE LA POPULATION

Par rapport au grouillement humain de l'Asie et de l'Europe, l'Afrique est un vide géographique. Tandis que le quart de la population du globe (500.000.000) vit en Chine, que l'Inde (325.000.000) est si peuplée qu'on a promulgué une loi limitant les naissances, qu'Indiens et Japonais émigrent de plus en plus vers l'Afrique qui devient leur déversoir, que l'Europe, plus petite que le moindre territoire africain, est peuplée de 411.000.000 d'habitants, l'Afrique Noire n'en a que 148.000.000. En Afrique la densité varie de 1 à 20, alors qu'en Europe elle est de 75 en moyenne et varie de 40 à 250 (Belgique, Pays-Bas) et 300 en Saxe. En A. O. F. la densité est de 4, elle est de 2 en A. E. F., de 1 dans le Sud-Ouest africain. La répartition de la population est la suivante :

Possessions françaises,	superficie	10.405.000 km <sup>2</sup> ,	35.850.000 h.
— britanniques,	—	8.021.000 km <sup>2</sup> ,	50.607.000 h.
— belges,	—	2.385.000 km <sup>2</sup> ,	10.000.000 h.
— portugaises,	—	2.058.000 km <sup>2</sup> ,	10.500.000 h.
— espagnoles,	—	339.000 km <sup>2</sup> ,	991.000 h.
Union Sud Africaine	—	1.220.000 km <sup>2</sup> ,	12.000.000 h.
			(dont 2.500.000 blancs).

A titre de comparaison on peut rapprocher ces deux catégories de chiffres : l'Europe est peuplée de 411.000.000 d'habitants avec une superficie de 5.500.000 km<sup>2</sup> ; l'Afrique Centrale, c'est-à-dire l'endroit où se trouve concentrée la quasi-totalité des richesses du continent, pour une superficie plus vaste que celle de l'Europe : 6.800.000 km<sup>2</sup>, n'est peuplée que de 19.000.000 d'habitants avec une densité de 2,7. On peut aussi comparer avec la France qui, pour 550.000 km<sup>2</sup>, a une population de 42.000.000.

Si dérisoires que soient les chiffres cités pour l'Afrique, ils sont encore au-dessus de la réalité, car les minorités étrangères y sont incluses. On a déjà dit qu'en Afrique du Sud il y a 2.500.000 blancs et 365.000 Asiatiques, il faut compter 50.000 Européens pour le Sud-Ouest Africain, 27.000 pour l'Erythrée, 50.000 pour la Lybie, 65.000 pour le Congo Belge, 5.000 pour le Ruanda-Urundi (et en plus 2.000 Asiatiques),

70.000 en A. O. F., 25.000 en A. E. F., 12.000 au Cameroun, 1.500 au Togo, 48.000 au Mozambique (et 12.000 Asiatiques), 80.000 en Angola, 2.000 en Guinée Portugaise, 3.000 au Cap Vert, 1.000 à Sao Tomé, 4.000 en Guinée Espagnole, 4.000 en Afrique Occidentale espagnole, 215.000 en Rhodésie du Sud (et 10.000 Asiatiques), 38.000 en Rhodésie du Nord (et 3.000 Asiatiques), 2.000 au Basutoland, 3.500 au Swaziland, 10.000 en Nigéria, 31.000 au Kénya, 7.000 en Gold-Coast, 1.000 en Sierra-Leone, 300 en Gambie, 7.000 en Ouganda (et 37.000 Asiatiques), 5.000 au Nyassaland (avec 4.000 Asiatiques), 2.500 au Bechouanaliland (avec 2.000 Asiatiques), 100 au Somaliland, 300 à Zanzibar (et 16.000 Asiatiques), 20.000 en Tanganyika (avec 61.000 Asiatiques), 500 au Cameroun britannique, 500 au Togo britannique, 4.000 à l'ancienne Somalie italienne, 3.000 au Soudan Anglo-Egyptien, 15.000 en Ethiopie, 1.000 en Libéria.

L'Afrique est donc caractérisée par une population numériquement faible, imbibée de fortes minorités étrangères organisées, éduquées politiquement, instruites et jouissant de tout le pouvoir politique, convaincues qu'elles sont chez elles, **dans leur patrie**.

## ETAT DE SANTE DE LA POPULATION

On peut prendre comme indice révélateur de l'état de santé le nombre d'habitants pour un médecin : il est de 750 aux U. S. A., 1.100 en France, 28.000 en A. O. F. et au Tanganyika, 25.000 au Congo Belge, Cameroun, A. E. F., Somali, 34.000 en Sierra Leone et Gold Coast, 35.000 au Togo français, 37.000 au Mozambique, 50.000 au Somaliland, 66.000 au Cameroun britannique, 75.000 au Soudan, 80.000 au Togo britannique, 88.000 en Nigéria, 100.000 au Ruanda Urundi, et 150.000 en Ethiopie. Un enfant sur 4 en Afrique meurt avant un an. La sous-alimentation, l'alcoolisation et le travail forcé ont engendré une dégénérescence effective qui s'étend dans des proportions inquiétantes en Afrique Centrale. B. Davidson, citant le rapport de Galvão, Inspecteur des Affaires Indigènes en 1946, nous révèle la situation dramatique faite à l'indigène en Angola. Un million de personnes par an fuient le régime par la frontière : « J'affirme que le Service de Santé pour les indigènes d'Angola, du Mozambique et de Guinée, que ceux-ci soient à la charge du Gouvernement ou imposés par le Gouvernement à des employeurs particuliers est, à de rares exceptions près, inexistant. Il n'est pas surprenant que la mortalité

infantile atteigne un chiffre de 60 % et qu'un taux de mortalité de 40 % ne soit pas rare parmi les ouvriers. L'Angola s'approche rapidement de la catastrophe. La preuve la plus claire de ce qui arrive aux populations d'Angola se trouve dans la chute verticale du taux des naissances, dans le nombre croissant de malades et d'infirmités, enfin dans le taux général de la mortalité qui découle, en majeure partie, des conditions de recrutement de la main-d'œuvre et des conditions du travail. Le pire aspect de la situation du travail réside dans l'attitude de l'Etat vis-à-vis du recrutement de la main-d'œuvre pour les employeurs particuliers... En Angola, l'Etat agit ouvertement et délibérément comme recruteur et distributeur de main-d'œuvre pour le compte des colons qui, comme si c'était tout naturel, écrivent au Bureau des Affaires indigènes pour demander qu'on leur fournisse de la main-d'œuvre. Ce terme *fournir* s'emploie indifféremment pour des denrées ou pour des hommes... A certains égards, la situation est pire que l'esclavage pur et simple. Avec l'esclavage, après tout, l'indigène est acheté comme un animal ; son propriétaire a intérêt à ce qu'il reste en bonne forme, comme il a intérêt que reste en bonne forme son cheval ou son bœuf. Mais ici l'indigène n'est pas acheté, il est donné en location par l'Etat, bien qu'il porte le nom d'homme libre ; son employeur se soucie peu qu'il tombe malade ou qu'il meure, parce que lorsqu'il tombe malade ou lorsqu'il meurt, son employeur n'a tout simplement qu'à en demander un autre.»

Un autre rapport non moins révélateur est celui de la Compagnie des Diamants de l'Angola. La Compagnie risque de manquer de main-d'œuvre tant la population est décimée par le travail forcé. Elle pousse un cri d'alarme intéressé.

Lorsqu'un peuple est exploité à ce degré, il risque de s'abrutir, de se dépolitiser ; il dégénère physiquement et son ressort moral est brisé ; on a réussi ainsi à décimer les Bushmen et les Hottentots dont il ne reste plus que quelques centaines d'individus qui se disputent des flaques d'eau et des touffes d'herbe comme unique boisson et nourriture dans le désert de Kalahari, au nord de l'Union Sud-Africaine.

## ETAT INTELLECTUEL DE LA POPULATION

D'après les statistiques de l'U. N. E. S. C. O. (1951) citées par Ivan du Jonchay, l'analphabétisme règne de 90 à 100 %

dans les pays sous-mentionnés : A. O. F., A. E. F., Congo Belge, Cameroun, Guinée portugaise, Mozambique, Nuyassaland, Somaliland, Zanzibar, Tanganyika, Libéria, Somali, Ruanda-Urundi, Soudan, Erythrée, Ethiopie, Egypte, Maroc espagnol, Togo, Angola, Sao Tomé, Gold-Coast. On peut comparer avec la France où l'analphabétisme varie de 0 à 19 %. Presque toutes les régions de l'Afrique Noire sont citées ; l'ignorance est donc quasi-totale.

## NIVEAU ECONOMIQUE

On prendra comme indice la consommation d'électricité en Kw par habitant et par an. En 1951, elle s'établissait comme suit :

A. O. F. :	0,6 Kwh (1937)	1,3 Kwh (1951)
A. E. F.	0 » »	2,2 » »
Ethiopie	0,2 » »	1,2 » »
Libéria	0,6 » »	6,5 » »
Angola	2,7 » »	6,5 » »
Ouganda	3,2 » »	4,2 » »
Mozambique	3,2 » »	5 » »
Soudan	1,3 » »	2,5 » »

Les statistiques ci-dessus, aussi bien que celles concernant le nombre d'habitants pour un médecin, sont loin de traduire la réalité, car il faudrait en défauxquer la fraction imputable aux minorités européennes.

Quoiqu'il en soit, le niveau économique reflété par ces chiffres est très bas comparativement à celui du citoyen des U. S. A. qui consomme 3.000 Kwh par an, celui de Belgique, 1.100, de France, 850, et même celui d'Espagne, 290.

Ces chiffres révèlent moins la richesse individuelle que le niveau d'industrialisation et d'équipement technique du pays.

## ETAT DE L'ORGANISATION POLITICO-SOCIALE

On peut prendre comme indice l'organisation sur le plan du travail, c'est-à-dire l'organisation syndicale.

Bien qu'il existe des syndicats en Afrique Occidentale et Centrale et même en Afrique du Sud, à l'exception des colonies portugaises, Guinée, Cap Vert, Sao Tomé, Angola et Mozambique où règne le travail forcé, la coordination de l'action syndicale à l'échelle du continent n'est pas encore réalisée. Les Africains n'ont pas encore réagi suffisamment contre les

frontières que le colonialisme leur a imposées. La coordination politique existe encore moins : une grève politique n'a jamais, jusqu'ici, paralysé toute l'activité économique du continent.

Une conséquence non moins grave de cet état de fait est le black-out sur tout ce qui se passe en Afrique Noire. Il est plus facile de s'instruire, par la voie de la presse, sur le moins événement touchant la vie des Lapons, que d'être renseigné sur l'événement le plus important qui se déroule au centre énergétique du monde, c'est-à-dire en Afrique Noire. Tout se passe comme si la structure de la presse internationale impliquait une certaine conspiration du silence sur les faits africains.

### POSITION DU MONDE EXTERIEUR VIS-A-VIS DE L'AFRIQUE

Les puissances colonisatrices, c'est-à-dire les puissances dites techniquement avancées, sont comparables à des caisses vides au point de vue matières premières, depuis un siècle qu'elles creusent leur propre sol pour en extraire les richesses. A cet égard, la situation de l'Amérique, telle qu'elle s'est révélée par le rapport Pehrson, est significative. Ce dernier est l'expert du Bureau des Mines des Etats-Unis. Le rapport daté de juillet 1951 établit l'inventaire des ressources minéralogiques du pays, à la cadence actuelle d'extraction et de transformation du marché autochtone, le sous-sol américain ne recèle plus que :

- 75 ans de fer
- 50 ans de cobalt
- 35 ans de soufre
- 20 ans de bauxite
- 20 ans de zinc
- 15 ans de cuivre
- 15 ans de pétrole

Quant aux autres réserves naturelles de minéraux elles sont considérées comme négligeables parce qu'inférieures à 10 années d'extraction.

D'un autre côté, les peuples de ces puissances sont politiquement éduqués, bien organisés et entraînés, instruits, et réalisent au plus haut degré le sentiment national. Ils sont déjà habitués à un certain bien-être matériel et sont prêts à tout pour le conserver.

Si nous rapprochons donc la situation du monde extérieur

de celle de l'Afrique, la conclusion qui s'en dégage est très facile à tirer. D'une part, on a un élément numériquement faible, dépourvu de tous les avantages de la vie moderne, propriétaire et gardien d'une richesse fabuleuse. D'autre part, un élément pauvre, économiquement parlant, mais doté de tout ce qu'il faut pour se lancer dans l'aventure. Il est donc normal que plusieurs forces d'origine diverses cherchent à assimiler, à digérer l'Afrique Noire.

L'Occident voyant que la colonisation sous sa forme traditionnelle est périmée, profite de la trêve que lui accorde le retard de notre prise de conscience pour donner à cette colonisation une forme durable. Ainsi même les tropiques tendent à devenir des colonies de peuplement. C'est en Afrique du Sud que cette politique d'infiltration d'éléments étrangers atteint son maximum de gravité. La minorité des colons, (2.500.000 contre 9.000.000 de nègres) a réussi à constituer un Etat dont elle tient les leviers de commande. La politique de l'Afrique du Sud vise deux objectifs :

1°) Constituer du Cap au Sahara une Fédération d'Etats gouvernés par des minorités européennes détachées de leur métropole.

2°) Réussir à se passer de la main-d'œuvre nègre afin d'éliminer les Noirs par un massacre semblable à celui que les Américains ont exercé à l'égard des Indiens ou à celui des Anglais en Australie.

Pour atteindre ces fins l'Afrique du Sud utilise un certain nombre de moyens dont voici les principaux :

— favoriser l'immigration de ressortissants nazis exclusivement : allemands, hollandais, etc... Les français, italiens et même les anglais sont refusés pour n'être pas assez racistes.

— développer sa capacité d'absorption d'éléments étrangers. On arrive ainsi au chiffre déjà caduque de 15.000 immigrants nazis par an sur le sol national africain.

— pratiquer une politique de ségrégation raciale dans tous les domaines de la vie (Apartheid) ; d'où une série de lois dont les aspects grotesques ne peuvent être soulignés ici et qui visent à provoquer une régression des nègres (carence alimentaire, retour à la vie tribale).

— éviter toute forme d'éducation du Nègre, en particulier l'éducation militaire et politique.

— évangéliser les Nègres jusqu'aux os, afin de se rendre dociles leurs âmes jusqu'au jour du massacre ; chercher ainsi à en faire un peuple chanteur de « negro-spirituals » à la manière de certains messianiques Nègres américains.

— séduction, fascination de tous les colons vivant dans les territoires voisins pour les détacher de leur métropole à la première occasion : prochaine guerre, lors d'un soulèvement populaire qui risquerait de triompher de leurs castes privilégiées, etc...

## MONDE ARABE ET AFRIQUE NOIRE

Après l'Occident c'est la deuxième force qui cherche à diriger le monde noir.

Depuis le VII<sup>e</sup> siècle, le centre de gravité du monde arabe s'est déplacé lentement d'Asie en Afrique. Bien qu'il n'existe aucune unité naturelle en dehors de la culture, entre l'Afrique du Nord, la Lybie et l'Egypte d'une part, et les Etats Arabes du Proche-Orient de l'autre, il ne s'en est pas moins créé une Ligue Arabe englobant tous ces pays. Aussi longtemps que les Arabes qui vivent en Afrique se sentiront plus attachés à leurs frères de race du Proche-Orient qu'au reste de l'Afrique Noire, nous aurons le devoir et le droit de nous défendre devant leur attitude raciste. Si une Fédération d'Etats Arabes s'étendait, comme une traînée de poudre, sur toute l'Afrique du Nord en englobant la Lybie, pour se rattacher ensuite au reste du Monde Arabe du Proche-Orient, l'Afrique Noire serait rejetée au Pôle Sud comme au fond d'un gouffre. Si, au contraire, les Arabes qui vivent en Afrique ne sont pas racistes et s'ils n'ont aucune arrière-pensée impérialiste, rien ne s'oppose à leur Fédération avec le reste de l'Afrique Noire au sein d'un Etat multinational. En tout cas, on souhaite qu'il en soit ainsi.

Tant qu'ils refuseront de considérer l'évolution politique de l'Afrique sous cet angle, nous serions coupables de ne pas prendre des dispositions élémentaires touchant à la limitation de nos deux mondes.

Ceci amène à faire deux remarques au sujet du Sahara et de la Lybie. Le Sahara a une superficie de 4.600.000 Km<sup>2</sup>, presqu'aussi étendu que l'Europe. Loin d'être inhabité, il est peuplé de 14.000.000 d'habitants, c'est-à-dire presqu'aussi peuplé que l'Afrique Centrale avec une densité de 3 au Km<sup>2</sup>. Cette population est essentiellement nègre et négroïde ; c'est le devoir des Africains de l'apprendre.

L'importance économique du Sahara, pour ne citer que l'uranium, le pétrole et sa capacité de recevoir un équipement solaire, est inappréhensible. Les moyens scientifiques modernes permettraient de le fertiliser. Il semble même que tout le

Sahara repose sur une mer d'eau douce. A l'heure actuelle, où les grandes puissances se disputent le désert du Pôle Sud couvert de plusieurs kilomètres de glace, c'est le devoir des intellectuels africains d'apprécier ces données à leur juste valeur et d'accorder au Sahara toute son importance. En jetant un coup d'œil sur la carte d'Afrique, il est aisément de constater que l'Afrique du Nord s'arrête au 30<sup>e</sup> parallèle. Il serait **dangereux** que la frontière d'autrui se trouve à quelques heures de marche de nos centres vitaux.

Lorsque l'Egypte a révoqué les accords anglo-égyptiens de 1936 sur le canal de Suez, Churchill, en quête d'un nouveau point d'appui en Méditerranée méridionale, créa l'Etat de Lybie et sa tradition en faisant forger le trône doré du « roi » en Angleterre, alors que cette région avait « moins qu'un » dactylographe comme intellectuel, et comme toute ressource économique, 3.000.000 de dattiers. En dehors de Ben Ghazi et de Tripoli il n'existe pas de villes en Lybie qui n'est qu'un lieu de passage désertique. Il n'existe pas une conscience nationale lybienne. Dans l'antiquité, les habitants de la Basse Egypte portaient le nom de Lébou et ceux de la Haute Egypte qui habitaient sur les hauteurs bordant la vallée du Nil étaient appelés Kaou-Kaou, dans la langue pharaonique. Lybie est une déformation grecque de Lebou. Lorsque ces populations ont émigré et qu'une fraction est venue s'installer au Sénégal, elles ont gardé leurs habitudes ancestrales : les Lebou sont toujours le long de la côte, de Dakar à St-Louis, avec le même nom et les Kaou-Kaou habitués à vivre à l'intérieur des terres sont allés s'installer dans les plaines intérieures du Cayor et du Baol. On continue à les appeler Kaou-Kaou sans que la région soit montagneuse et il est à remarquer que, en valaf — comme en égyptien — Kaou-Kaou signifie : habitants des régions élevées ; dans les deux langues Kaou signifie : haut. Il est évident que cette terminologie est un souvenir du berceau primitif de ces peuples. Pendant toute l'époque pré-colonialiste la Lybie est restée le prolongement naturel du Bournou (cf. carte dressée par Frémin, vers 1820). Si le territoire de la Lybie revient à l'Afrique Noire, le contraire serait impensable, cela permettra de scinder le monde arabe en deux, d'avoir un débouché sur la Méditerranée, et d'éviter l'étouffement.

#### *Immixtion américaine en Afrique Noire*

La troisième force, peut-être la plus dangereuse, en tout cas la plus vigoureuse, qui cherche à digérer l'Afrique est l'impérialisme américain.

Il profile derrière tous les impérialismes occidentaux par l'intermédiaire des Banques et des Sociétés Commerciales d'un bout à l'autre de l'Afrique. L'Amérique est un pays dont la production industrielle est hypertrophiée et qui n'a plus de débouchés ni de matières premières. Elle a perdu sans retour les matières premières et les marchés de l'Asie ; or, l'Afrique et l'Asie sont les seuls pays producteurs de matières premières. L'Amérique n'a donc plus le choix ; il lui faut avant 20 ans, comme l'indique le rapport Pehrson, c'est-à-dire, au cours de notre génération, s'implanter en Afrique.

L'Amérique est le pays où l'on électrocute ou lynche en moyenne un Nègre chaque semaine ; on y est souvent fruste, sans culture, atteint de la folie des grandeurs. On y est habitué, en plus, à des Nègres qui, pour avoir été déracinés, ont parfois perdu les réactions de fierté et d'indépendance et acquis des réflexes de subordination. Le pays est sous l'empire de forces obscures qui subsisteront longtemps encore. Dans une série d'articles publiés par l'Américain Stetson Kennedy (l'Humanité-Dimanche des 16, 23 et 30 octobre 1955) l'ampleur du KU-KLUX-KLAN aux U. S. A. est révélée. Loin d'être l'association d'une poignée de fascistes elle embrasse toutes les classes sociales et contrôle par l'intermédiaire de parlementaires, de hauts-fonctionnaires et d'agents de la F. B. I. une bonne partie de l'activité nationale américaine :

« L'histoire peut se répéter. Vers 1920, utilisant la tension qui suivit la première guerre mondiale, le Klan gagna 8.904.971 nouveaux membres actifs ; des Gouverneurs membres du Klan furent élus dans six Etats, le contrôle de la législature du même nombre d'Etats environ leur fut acquis et un grand nombre d'hommes du Klan furent élus aux deux Chambres.

En 1934, lors d'un « Congrès Impérial » dans la capitale, des hommes en robe et en cagoule défilèrent par rang de dix le long de Pennsylvania Avenue, du matin jusqu'au soir, devant le Mage Impérial, William Joseph Simmons, assis sur un trône au pied de la statue de Washington. Des membres du Congrès, des sénateurs et même des ministres assistèrent en tant que frères du Klan, aux réunions secrètes qui suivirent.

Ainsi que le disait le Klan, l'Amérique était vraiment profondément enkluxée. A tel point que le Président des Etats-Unis, lui-même avait prêté serment d'obéir aux Edits du Mage Impérial de l'Empire Invisible ! Je possède dans mes dossiers un télégramme rappelant la déclaration faite sur son lit de mort et en présence d'un notaire, par le Révérend Alton N. Young, « Klaumonier Impérial » (aumônier national du

K. K. K.). Il y raconte comment il a, en tant que membre d'une équipe impériale d'admission de cinq personnes reçut l'adhésion de Warren H. Harding au Klan lors d'une cérémonie en costumes, célébrée dans la Chambre Verte de la Maison-Blanche ».

L'auteur raconte ensuite comment il a assisté au lynchage d'un Nègre qui avait commis le crime de conduire une femme blanche comme cliente, alors « qu'il y a une loi qui interdit aux chauffeurs noirs de taxis de transporter des blancs ».

Il a suivi également l'étouffement par le Klan de l'enquête ouverte contre le shériff Willie Mc Call de Lake County qui avait tiré sur ses prisonniers noirs enchaînés Samuel Shepherd et Walter Irwin, tuant le premier et blessant le second. Les deux Noirs étaient, évidemment, accusés de viol.

L'année dernière un Noir a été traduit devant le tribunal pour avoir violé du regard, à 10 m. de distance, une femme blanche. Cette année, dans le Mississippi, c'est un garçon de 14 ans, dont la puberté est douteuse, Emmett Till, qui a été lynché par deux épiciers, pour avoir, disent-ils, sifflé d'admiration au passage de la femme de l'un d'eux.

Il est difficile d'expliquer ce comportement de l'Américain à l'égard du Noir uniquement par des raisons économiques. Le complexe du Blanc américain rappelle beaucoup celui du Grec antique à l'égard du monde nègre et négroïde oriental. Dans l'antiquité les guerres avaient souvent pour prétexte, abstraction faite des impératifs économiques, l'enlèvement d'une femme par un Nègre ou un Oriental : enlèvement d'Io, princesse grecque vendue par les Phéniciens aux Egyptiens Noirs, celui d'Hélène par Paris, fils de Priam, roi de Troie, etc... La seule différence est qu'en ces temps reculés les nègres étaient les maîtres.

Ce sont seulement ceux qui ne subissent pas directement ou indirectement le danger du comportement américain qui peuvent se payer le luxe de minimiser sa portée et n'y voir que les vestiges d'un passé déjà mort. Nous ne sommes pas encore à l'aube de la socialisation des consciences humaines à l'échelle de la planète. Bien des forces obscures existent encore, très vigoureuses, il faudra encore longtemps compter avec elles. Plus que jamais il faut être vigilant.

\*

Il n'y a pas d'autre moyen de faire échouer

Après avoir fait le bilan des richesses africaines, celui du potentiel défensif et offensif de son élément gardien et l'in-

ventaire des forces qui se disputent l'Afrique, examinons les moyens dont disposent les citoyens autochtones africains et les solutions qu'ils préconisent pour dépasser cette situation angoissante, c'est-à-dire pour échapper à une destruction semblable à celle des Indiens d'Amérique et devenir maître chez eux.

### REFORMISME

Les réformistes, en matière de politique africaine, ont choisi en quelque sorte pour doctrine une idée bien formulée par un proverbe valaf :

Fu Dôlé Nékul Héla fay ligèy

Là où il n'existe point de force il faut travailler avec l'esprit.

Ils pensent qu'à force de sagesse et de modération on peut atteindre le même but, mais en y mettant beaucoup plus de temps. Ruser avec les pouvoirs politiques est un devoir. Aussi accordent-ils beaucoup d'importance au parlementarisme. Mais ils ne parlent jamais sérieusement du temps au bout duquel l'application de leur doctrine mènerait à l'indépendance. Or, toute la question est là.

Les impérialistes en Afrique lâchent un peu de lest, de manière à provoquer un retard de la prise de conscience du peuple. Corrélativement ils mettent à profit ce retard pour réorganiser leur système colonial sur des bases définitives ; ils en ont les moyens techniques et scientifiques à l'heure actuelle et peuvent faire en sorte que dans 20 ans les Africains perdent pour toujours toutes les chances de devenir maîtres chez eux. Ils pensent que le meilleur moyen d'aboutir à ce résultat est de transformer l'intelligentsia africaine, qui aurait pu jouer un rôle révolutionnaire, en une bourgeoisie dont les intérêts de classe coïncideront désormais avec ceux de l'occupant.

L'erreur fondamentale des Réformistes est qu'ils ne semblent pas avoir une conscience aiguë du fait que certains retards ne se rattrapent pas. A partir d'un certain écart c'est la destruction : Indiens d'Amérique, Australiens, Bushmen. Des peuples très évolués ont été complètement détruits en tant qu'unité politique : Carthaginois, Etrusques...

C'est une erreur grave de confondre le rythme du progrès scientifique et technique de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle avec celui du XIX<sup>e</sup> siècle au cours duquel, quoi qu'on dise, la

société n'était pas encore d'essence scientifique, malgré les grands progrès qui furent accomplis. La substance de l'homme actuel est devenue, pour ainsi dire, scientifique. La science pénètre tous les aspects de la vie et la culture elle-même commence à s'engager dans une voie technique. Dans deux ans, en 1957-58, pendant l'année de géophysique, les Russes et les Américains lanceront dans l'espace intersidéral des satellites artificiels. L'homme a maintenant assez de puissance pour intervenir et ajouter un édifice à l'architecture de l'Univers.

De tels moyens scientifiques appliqués à la transformation de la société africaine, dans le sens indiqué ci-dessus, grâce à la sérénité d'un climat politique engendré par une doctrine réformiste conduirait, de notre vivant même, à la catastrophe.

Donc, sur le plan général, le Réformisme est néfaste.

Sur le plan particulier il prétend modifier, dans un sens heureux, les statistiques mentionnées ci-dessus, touchant aux rapports de population, à la santé du peuple, à l'analphabétisme, au niveau économique... en jouant sur le terrain du parlementarisme. C'est encore donner dans le panneau : lorsque l'Assemblée Nationale sera renouvelée, moins d'un dixième des Députés sera d'Outre-Mer. Il est clair que cette représentation dérisoire ne permettra de remporter aucune décision importante par la voie parlementaire. Pendant 5 ans nous aurons seulement l'illusion d'agir et de contribuer à quelque chose. Cinq ans pendant lesquels l'impérialisme s'enracinera davantage en Afrique. C'est pourquoi il est dangereux d'exagérer l'importance du parlementarisme en Afrique. Il sert à déformer les perspectives d'une politique africaine efficiente. On pense, en Afrique, qu'un député jouit d'un pouvoir illimité, que s'il ne fait pas quelque chose, c'est parce qu'il ne le veut pas. On est loin de se douter de son impuissance absolue dans le cadre du régime actuel ; aussi cherche-t-on seulement à le choisir judicieusement de manière qu'il fasse ce qu'on lui demande. On ne se soucie pas de le placer dans les conditions qui auraient permis d'en tirer le peu qu'il est capable de produire ; c'est-à-dire qu'au lieu d'être le point de mire, le personnage politique le plus important, il devrait être un personnage secondaire délégué à ses fonctions comme on déléguerait un militant au syndicat et ayant des comptes précis à rendre, à des moments précis, au Comité exécutif d'un Parti politique souverain de masses. Les membres de ce Comité exécutif ne seraient pas forcément des députés. L'inter-

vention d'un tel député, loin d'être le produit de son inspiration personnelle, serait le résultat d'une discussion depuis la base.

### L'ATTENTISME

C'est une variante de réformisme qui consiste à penser, de bonne foi, que l'impulsion initiale est donnée et que les choses iront leur train quoi qu'on fasse, que l'Afrique sera fatallement libérée, qu'il suffit de penser aux conséquences lointaines de la Conférence de Bandoeng. On oublie que nous ne saurions pas garder une liberté qui nous viendrait ainsi de l'extérieur, car nous en ignorerions le prix. Recevoir la liberté comme une obole, c'est finir, s'éteindre. Les événements ne s'accomplissent pas par la force des choses, mais parce qu'il existe des hommes qui agissent. Nous ne pouvons gagner la liberté que si nous ne sommes plus disposés à supporter l'esclavage. Attendre, au lieu de créer un climat politique inquiétant qui suffirait à chasser les capitaux étrangers de l'Afrique, c'est laisser à l'impérialisme le temps de s'implanter.

Un autre aspect de l'attentisme consiste à penser que notre libération suivra celle des masses métropolitaines exploitées au même titre que nous. Le cas de l'Indochine prouve que c'est l'inverse qui est vrai ; en privant les bourgeoisies occidentales de leurs ressources de matières premières et de plus-value que sont les colonies par une libération nationale, nous apportons aux classes ouvrières européennes l'aide la plus précieuse pour le renversement définitif des régimes intérieurs. Il s'ensuivrait, en effet, un affaiblissement économique des classes dirigeantes et une effervescence populaire qui ne cesserait qu'avec l'avènement du prolétariat. Certains attentistes pourraient raisonner de la façon suivante : A quoi bon lutter et mourir ? Bientôt c'est le règne de l'homme tout court pour la conquête collective de l'Univers, par l'espèce humaine. Par le développement de l'histoire, l'humanité sera bientôt mise en face de sa véritable destinée ; et peut-être celle-ci sera-t-elle assez angoissante.

Les connaissances scientifiques actuelles appliquées à la réalisation d'un bien-être général de l'humanité permettraient d'ores et déjà de créer un Paradis Terrestre. Mais l'homme capitaliste est plus cupide que jamais ; les vieilles habitudes coloniales s'opposent à la réalisation de ce dessein. C'est faire preuve d'un optimisme bâtit que de penser qu'il n'en sera pas encore longtemps ainsi.

## LUTTE D'INDEPENDANCE NATIONALE

La seule perspective qui reste valable est la lutte immédiate, énergique pour accéder, le plus tôt possible, à l'indépendance nationale. On se demande souvent, dans notre état d'isolement géographique, de quels moyens nous disposons afin de mener à bien une telle lutte. Il n'est pas difficile de concevoir que le jour où toute la lutte syndicale et politique sera coordonnée à l'échelle du continent, nous aurons modifié le rapport des forces. Or, tout est là. Nous commencerions à devenir maîtres des événements chez nous. Il est évident que si nous étions capables, à l'heure actuelle, de paralyser la vie économique de toute l'Afrique pour un temps indéfini, ce qui nous coûterait très peu, et beaucoup aux colonialistes, nous ferions du même coup libérer et rapatrier tous nos militants, qu'il s'agisse de l'U. P. C., du R. D. A., de la Côte d'Ivoire, ou de l'Union Africaine du Kenya, parti de Jomo Kenyatta.

Les puissances colonisatrices se sont liguées contre nous ; conscientes du danger, elles ont créé un Conseil de Coordination de toute leur politique en Afrique. Ce Comité groupe la France, l'Angleterre, l'Union Sud-Africaine, la Belgique, le Portugal. Il serait donc impensable que nous, qui voulons nous libérer de leur joug, n'en fassions pas autant. C'est pourquoi le Comité exécutif des Etudiants du R. D. A. avait déjà proposé, dans un article paru dans son organe, « la Voix de l'Afrique Noire », (mai-juin 1953), d'opposer à la coalition des vieux peuples d'Europe celle des jeunes peuples d'Afrique.

L'accent devra être mis également sur l'importance de la culture nationale (1). La culture nationale est le seul rempart sérieux, vraiment infranchissable, entre le monde extérieur et nous, surtout quand il s'agit des Arabes dont nous avons, en majeure partie, contracté la religion. A ce titre le Mouridisme réformé est d'une importance capitale pour l'Afrique Noire, en ce sens que c'est une forme nationalisée de l'Islam. C'est la seule secte d'Afrique Noire qui ait réussi à se comporter d'une façon autonome à l'égard du reste du monde musulman. Il suffit de comparer l'attitude du monde arabe vis-à-vis d'Israël et vis-à-vis du Soudan naguère dit *anglo-égyptien* pour juger de l'efficacité et du caractère salutaire de la culture nationale. Le petit Etat d'Israël a tenu, tout seul, quoi qu'on puisse dire, contre tous les pays arabes coalisés

(1) Cf. « Nations Nègres et Culture ».  
Collection « Présence Africaine ».

(Egypte, Arabie Séoudite, Irak, Transjordanie, Syrie) une guerre victorieuse, puisqu'aussi bien il a réussi à reconquérir son sol national et s'y maintenir. Le Soudan, vaste comme l'Europe, avec son potentiel économique incomparable, est sur le point d'être assimilé par l'Egypte, pourtant à peine plus grande que la France, et n'ayant d'autres ressources — dans les temps modernes — que le coton et le tourisme. Tout ceci parce que la culture nationale soudanaise s'est affaiblie devant la culture arabe.

Pour ceux qui pensent que le stade où il fallait développer la culture nationale est dépassé, on peut leur rafraîchir la mémoire en leur rappelant que jusqu'à Napoléon — c'est-à-dire, jusqu'en 1815 — l'Allemagne qui, aujourd'hui, est la nation la plus jalouse de son indépendance nationale, le pays le plus nationaliste du monde, n'était qu'un agrégat d'Etats confédérés. Gœthe, esprit universel, n'en avait pas moins collaboré avec Napoléon : l'orgueil national allemand actuel était loin d'exister et Gœthe avait été décoré de la Légion d'Honneur par celui qu'il devait considérer comme l'occupant de son pays, par Napoléon. Schiller allait plus loin et affirmait sa conviction que les Allemands n'étaient pas capables de former une Nation. Niestzsche écrivait au seuil du XX<sup>e</sup> siècle dans « Volonté de Puissance » que « Napoléon a rendu possible le nationalisme et c'est son excuse ». Il voulait dire par là que toute la littérature militante allemande, née sous l'occupation française, a favorisé énormément l'éclosion du nationalisme allemand. Donc, la Nation la plus dynamique de l'Europe Occidentale, n'est pas vieille de deux siècles. L'unité et le Nationalisme italiens sont encore plus récents et datent de Cavour, 1866. La Nation américaine également n'est vieille que de 166 ans. Par conséquent, la formation de nations africaines modernes ne serait postérieure que d'un siècle à celle de la plupart des pays occidentaux, parce qu'on pourrait en dire autant de tous les pays d'Europe Centrale.

D'après le bilan présenté au début de cette étude, on voit que l'Afrique aura énormément besoin de savants atomistes, de spécialistes de l'énergie solaire, d'ingénieurs, ayant une culture scientifique en rapport avec les œuvres d'art qu'ils auront à édifier à l'échelle du continent, lors de son indépendance.

Dans un pays neuf c'est le devoir des citoyens de se donner une culture générale très solide de manière à pouvoir juger avec compétence de toutes les questions sur lesquelles

ils seront amenés à donner leur avis. Sinon l'édification pourra être monstrueuse.

Il ressort de cette étude que les événements nous laissent à peine une génération ; cela veut dire que si notre génération ne devient pas *patriotique* par éducation et par prise de conscience des problèmes nationaux afin de se sacrifier sans réserve à la cause de l'Indépendance nationale, il sera trop tard pour que la génération cadette le fasse avec succès. Autrement dit : ce sera notre génération ou aucune. Notre génération libérera l'Afrique ou aucune n'aura plus le temps de le faire. Sa mission historique se précise dès lors. Sera-t-elle capable de la comprendre et de l'assumer ? Il faut espérer que oui à force d'éducation et de travail.

### RAPPORTS DE L'AFRIQUE AVEC LES ANTILLES

Le jour où les Africains et les Antillais se débarrasseront de leur aliénation réciproque pour fraterniser sincèrement, le tour sera joué. On ne voit pas pourquoi, dans ce cas, les Antilles, au lieu de regarder vers l'Amérique ou vers l'Europe, ne formeraient pas une Fédération sur le type de l'Indonésie pour entretenir des relations culturelles, économiques et fraternelles avec l'Afrique Noire devenue un Etat multinational. Cette question mériterait un développement qu'il n'est pas possible d'aborder ici.

\*  
\* \*  
\*

Je souhaite que tous les camarades de ma génération repensent le contenu de ces quelques pages.

# Africa and the American Negro intelligentsia

By W. E. B. DU BOIS

Leading American Negroes are today widely ignorant of the history and present situation in Africa and indifferent to the fate of African Negroes. This represents a great change from the past. In the seventeenth century the Negroes of the Americas regarded Africa as their Fatherland and looked forward to eventual repatriation for themselves or their posterity. They preserved African words, phrases and customs. I have written elsewhere of the African song which was handed down for four or five generations in my own family. My grandfather's grandmother was seized by an evil Dutch trader two centuries ago ; and coming to the valleys of the Hudson and Housatonic, black, little and lithe, she shivered and shrank in the harsh north winds, looked longingly at the hills, and often crooned a heathen melody to the child between her knees, thus :

« Do ba-no co-ba, ge-ne me, ge-ne me !  
Do ba-na co-ba, ge-ne me, ge-ne me !  
Ben d' nu-li, nu-li, nu-li, ben d' le ! »

The child sang it tho his children and they to their children's children, and so two hundred years it has travelled down to us and we sing it to our children, knowing as little as our fathers what its words may mean, but knowing well the meaning of its music.

Most American Negroes were landed directly in the West Indies after their voyage from Africa, or were later transported from the West Indies to America after a period of « seasoning » ; or were descended from West Indian Negroes brought from Africa. Such Negroes during the years

1619 to 1700 naturally regarded Africa as the home for which they longed and sang.

The attitude of American Negroes in the eighteenth century can be seen in the history of Philadelphia. Between 1790 and 1800, the Negroes here increased 176 % to nearly 7,000 persons. There was much poverty and crime among these folk, who were either runaway slaves from the South or emancipated serfs from the rural districts roundabout. But there was also much industry and ambition. Some cases of ability occurred like the black physician, Derham; and two real social leaders in the preachers Absalom Jones and Richard Allen.

Negroes at the time were attending the white Methodist church. As their numbers increased an attempt was made to segregate them in the balcony. Jones and Allen refused to submit and in 1787 led out a group of blacks who started an organization which they called significantly « The Free African Society, formed without regard to religious tenets, provided the persons lived an orderly and sober life in order to support each other in sickness and for the benefit of their widows and fatherless children. Jones and Allen helped rescue the sick in the great epidemic of 1792, using their own funds in part. They were publicly commended by the mayor.

Free African societies and Negro unions were formed in other cities. They corresponded on matters of mutual interest, among others the question of migration to Africa. Eventually the Philadelphia society divided; one became the African Methodist Church, still one of the most powerful American Negro organizations with one and a quarter million members, and property worth 35 millions. The other section became a black church in the white Episcopalian sect, thus beginning the long trek toward integration.

The decade 1830 to 1840 was one of the severest seasons of trial through which the black American ever passed. The great economic change which made slavery the cornerstone of the cotton kingdom was definitely finished and all the subtle moral adjustments which follow were in full action. New immigrants took advantage of the growing prejudice which found a profitable place for the Negro in slavery, and was determined to keep him in it. Immigrants began to crowd the free Northern Negro in a fierce economic battle. With a precarious social foothold, little economic organization, and no support in public opinion, the Northern free Negro was forced to yield. In Philadelphia from 1829 to 1849,

six mobs of hoodlums and foreigners cowed and murdered the Negroes. In the Middle West and, especially in Ohio, severe Black Laws had been enacted in 1804 to 1807.

These laws, however, were dead letters until 1829, when increased Negro migration induced the Cincinnati authorities to enforce them. The Negroes obtained a respite of thirty days and sent a deputation to Canada. They were absent for sixty days, and when the whites saw no effort to enforce the law further, they organized a riot. For three days Negroes were killed in the streets until they barricaded their homes and shot back. Meantime the governor of upper Canada sent word that he « would extend to them a cordial welcome ». He said : « Tell the republicans on your side of the line that we royalists do not know men by their color. Should you come to us you will be entitled to all the privileges of the rest of His Majesty's subjects ».

On receipt of this, fully two thousand Negroes went to Canada and founded Wilberforce ; while a national convention of Negroes was called in Philadelphia in 1830 — the first of its kind.

Proposals by whites to send Negroes back to Africa were made as early as 1714. They were repeated by Samuel Hopkins and Ezra Styles after the Revolutionary War. Jefferson and a Virginia Legislative Committeee proposed a plan for gradual emancipation and deportation in 1777. Other proposals by emancipation societies were made, and then in 1815, a Negro, Paul Cuffee, started the actual migration in 1815, carrying nine colored families, thirty-eight persons in all, to Sierra Leone at an expense of 4,000 doll. which he paid himself.

Two years after Paul Cuffee, the American Colonization Society was formed with distinguished Americans like Bushrod Washington, Henry Clay and John Randolph on the roster of members. By 1832, more than a dozen states approved. By 1830, the society had sent 1,420 Negroes to Liberia. But in 1830, the Abolitionists turned down the scheme. Local organizations seceded and the parent body became insolvent in 1834, and inactive about 1854. The total exportation by the Society was 12,000.

The first American Negro to graduate from an American college was John Brown Russworm, who received his bachelor's degree at Bowdoin College, Maine, in 1826. He went to New-York, where he edited an Abolition paper. In 1829, he went to Liberia, Africa, as superintendent of public schools, and also carried on business activities in Monrovia. He was

colonial secretary and editor from 1830 to 1834, and from 1836 to his death in 1851, was governor of Maryland Colony at Cape Palmas. « A man of strict integrity ; a good husband, father, and friend ».

Alexander Crummell, a leading Negro Episcopalian priest, went to Africa, and Daniel Payne was favorable. Lott Cary went in 1821 under a Negro organization, and died there in 1828.

The American Colonization Society came to have two antagonistic objects : The first was the philanthropic object of removing the Negro to Africa and starting him on the road to an independent culture in his own fatherland. The second and more influential object was to get rid of the free Negro in the United States so as make color caste the permanent foundation of American Negro slavery. The contradiction of these two objects was the real cause of the failure of colonization, since it early incurred the bitter opposition of both Abolitionists and Negro leaders. The result of the movement was the establishment of Liberia in an inhospitable land and without adequate capital and leadership. The survival of that little country to our day is one of the miracles of Negro effort, despite all of the propaganda of criticism that has been leveled against that country.

From 1830 on the leaders of Negroes opposed migration. Then too, the idea of migration received a setback from the Liberian experiment. American Negroes found that on arriving in Africa they were regarded as strangers by the natives. They were alien in tribal and clan relationships ; they did not know the native languages nor native culture patterns ; as a result he open war between the emigrants to Liberia and the native tribes took up much of Liberian history, and alienated other American Negroes.

From 1830 to the Civil War, American Negroes fought for emancipation. State conventions were called in many instances and the most representative and intelligent national convention held up to that time met in Rochester, N. Y. Douglass' home, in 1853. This convention developed definite opposition to any hope of permanent relief for the colored freeman through schemes of emigration.

However, the radical stand of this assembly against emigration caused a call for a distinct emigration Negro convention in 1854. This convention was held under the presidency of the same man who afterward presided at the Chatham con-

vention of John Brown, and with some of the same Negroes present.

There were three parties in the convention, ranged according to the foreign fields to which they preferred to emigrate. Martin R. Delaney, a major in the Civil War, headed the party which desired to go to the Niger Valley in Africa. James Whitfield led the party which preferred to go to Central America, and Bishop Holly the party which preferred to go to Haiti.

All these parties were recognized by the convention. Delaney was given a commission to go to the Niger Valley in Africa; Whitfield to go to Central America; and Holly to Haiti, all to enter into negotiations with the authorities of these various countries for Negro emigrants and to report to future conventions. Holly was the first to execute his mission, going down to Haiti in 1855, when he entered into relations with the officials and as a result some 2,000 Negroes migrated. Dr Delaney went on his mission to the Niger Valley, Africa, via England, in 1858. There he concluded a treaty signed by himself and eight kings, offering inducements to Negro emigrants to their territories. Whitfield reached California on his way to Central America, but died in San-Francisco.

Meantime, in the South and especially in the West Indies, another variant of thinking among the Negro intelligentsia had come about because of the rise of a large mulatto element. At first the mixed bloods demanded freedom as a right because of their white fathers; in most cases they received education, usually in France or England, and on returning to the colonies often became men of property and influence. By tradition and education they refused to be considered Africans or Negroes. They supported black slavery and demanded for mulattoes treatment as whites. There arose, therefore, a fierce feud between mulattoes and blacks, until common interest united these groups in defense against the whites. In the case of Haiti, the revolt of the mulattoes against the whites was being repulsed in bloody reprisal when the mass of 500,000 blacks arose under Toussaint and wrested the island from France, Spain and Britain.

In the United States, a similar situation arose from the appearance of mulatto children of whites and blacks, and the migration of West Indian mulattoes to this country. Thus a class of free colored people arose in the South and in Louisiana, and in cities like Mobile, Savannah and Charleston, they formed a group, sometimes owning land and even black sla-

ves. Each group started schools and social organizations. In some states they had for a time the right to vote. They were the object of increasing oppression after 1820, and numbers of them went North where they joined leaders of the black and mulatto groups already there. Naturally, in this intelligentsia, there was no thought of Africa as Fatherland or refuge. They wanted to be Americans.

As the Negro question became prominent before the war, the project of colonization was revived by the whites, and Abraham Lincoln believed in it « as one means of solving the great race problem involved in the existence of slavery in the United States ».

By an act of April 16, 1862, which abolished slavery in the District of Columbia, Congress made an appropriation of 100,000 doll. for voluntary Negro emigrants at an expense of 100 doll. each ; and later, July 16, an additional appropriation of 500,000 doll. was made at Lincoln's request. The President was authorized « to make provision for transportation, colonization, and settlement, in some tropical country beyond the limits of the United States, of such persons of the African race, made free by the provisions of this act, as may be willing to emigrate, having first obtained the consent of the government of said country to their protection and settlement within the same, with all the rights and privileges of free-men ».

In several cases, President Lincoln interviewed delegations on the subject of colonization. He believed that a good colonization scheme would greatly encourage voluntary emancipation in the Border States. He received in August, 1862, a committee of colored men, and urged colonization on account of the difference of race. « You and we are different race. We have between us a broader difference than exists between almost any other two races »... Your race suffers very greatly, many of them, by living among us, while ours suffers from your presence. In a word, we suffer on each side. If this is admitted it affords a reason why we should be separated... If intelligent colored men, such as are before me, would move in this matter much might be accomplished ».

A bill was introduced into the House in 1862 appropriating 200.000.000 doll. — 20.000.000 doll. to colonize and the rest to purchase 600.000 slaves of Unionist owners in Border States. The bill was not passed but the committee made an elaborate report on colonization July 16, 1862, declaring :

« The most formidable difficulty which lies in the way of

emancipation in most if not in all the slave states is the belief which obtains especially among those who own no slaves that if the Negroes shall become free they must still continue in our midst, and... in some measure be made equal to the Anglo-Saxon race... The belief [in the inferiority of the Negro race]... is indelibly fixed upon the public mind. The differences of the races separate them as with a wall of fire ; there is no instance in history where liberated slaves have lived in harmony with their former masters when denied equal rights — but the Anglo-Saxon will never give his consent to Negro equality, and the recollections of the former relation of master and slave will be perpetuated by the changeless color of the Ethiop's skin. Emancipation therefore without colonization could offer little to the Negro race ».

After emancipation negotiations were begun with several foreign countries that owned colonies in the West Indies, and with South American countries. The Cabinet discussed the matter. Some wanted compulsory deportation, but the President objected to this. Finally, he settled on two projects : one, in Panama, and the other in the West Indies, where an island was ceded by Haiti. An adventurer, named Kock, undertook to carry five thousand colored emigrants to the land, but the result was a fiasco and a large number of the four hundred actually sent died of disease and neglect, and were finally brought back to the United States on a war vessel.

After enfranchisement, the thought of the African Negro intelligentsia was turned entirely toward achieving citizenship and equality in the United States. Moreover, then and later, as Negroes entered public schools and colleges, their teaching belittled and sneered at Africa. They were taught that Africa had no history and no culture and they became ashamed of any connection with it. Bitter controversy arose over the name which should designate them : they resented the word « African » and later the word « Negro ». Effort was made to adopt « colored » or « Afro-American » as more suitable. A distinct color line within the dark group was drawn. In the early twentieth century the attitude of the Negro intelligentsia began to change. Increasing color caste, with disfranchisement, segregation, lynching and mob violence, began to drive all persons of Negro descent together for self-defense against law, science, and religion. The missionary efforts of the American Negro churches reached Africa and brought new knowledge of the dark continent. Bishop Turner of the African Methodist Church strongly advocated a « Back to

Africa » movement in the nineties and a few Negroes migrated to Africa.

The attempt of Booker Washington to integrate Negro labor into white industry actually encouraged the rise of legal « color caste », and a note of resistance crept into Negro literature. My own books — « The Souls of Black Folk (1903) and « The Negro » (1915) — led to a reassessment of the meaning and history of Africa.

In the new Negro colleges Negroes began to learn something of the real Africa. The Negro churches, which maintained missions in Africa, began to hear of the real Africa. The *Crisis*, established in 1910, carried articles on Africa.

In *United Asia*, Vol. VII, N° 2, pp. 23-28, I have written : (...) at the time of the first world war there came suggestions that American participation in this war should lead to a recognition of the rights of African people as against the imperial powers.

President Wilson was approached on the subject and a memorandum was directed to the Peace Congress of Versailles. To implement this the NAACP in sending me to Paris after the Armistice to inquire into the treatment of Negro troops, also permitted me to attempt to call a Pan-African Congress. This was an effort to bring together leaders of the various groups of Negroes in Africa and in America for consolidation and planning for the future.

I had difficulty in calling such a Congress because martial law was still in force in France and the white Americans representing the United States there had little sympathy with my ideas. I was in consultation with Colonel House, who was President Wilson's spokesman, and with others, but could accomplish nothing. Finally, however, I secured the sympathy and cooperation of Blaise Diagne, who was Colonial Under-Secretary in the cabinet of Clemenceau and who had been instrumental in bringing to France the 700,000 Africans who as shock troops saved the nation.

Diagne secured the consent of Clemenceau to our holding a Pan-African Congress, but we then encountered the opposition of most countries in the world to allowing delegates to attend. Few could come from Africa, passports were refused to American Negroes and English whites. The Congress therefore, which met in 1919, was confined to those representatives of African groups who happened to be stationed in Paris for various reasons. This Congress represented Africa partially. Of the fifty seven delegates from fifteen countries, nine

were African countries with twelve delegates. Of the remaining delegates, sixteen were from the United States and twenty-one from the West Indies.

The Congress specifically asked that the German colonies be turned over to an international organization instead of being handled by the various colonial powers. Out of this idea came the Mandates Commission. The *New-York Herald* of 24 February 1919 : « There is nothing unreasonable in the program drafted at the Pan-African Congress which was held in Paris last week. It calls upon the Allied and Associated Powers to draw up an international code of law for the protection of the nations of Africa and to create, as a section of the League of Nations, a permanent bureau to insure observance of such laws and thus further the racial, political and economic interests of the natives ».

The National Association for the Advancement of Coloured People did not adopt the « Pan-African » movement on its official program, but it allowed me on my own initiative to promote the effort. With a number of colleagues we went to work in 1921 to assemble a more authentic Pan-African Congress and movement. We corresponded with Negroes in all parts of Africa and in other parts of the world and finally arranged for a congress to meet in London, Brussels, and Paris in August and September. Of the one hundred and thirteen delegates to this Congress, forty-one were from Africa, thirty-five from the United States, twenty-four represented Negroes living in Europe, and seven were from the West Indies.

The London meetings of the Congress of 1921 were preceded by a conference with the International Department of the English Labour party, where the question of the relation of white and coloured labour was discussed. Beatrice Webb, Leonard Woolf, M. Gillies, Norman Leyes, and others were present. Otlet and La Fontaine, the Belgian leaders of Internationalism, welcomed the Congress warmly to Belgium.

Resolutions passed without dissent at the meeting in London contained a statement concerning Belgium, criticizing her colonial regime, although giving her credit for plans of reform for the future. This aroused bitter opposition in Brussels, and an attempt was made to substitute an innocuous statement concerning goodwill and investigation, which Diagne of France, as the presiding officer, supported. At the Paris meeting the original London resolutions, with some minor corrections, were adopted. They said in part :

« To the World : The absolute equality of races, physical,

political and social is the founding stone of world and human advancement. No one denies great differences of gift, capacity and attainment among individuals of all races, but the voice of Science, Religion and practical Politics is one in denying the God-appointed existence of super races or of races naturally and inevitably and eternally inferior ».

The Second Pan-African Congress sent me with a committee to interview the officials of the League of Nations in Geneva. I talked with Rappard who headed the Mandates Commission ; I saw the first meeting of the Assembly, and I had an interesting interview with Albert Thomas, head of the International Labour Office. Working with Bellegarde of Haiti, a member of the Assembly, we brought the status of Africa to the attention of the League. The League published our petition as an official document, saying in part :

« The Second Pan-African Congress wishes to suggest that the spirit of the world moves toward self-government as the ultimate aim of all men and nations and that consequently the mandated areas, being peopled as they are so largely by black folk, have a right to ask that a man of Negro descent, properly fitted in character and training, be appointed a member of the Mandates Commission so soon as a vacancy occurs ».

We sought to have these meetings result in a permanent organization. A secretariat was set up in Paris and functioned for a couple of years, but was not successful. The Third Pan-African Congress was called for 1923, but postponed. We persevered and finally without proper preparation met in London and Lisbon late in the year. The London session was small. It was addressed by Harold Laski and Lord Olivier and attended by H. G. Wells ; Ramsay MacDonald was kept from attending only by the pending election, but wrote : « Anything I can do to advance the cause of your people on your recommendation, I shall always do gladly ».

The meeting of an adjourned session of this Congress in Lisbon the same year was more successful. Eleven countries were represented there, including Portuguese Africa. The resolutions declared :

« The great association of Portuguese Negroes with headquarters at Lisbon, which is called the Liga Africana, is an actual federation of all the indigenous associations scattered throughout the five provinces of Portuguese Africa and represents several million individuals... This Liga Africana which functions at Lisbon, in the very heart of Portugal so to speak,

has a commission from all the other native organizations and knows how to express to the government in no ambiguous terms but in dignified manner all that should be said to avoid injustice or to bring about the repeal of harsh laws. That is why the Liga Africana of Lisbon is the director of the Portuguese African movement ; but only in the good sense of the word, without making any appeal to violence and without leaving constitutional limits ».

I planned a Fourth Pan-African Congress in the West Indies in 1925. My idea was to charter a ship and sail down the Caribbean, stopping for meetings in Jamaica, Haiti, Cuba and the French islands. But here I reckoned without my steamship lines. At first the French Line replied that they could « easily manage the trip » ; but eventually no accommodations could be found on any line except at the prohibitive price of fifty thousand dollars. I suspect that colonial powers spiked this plan.

Two years later, in 1927, American Negro women revived the Congress idea, and a Fourth Pan-African Congress was held in New-York. Thirteen countries were represented, but direct African participation lagged. There were two hundred and eight delegates from twenty-two American states and ten foreign countries. Africa was sparsely represented by representatives from the Gold Coast, Sierra Leone, Liberia and Nigeria. Chief Amoah III of the Gold Coast, and anthropologists like Herskovits, then of Columbia, Mensching of Germany, and John Vandercook were on the program.

In 1929 we made a desperate effort to hold a Fifth Pan-African Congress on the continent of Africa itself ; we selected Tunis because of its accessibility. Elaborate preparations were begun. It looked as though at last the movement was going to be geographically African. But two insuperable difficulties intervened : first, the French government very politely but firmly informed us that the Congress could take place in any French city, but not in French Africa ; and second, there came the Great Depression.

The Pan-African idea died apparently until twenty years afterwards, in the midst of World War II, when it leaped to life again in an unexpected manner. At the Trade Union Conference in London in 1944 to plan for world organization of labour, representatives from black labour appeared from the Gold Coast, Libya, British Guiana, Ethiopia and Sierra Leone. Among these, aided by coloured persons resident in London, Lancashire, Liverpool, and Manchester, there came a sponta-

neous call for the assembling of another Pan-African Congress in 1945 when the World Federation of Trade Unions would hold their meeting in Paris. This proved not feasible, and the meeting place was changed to London. Here again we met difficulty in securing meeting places and hotel accommodation. However a group of Negroes in Manchester invited us and made all accommodations.

The Fifth Pan-African Congress, therefore, met from 15 to 21 October 1945 in Manchester, England, with some two hundred delegates representing East and South Africa and the West Indies. Its significance lay in the fact that it took a step towards a broader movement and a real effort of the peoples of Africa and the descendants of Africa the world over to start a great march towards democracy for black folk.

At this meeting Africa was for the first time adequately represented. From the Gold Coast came Nkrumah, now Prime Minister of the first African British Dominion. With him was Ashie-Nikoi of the cocoa farmers cooperative. From Kenya was Jomo Kenyatta ; from Sierra Leone the trade union leader, Wallace Johnson ; from Nigeria, Chief Coker ; from the West Indies came a number of trade union leaders ; from South Africa the writer, Peter Abrahams, acted as publicity director, while George Padmore was general director.

It was interesting to learn that from the original Pan-African Congress the idea had spread so that nearly every African province now had its national congress, beginning historically with the great Congress of West Africa held in 1920 just after the First Pan-African Congress in Paris. There are now national congresses in South Africa, Rhodesia, Nyasaland, Tanganyika and Angola.

The following reports from the Fifth Pan-African Congress are of interest. I thus painted the general scene :

« In a great square Hall in Manchester in the midst of that England of the Economic Revolution where the slave trade first brought Capitalism to Europe, there met yesterday and today the Fifth Pan-African Congress.

« As I entered the Hall there were about 100 Black men present. They represented many parts of Africa : the Gambia, that oldest and smallest of English West African colonies that numbers 200,000 Negroes ; Sierra Leone with 2 million, the Gold Coast with half a million and so to Nigeria with more than 20 million. They were mostly young men and full of enthusiasm and a certain exuberant determination. Around the walls were slogans « Africa arise, the long, long night is

over»; «Africa for the Africans»; «Down with the Colour Bar»; and then the slogans reached out — «Freedom for all subject people»; «Oppressed Peoples of the Earth Unite»; «Down with Anti-Semitism»; and some specific demands like «Ethiopia wants outlet to the Sea»; «Arabs and Jews Unite against British Imperialism».

«There were at the morning session, Tuesday, 7 speakers. One from the Gold Coast, educated in America, Nkrumah. He demanded absolute independence and a Federation of West African Republics. Nikoi followed, Chairman of the West African Delegation to the Colonial Office. He spoke with force and rhythmic eloquence, charging Great Britain with the beginnings of slavery and speaking as a representative of that Aborigines' Protection Society which obtained from Queen Victoria the dictum, «I had rather have your loyalty than your land». He was fierce in his demand : «Down with Imperialism ! No Dominion Status — I want to be Free». He represents 300,000 farmers of the Gold Coast, the upper class farmers who raise the greatest crop of Cocoa in the world. He complained of the new Colonial Secretary of the Labour Government who refused to remove economic controls. He said that the West African Produce Control monopolises the natural products and fixes prices for a mass of people whose average income is 20 dollars a year.

«Then came Annan, a worker delegate from the Gold Coast Railway Employees Union. He told how in 1944 they had celebrated on the Gold Coast the Centenary of the Bond ; that original effort at Black Democracy in West Africa, and a century after that Bond the issue on the Gold Coast is poverty — grinding poverty. He reminded his hearers that the workers must be able to live in order to vote, that the Gold Coast needed industrial development and that sacrifices were necessary if their demands were to be granted. They must be willing to live with the dockers and miners. There is Imperialism among us Negroes, ourselves, and we must remember that we can expect no more from a British Labour Government than from a Tory Government.

«Coker, Delegate of the Nigeria Trade Union Congress, was more measured in his demands. He, too, represents the Cocoa Farmers, but he stressed certain remedies like co-operation and planning, and believed that India's Gandhi had the remedy in non-violence.

«Then came perhaps the best known man in West Africa, Wallace Johnson, Delegate of the Sierra Leone Trade

Union Congress and of the Moslem League. He represents 10,000 organized workers and 25,000 unorganized workers, and in order to establish these Unions he has spent 5 years in British West African prisons. Trade unionism in Africa, he said, was developed against and in spite of the Law, and they had a much harder time than unionism in Britain. He drew violent applause from the audience. « I have brought », he said, « a monster document to the Labour Government. In 150 years Britain, in my country, has made but 5 per cent of the population literate and today instead of sending prepared students to England they cater to reaction and complacency ». He instanced the fact that in Sierra Leone, ginger, bringing 25 a ton in the open market before the War, had to be sold to the merchants for 11 a ton, and after the fall of Singapore when the price rose to t 144 a ton, the Black merchants got only t 30.

« Downs-Thomas of Gambia spoke for the oldest West African colony and demanded the abolition of Crown Colony Government. « How », he said, « can 40 different colonies in all stages of development be ruled by the Colonial office ? »

« Perhaps the best and most philosophical speech was made by H. O. Davis of the Nigerian Youth Movement. He said that the long range program was Independence for Nigeria, but the short range program had to meet internal hindrances like poverty, ignorance and disease and the fact that the Negroes were unarmed ; that the external hindrance was the British Government itself which would never willingly give up the colonies. The leaders must go down to the masses. and he agreed with the West African States Union that it is idiotic to think of the colonies as liabilities. If they were they never would be kept by the Imperial Government. Atrocities are not confined to German and Japanese prisons. They were all too common in the English prisons before the War and British democracy apparently was not for export. »

Later speakers were

« Mr Kenyatta who covered the six territories Somaliland, Kenya, Uganda, Tanganyika, Nyasaland and the Rhodesias. He gave an outline of the conditions under which the native peoples lived before the advent of the Europeans. A picture of happy and contented peoples enjoying the common use of the land with an agricultural, pastoral and hunting economy. He contrasted that picture with present-day conditions with a landless native people of 14 millions, and a small minority of white Europeans forcing the natives to work at

slave rates under appalling conditions. Mr Kenyatta detailed the conditions obtaining in the territories upon which he was reporting, varying only in detail, and all displaying the characteristic pattern of imperialistic capitalism that Mr Kenyatta condemned. He called for political independence for East Africa, and an end to racial discrimination.

« Mr George Padmore spoke on Southern Rhodesia, where there was a population of 50,000 Europeans and two million Africans ; before Bills concerning the Black people could be made law, they must have the sanction of the Colonial Office. The land had been taken from the Africans and given to Europeans, the natives were then forced to work upon the farms and tobacco plantations at low wages. The Europeans wanted the three states to come together so that the laws now prevailing in Southern Rhodesia would be extended. Of Northern Rhodesia Mr Padmore told of London and American controlled copper mines where the wages paid to coloured workers amounted to 1s 6d a day. White miners got £1 per day. Profits of the mining companies over the last sixty years averaged £10,000,000 and out of this there had been paid only about £1,500,000 in wages. Profits and income tax are paid to the Exchequer in London, the mining companies being registered in London, and taxes are paid to the country in which they are registered. Mr Padmore spoke of the increasingly progressive element among the younger coloured people and called on the Congress to give all support for the aspirations and demands of the peoples of East African territories.

A final report of the Congress said :

« The Fifth Pan-African Congress meeting in Manchester with 200 delegates representing 60 nations and groups of African descent finished their work today and will adjourn with a Mass Meeting tomorrow at Chorlton Town Hall. On Thursday and Friday complaints and appeals were heard from Ethiopia and the West Indies. Ethiopia demands the return of Eritrea and Somaliland and ports of the sea. She charges that England is occupying and proposing to keep some of the best grain lands of Ethiopia. The delegates from the West Indies, that former Empire of sugar by sugar for sugar, complained of poverty and neglect with land monopoly and low wages in the face of 100 per cent increase in the cost of living. The situation brought revolutionary strikes and riots in 1937, led by Butler, Bustamente and Payne, who were promptly thrown in jail. Reforms followed. Something approaching Home Rule has been granted in Jamaica and other places, but

insufficient reforms in various islands. Later a black professor from Londonderry reported on French Africa and its rising Nationalism. »

This was the final resolution :

« The 200 Delegates of the Fifth Pan-African Congress believe in Peace. How could they do otherwise when for centuries they have been victims of violence and slavery ? Yet if the world is still determined to rule mankind by force, then Africans as a last resort may have to appeal to force, in order to achieve freedom, even if force destroys them and the world.

« We are determined to be free ; we want education, the right to earn a decent living ; the right to express our thoughts and emotions and to adopt and create forms of beauty. Without all this, we die even if we live.

« We demand for Black Africa autonomy and independence so far and no further than it is possible in this 'One World' for groups and peoples to rule themselves subject to inevitable World Unity and Federation.

« We are not ashamed to have been an age-long patient people ; we are willing even now, to sacrifice and strive to correct our all too human faults ; but we are unwilling longer to starve while doing the world's drudgery, in order to support by our poverty and ignorance a false aristocracy and a discredited imperialism. We condemn monopoly of capital and rule of private wealth and industry for private profit alone. We welcome economic democracy as the only real democracy ; wherefore, we are going to complain, appeal and arraing ; we are going to make the world listen to the facts of our conditions. For their betterment we are going to fight in all and every way we can. »

Meantime a greater change was taking place among American Negroes. Up until the close of the First World War, the « talented tenth » among Negroes had recognized leadership and the growing respect of the whites. But with the depression and the « New Deal », the American Negro intelligentsia began to lose ground. An economic and class differentiation took place and the race leadership began to shift to a new Negro bourgeoisie. Garvey, the sincere but uneducated and demagogic West Indian leader, had helped this change during his career in America. He promoted an African movement, but it was purely commercial and based on no conception of African history or needs. It was American and not African, and it failed. But American Negro business expanded. Negroes began to enter white industry. Curiously enough, the propa-

ganda of Booker Washington began with 1900 to change from effort to interest Negroes in « working with the hands » to inducing him to invest in business and profit by exploitation of labor. Thus insurance companies, retail business, distribution of goods and white collar work of all kinds increased among Negroes. By the time the Second World War opened, American Negro leadership was in the hands of a new Negro bourgeoisie and had left the hands of teachers, writers, and social workers. Professional men joined this black bourgeoisie and the Negro began to follow white American display and conspicuous expenditure.

This new leadership had no interest in Africa. It was aggressively American. The Pan-African movement lost almost all support. It was only by my hard efforts that the last Congress in Britain in 1945 got American Negro notice. After that all interest failed.

Today the American interest in Africa is almost confined to whites. African history is pursued in white institutions and white writers produce books on Africa while Negro authors and scholars have shied away from the subject which in the twenties and thirties was their preserve.

As big business gained in power and promoted war, that war ostensibly against Communism was really for colonial aggression in Asia and Africa. In order to appease colored peoples, big business found it to its interest to yield ground on the color line in America. Race segregation in schools and travel was made illegal, although the law was not enforced in the former slave South. But this step toward the integration of Negroes into the American state greatly influenced American Negroes and led them to join in opposition to Communism, the Soviet Union and Socialism everywhere. While the right of the Negro to vote is still curtailed, yet it is growing in power and has to be courted. But big business dominates Negro business, including the Negro press. Negro soldiers form a considerable part of the military forces, and their integration into white units has further reconciled the American Negro to war even with colored peoples like the Koreans and Chinese.

But these fatal trends among us will not, must not, last. Leadership is arising which appreciates at its true value the great role which the Soviet Union and China are playing in the world and are destined to play. This leadership today is suffering persecution, but it will prevail.

As the world turns toward Africa as a great center of

future activity and development and recognizes the ancient socialism of Africa, American Negroes, freed of their baseless fear of Communism, will again begin to turn their attention and aim their activity toward Africa. They will see how capitalistic exploitation, led by America, is exploiting and impoverishing Negroes of Africa and keeping them sick and ignorant, and thus indirectly encouraging the color line in America. They will realize how American Negroes are in position to help Africa ; not only by their growing political power, but by their educational opportunities in the United States. They can when they will furnish technical guidance to Africa ; they can give intellectual leadership working with and not for black Africa. When once the blacks of the United States, the West Indies, and Africa work and think together, the future of the black man in the modern world is safe.

# Structure de la Poésie Noire d'expression française<sup>(\*)</sup>

par Petar GUBERINA

Les poètes noirs d'expression française ont créé, sur la base de la thématique et du substrat poétique, la structure spéciale de leur poésie. Cela se voit particulièrement si nous examinons les deux éléments fondamentaux de la poésie :

- a) l'image poétique
- b) le rythme poétique.

## a) *L'image poétique.*

Bien qu'à partir de Baudelaire, l'image poétique fonde les éléments qui ne sont pas apparemment liés dans la nature, il est certain que cette image n'est aucunement un ornement formel du poème (ce n'est pas une allégorie que certains incluent dans le cadre plus large de l'image, continuant ainsi la conception élargie de la métaphore d'Aristote, mais sans l'avoir élaborée suffisamment), mais qu'elle représente l'expression particulière de la pensée-sentiment du poète. Observée dans sa genèse, cette expression repose essentiellement sur la matière solide et contrôlable qu'on peut appeler d'une manière non artistique, tantôt image-comparaison primitive, tantôt unité intuitive ou chimique. Que le poète se serve de mots qui peuvent nous faire pénétrer dans le domaine de la vie la plus élémentaire, ou dans le domaine des analyses scientifiques de l'odeur et de la couleur, ou dans le domaine dialectique de la liaison de tout ce qui existe, nous trouverons dans chaque image la trace de l'atmosphère fondamentale de la vie de l'homme, nous trouverons toujours l'air, l'eau, le feu, le milieu animal et humain, ainsi que le milieu social. De mê-

---

(\*) Nous publions ici l'extrait d'une longue introduction à « l'Anthologie de la Poésie Noire Mondiale » constituée par Petar Guberina, professeur à l'Université de Zagreb. Cette anthologie paraîtra aux Editions « Présence Africaine ».

me que le poète transforme chaque mot non artistique en mot artistique et poétique (pour que ce mot devienne l'expression spécifique de la pensée-sentiment du poète), de même le poète soutenu par le progrès social a transporté les réalités — expressions fondamentales de la vie humaine et de son milieu, sur le plan du tamis poétique où les choses déjà entremêlées passent dans la nouvelle structure et les nouveaux liens que leur donne le poète. C'est là l'origine de la richesse du vocabulaire poétique et toute la pensée poétique devient plastique et expressive.

Cela revient à dire que l'image poétique exprimera et reflétera globalement la vie et la civilisation née de cette vie. L'image poétique peut alors avoir la signification des vieilles croyances et des personnages mythologiques — et cette image elle-même exprimera un état poétique déterminé.

Les images sont donc une des formes expressives de la pensée-sentiment poétique, mais à la différence des autres expressions qui sont devenues des symboles à valeur sociale et normative, et qui ont perdu en tant que signification, le déterminisme phonique, l'expression sous forme d'image représente la combinaison poétique individuelle des molécules qui se trouvent dispersées dans un milieu concret. C'est justement là l'origine de l'impression de fraîcheur et d'originalité que peuvent produire les images.

C'est pourquoi si un poète ou un groupe de poètes vit et attribue des croyances spécifiques à des choses concrètes, il peut combiner ces choses d'une tout autre manière que ne les combine un autre poète ou un autre groupe de poètes qui utilise dans sa forme les mêmes unités phoniques.

Si nous appliquons cela aux poètes noirs d'expression française et si nous comparons ces poètes aux poètes non noirs d'expression française, nous pouvons nous attendre à ce que, chez les poètes noirs, l'image-expression, c'est-à-dire l'expression reposant sur un système d'images, comporte des formes de structure qui exprimeront la réalité, la vie quotidienne noire : leur conception du monde, leurs croyances, leurs activités.

Pour Aimé Césaire, par exemple, *Christophe Colomb* n'est pas le symbole du progrès. C'est ainsi qu'il s'adresse à lui : *Est-ce toi Colomb ? Capitaine de négrier ? Est-ce toi vieux pirate, vieux corsaire ?*

Ainsi parle A. Césaire dans *Et les chiens se taisaient* et exprime-t-il poétiquement une réalité objective qu'un Blanc ne saurait nier. *Colomb* peut être pour un Noir le symbole de

l'expulsion des noirs d'Afrique, peut être le symbole de leur asservissement dans tous les continents du monde.

Senghor a l'impression, à juste titre, que le travail qui a porté ses fruits sur le nouveau continent, est le résultat d'une violence, car ce travail toujours fructueux a amené les Blancs à arracher les Noirs à leur pays :

*Oh ! je sais bien qu'elle aussi est l'Europe qu'elle m'a ravi mes enfants, comme un brigand du Nord des bœufs, pour engraisser ses terres à cannes et à coton, car la sueur nègre est fumier.*

/ Prière de Paix /

Prenons un autre exemple pour voir la différence de point de vue entre un poète noir et un Blanc. Nous prendrons cette fois le domaine de la civilisation.

L. G. Damas dit ceci :

*J'ai l'impression d'être ridicule  
avec mes orteils qui ne sont pas faits pour  
transpirer du matin jusqu'au soir qui déshabille  
avec l'emmaillotage qui m'affaiblit les membres  
et enlève à mon corps sa beauté de cache sexe...*

/ Solde /

Il juge forcément ainsi le but de la civilisation européenne, car cette même civilisation a commis des crimes envers les Noirs ; c'est ce qu'il met en évidence :

*J'ai l'impression d'être ridicule  
parmi eux complice parmi eux souteneur  
parmi eux égorgeur les mains effroyablement rouges  
du sang de leur civilisation.*

/ id. ibid. /

Mais objectera-t-on, un poète blanc lui aussi pourrait juger de la même façon Christophe Colomb et les forces impérialistes et notre civilisation. C'est vrai, mais dans ce cas, le poète blanc est guidé par une conception sociale ou philosophique, tandis que le poète noir s'exprime ainsi, dans l'état actuel de la société, au point de vue biologique.

René Depestre renie la civilisation européenne et sa culture tout entière quand on les paye un prix aussi élevé :

un mari qui savait tout  
 mais à parler franc qui ne savait rien  
 parce que la culture ne va pas sans concession  
 une concession de sa chair et de son sang  
 une concession de soi-même aux autres  
 une concession qui vaut  
 et le classicisme  
 et le romantisme  
 et tout ce dont on abreuve notre esprit.

/ Face à la nuit /

Les poètes noirs d'expression française ont forcément créé des images poétiques particulières reposant sur une telle conception de notre civilisation et de notre culture. *Christophe Colomb* aux yeux de *Césaire* est un « Capitaine de négrier ». *S. Senghor* compare la force impérialiste à un « Brigand du Nord » qui vole « les bœufs » d'autrui, alors que les Noirs ont à « engraisser » les champs impérialistes par leur travail physique.

Les poètes noirs ont leur propre conception du rapport entre les choses et de l'interaction entre les choses et les hommes, et c'est à partir de cette conception qu'ils créent des images poétiques spéciales.

*Birago Diop* qui est très proche des thèmes africains s'exprime ainsi dans son poème « *Souffles* » :

*Ecoute plus souvent  
 les choses que les êtres.  
 La voix du feu s'entend,  
 entend la voix de l'eau,  
 écoute dans le vent  
 le buisson en sanglots.  
 C'est le souffle des ancêtres...*

*Gratiant* souligne qu'un Noir vit avec les choses :

*Et le Nègre connaît,  
 Par longue intimité et profond cousinage  
 Le langage des eaux parlant avec les astres,  
 la volonté du vent et les ordres du feu.*

/ Missions /

*Léro* pénètre dans les souffrances des choses :

« *Il est parti ce jour que la forêt en deuil  
versa des fleurs à flots  
dans un grand rythme de choses blessées.* »

/ *Fumées* /

Cette conception et l'interprétation nouvelle qu'en donne le prisme poétique crée des éléments spéciaux qui entrent dans la composition des images poétiques noires.

C'est pourquoi, dans l'image poétique, Césaire confère à la pluie une puissance, la puissance d'une divinité de l'Olympe et il lui donne des caractéristiques humaines : la faculté de comprendre, de sentir, de créer :

*Pluie... toi sperme toi cervelle toi fluide.*

/ *Pluie* /

Est-ce que cette conception des poètes noirs et les images reposant sur une telle conception peuvent s'identifier à la conception et aux images poétiques d'un René Ménard, par exemple, poète français blanc, qui écrit :

*O monde soulevé des paupières*

.....  
*Mes longs pas minéraux m'y conduisent la nuit.*

/ *Le Réveil* /

Est-ce qu'elle peut se comparer à la thématique et aux images de Francis Ponge dont Rousselot dit : « ... décrivant la pierre, le poète va jusqu'à braver le risque de s'empêtrer ». (V. Rousselot, Panorama de la poésie contemporaine, p. 337).

Le poète noir ne décrit pas les choses et ne crée pas d'images basées sur l'analyse psychanalytique des choses, comme le font certains poètes contemporains, parmi lesquels se range Francis Ponge ; mais les poètes noirs traitent les choses comme leurs propres êtres, comme des êtres pareils à eux.

C'est pourquoi lorsque Césaire dit :

*La faiblesse de beaucoup d'hommes est qu'ils ne savent devenir ni une pierre ni un arbre.*

/ *Question préalable* /

ou :

*Je pousse, comme une plante  
sans remords et sans gauchissement  
vers les heures dénouées du jour  
pur et sûr comme une plante  
sans crucifiement.  
vers les heures dénouées du soir*

*/ Les pur-sang /*

il ne crée pas d'images allégoriques (la pierre, le tronc, la plante : l'homme) et il ne se confond pas avec les choses. Les choses sont ses semblables et il s'arroge volontiers leurs caractéristiques (« je pousse, comme une plante... »).

Il n'y a donc dans ces images poétiques ni exotisme, ni analyse scientifique de la nature et des hommes. Les images poétiques des Noirs ne produisent pas d'effets fantastiques, mais chaque image créée par l'action et le rapport des choses, par le lien entre les objets et les hommes, représente une pénétration dans le dynamisme des choses.

Le poète noir le sait-et-sent sur la base de la mythologie noire, à laquelle il donne une réinterprétation à la fois poétique et intellectuelle fondée soit sur la science soit sur les influences littéraires. Pourtant la mythologie prédominera souvent dans sa forme pure.

Si nous pouvons dire que cette image de Senghor :

*Je n'ai pas reconnu le hennissement chevrotant de  
vos chevaux de fer qui boivent mais ne mangent pas.*

*/ Aux soldats Négro-Américains /*

représente une image surréaliste (pour un avion), cette autre image de Césaire :

*O succion nouvelle de mon sang par le soleil vampire*

est basée sur la mythologie noire qui repose sur le rôle de force élémentaire que joue le soleil en Afrique. Le poète noir Césaire a incarné la force naturelle puissante et fatale du soleil en Afrique et le mythe du soleil dans la « succion » par le soleil « vampire ».

Cependant les Noirs d'Afrique voient aussi dans le soleil un être bienfaisant. Celui-ci devient pour Birago Diop un élément mythologique et lui suggère cette image :

*Le soleil pendu par un fil  
Au fond de la calebasse teinte à l'indigo  
Fait bouillir la marmite du jour.*

*/ Dyptique /*

Dans cette mythologie, le soleil a des fonctions humaines que l'image poétique utilisera dans plusieurs variantes. En premier lieu, le soleil donnera la vie :

*Un battement de cil de l'aube,  
et le pollen du soleil couvre ta joue.*

*/ L'Amour, la Mort /*

Puis le soleil tiendra et protègera les nouveau-nés :

*Elle était née sur la grand-route  
dans les bras du soleil*

*Elle était née sur la grand-route  
bercée par le soleil.*

*/ R. Depestre, Face à la nuit /*

Ce n'est pas une allégorie de poète blanc, mais c'est une réinterprétation poétique et une réminiscence lyrique d'une croyance africaine vivante.

Dans la composition de l'image noire moderne, le vent respirera avec des poumons d'homme et se mettra en mouvement avec d'autres phénomènes naturels qui auront aussi dans l'image des caractéristiques humaines :

*Le vent était tombé en chœur avec les ombres de la nuit !*

*/ H. Corbin /*

Le vent pourra être enfermé dans une tasse et apaisera l'homme :

*Aux feux intermédiaires*

*Pensées douces comme des tasses de vent.*

*/ Magloire Saint-Aude, Tabou /*

Dans l'image noire, la montagne sera conçue comme une dent :

*Vive la vengeance*

*les montagnes trembleront comme une dent prise  
au davier.*

*/ Césaire, Et les chiens se taisaient /*

Lorsque Césaire écrit :

*et la mer fait à la terre un collier de silence  
la terre fait à la mer un bombement de silence.*

*/ Les pur-sang /*

il crée une image poétique extraordinaire, mais cette image est née de l'idée spéciale que Césaire se fait de l'Afrique et de la mer qui l'entoure. La vision particulière de la mer et du continent influe sur le point de départ, les couleurs et le pinceau du poète.

Les images qui ne représentent pas des phénomènes naturels au sens étroit du terme, montrent aussi la manière caractéristique dont le poète noir voit les conditions de vie et les phénomènes vitaux.

Lorsque Césaire dit :

*nous frapperons le sol du pied nu de nos voix*

*/ Perdition /*

cette image devient familière et puissante à la fois du fait brutal que les Noirs marchent nu pieds.

Lorsque Senghor dit :

*Femme nue, femme obscure !*

*Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de  
l'athlète,  
aux flancs des princes du Mali...*

*/ Femme noire /*

ce n'est pas pour lui une femme exotique comme cela l'aurait été pour un Blanc, mais c'est une image concrète qui repose sur le substrat de sa vision réelle de la femme et sur ses images traditionnelles.

Toutes ces images, qui renferment une grande force d'évocation concrète, ont un aspect différent des images concrètes des poètes blancs français. Si nous adoptons l'opinion généralement répandue que le poète René Char, par exemple, emploie des métaphores qui lui permettent d'objectiver toutes les perceptions (Rousselot), il n'en reste pas moins que la force concrète de ses images n'a rien de commun avec la force concrète des images poétiques noires :

« Le Moulin du Calavon. Deux années, durant, une ferme de cigales, au château de martinets. Ici tout parlait torrent

tantôt par le rire, tantôt par les poings de la jeunesse. Aujourd'hui, le vieux réfractaire faiblit au milieu de ses pierres, la plupart mortes de gel, de solitude et de chaleur. A leur tour, les visages se sont assoupis dans le silence des fleurs. » (R. Char, *Affres détonation silence*).

Les images concrètes de *Char* entrent dans une catégorie littéraire déterminée, tandis que les images noires acquièrent des contours concrets (basés sur le rajeunissement des choses-notions éloignées) grâce à l'intervention de la mythologie noire et de la tradition noire.

La conception et la croyance des Noirs qu'il existe une liaison très étroite entre les choses et leur puissant instinct vital ont donné naissance à des images poétiques sexuelles, biologiques et physiologiques originales que nous ne trouvons pas chez les poètes blancs français.

En premier lieu, l'amour de la Noire peut prendre l'aspect de phénomènes élémentaires. *D. Mandessi* compare l'amour de *Rama-Kam* à une tornade :

*Quand tu aimes Rama-Kam  
C'est la tornade qui tremble  
Dans ta chair de nuit d'éclairs  
Et me laisse plein du souffle de toi  
O Rama-Kam.*

*/ Rama-Kam /*

La nature tout entière est en rut ; chaque élément de la nature peut engendrer. Les images que produisent de telles visions ont un caractère d'incommensurabilité et d'impressivité.

*batouque*

.....  
*ayant violé jusqu'à la transparence le sexe étroit  
du crépuscule.*

*/ Césaire, Batouque /*

*Oh le cri... et le rut des tambours.*

*/ Césaire, Et les chiens se taisaient /*

Bien que *Césaire* s'exprime négativement dans les vers suivants, le caractère de l'image ne change pas :

*La terre ne joue plus avec les blés.*

*La terre ne fait plus l'amour avec le soleil*

*/ Les pur-sang /*

*Senghor dira :*

.... *forêts aux senteurs viriles.*

*/ Méditerranée /*

Le poème lui-même entre parfois dans le cadre des comparaisons biologiques et physiologiques :

*Ma bouche enceinte de chansons  
enceinte de couleuvres  
de mon premier cri d'enfant.*

*/ R. Depestre, Bouche de clartés /*

Césaire donnera à un arbre et à une montagne la force sexuelle et créera des images poétiques qui reposeront sur une telle conception :

*La pointe du cône d'ombre sur nos joues de Brésil  
.....  
si rieuse d'un bonheur comme le coït long  
d'un arbre et d'un bateau à voiles*

*/ A quelques milles de la surface /*

*Roi nos montagnes sont des cavales en rut saisies en pleine convulsion de mauvais sang*

*/ Ex-voto pour un Naufrage /*

Les étoiles deviennent des femmes vivantes :

*.....  
les étoiles écraseront contre terre leur front de  
femmes enceintes...*

*/ Et les chiens se taisaient /*

Les seins peuvent devenir le point émetteur de toute une série d'images superposées :

*La terre saigne comme saigne un sein  
D'où coule du lait couleur de couchant,  
Le lait est rouge, le sable est couleur de sang,  
Le ciel pleure comme pleure un enfant.*

*/ B. Diop, Responsabilités /*

Si dans l'image ci-dessus, la couleur était crue, par contre dans cette image des seins, la couleur s'adoucit :

.... et la jeune couleur  
tendre aux seins du ciel....

/ Césaire, Visitation /

ou bien les seins donnent lieu à une description nette :

.....  
*La morsure de nos promesses s'est accomplie au-dessus du  
sein d'un village...*

/ Césaire, Le bouc émissaire /

Ils peuvent aussi entrer dans la composition d'une image qui symbolise les douces paroles :

« De mots doux comme un sein de femme ».

/ Senghor. Hosties /

ou l'enivrement du sexe :

« Quand m'assiérai-je de nouveau à la table de ton sein  
sombre ».

/ Senghor /

Ces images sexuelles n'ont rien d'un élément trivial ou vulgaire servant à créer une atmosphère légère. Elles sont déterminées fatallement par l'image poétique basée sur la mythologie africaine et la vision traditionnelle. Nous ne trouvons pas un tel type d'images chez les poètes français modernes.

Même quand les poètes noirs adoptent une expression apparemment vulgaire, ces expressions ne peuvent pas être assimilées au vocabulaire poétique des poètes non noirs, vocabulaire qui comprend des termes vulgaires.

Ainsi par exemple, dans les vers de Queneau que nous allons citer certains termes vulgaires expriment la légèreté de la pensée :

je me sens sûr de moi...  
j'y vais  
et  
à  
la postérité  
j'y dis merde et remerde  
et reremerde

/ Pour un art poétique /

Les vers de Césaire et de Damas que nous allons citer, ne produisent pas cet effet, bien qu'on y trouve des termes semblables à ceux employés par Queneau :

*je t'emmerde geôlier  
la fièvre avec aux dents le poignard de razzias la fièvre  
avec aux dents  
la parole des torrents...*

*/ Césaire, Demeure I /*

*Alors je mettrai les pieds dans le plat  
ou bien tout simplement la main au collet  
de tout ce qui m'emmerde  
en gros caractères  
colonisation  
civilisation  
assimilation et la suite  
En attendant vous m'entendrez  
souvent  
claquer la porte...*

*/ Damas, Pour sûr /*

Dans l'image poétique noire, ces mots servent à exprimer le paroxysme de la colère et ils sont employés dans des situations du plus grand sérieux. C'est aussi la source de l'image suivante qui serait autrement un cliché.

*j'ai soutenu la putaine de misère.*

*/ Damas, Un clochard m'a demandé dix sous /*

Cette expression toute faite a acquis dans l'exemple ci-dessus une force individuelle car elle est employée dans un contexte affectif.

La conception qu'ont les Noirs de la couleur blanche et de la couleur noire a une fonction spéciale dans la composition des images poétiques.

Il est intéressant de souligner la valeur que les poètes noirs donnent à la couleur blanche et à la couleur noire. Nous avons l'habitude de voir en blanc ce que nous estimons, alors que le concept de noir désigne le contraire. Les Noirs examinent tout à fait inversement la valeur esthétique et morale de ces couleurs. Les Noirs catholiques par exemple, représentent les anges en noir, et les diables en blanc. Il est vrai qu'en Europe, les Noirs se sont habitués à notre conception des cou-

leurs, et que, d'autre part, les poètes européens depuis Baudelaire, ont commencé à voir les couleurs d'une façon si complexe qu'elle paraît souvent absurde au non initié. Mais le Noir voit ces contrastes d'une manière très personnelle, car il donne toute une échelle de valeur aux nuances du noir et du blanc. Senghor écrit :

*Et de ma Mésopotamie, de mon Congo ils ont fait  
un grand cimetière sous le soleil blanc.*

/ Prière de paix /

Le blanc comme attribut du soleil devient, dans l'image poétique, le symbole de l'aversion, car cet élément de l'image (i. e. le blanc) est associé à la couleur des Blancs qui imposent un joug aux Noirs. C'est la raison pour laquelle le poète a pris l'unité linguistique et sémantique « le blanc ».

Le même Senghor dit que « l'ennui » est blanc :

*Je t'écris parce que mes livres sont blancs comme  
l'ennui, comme la misère et comme la mort.*

/ Hosties noires /

Le « noir » par contre entrera dans la composition d'images agréables. Senghor a intitulé un de ses recueils de poèmes *Hosties noires*.

Le vin dans l'extase deviendra « noir » et non pas « rouge ».

*Femme nue, femme obscure  
Fruit mûr à la chair ferme, sombre extase de vin noir*

/ Femme noire /

Le piment sera noir, quand l'amour et la passion sont à leur paroxysme :

.....  
*Rama Kam  
Ton corps est le piment noir  
qui fait chanter le désir...*

/ Mandessi, Rama-Kam /

L'ombre devient une source de clarté :

*Femme nue, femme obscure !*

*A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse  
aux soleils prochains de tes yeux.*

*/ Senghor, Femme Noire /*

Les poètes noirs ont donc des conceptions particulières du noir et du blanc, et leurs images (comme les nôtres), reposent sur les notions qu'ils ont des couleurs dans la vie courante.

**b) Le rythme poétique.**

Le rythme qui se compose de la valeur acoustique et sémantique du mot et d'éléments musicaux et visuels, constitue avec les images poétiques le pivot fondamental de la poésie noire de langue française.

Comme toute réalisation humaine, le rythme dépendra tant d'un élément intérieur que du moyen, de l'instrument sur lequel il se réalise. Quand il s'agit du langage, le rythme comprend donc la partition de la pensée-sentiment et celle des sons. La partition de la pensée-sentiment a déjà sa base matérielle-physiologique dans tout ce qui physiologiquement conduit à la pensée-sentiment, et la base physiologique tout entière se retrouve forcément et spontanément dans la structure des sons qui expriment cette pensée, car les sons doivent extérioriser le sens de la pensée-sentiment. C'est sur ces sons que viendra se fixer la structure physiologique de la pensée-sentiment et qu'elle prendra vraiment corps. Car déjà dans la création initiale de la pensée-sentiment, opère le facteur du mouvement et du ton qui est la forme globale initiale de la pensée-sentiment, et ce mouvement et ce son avec leurs composantes : tempo, intensité et pauses se manifesteront dans les mots et sur les mots de telle sorte que la forme verbale entière — qui dans l'expression sociale de la pensée-sentiment devient l'unique indice de cette pensée - sentiment — ne soit pas seulement un mot composé de plusieurs sons, mais un mot composé et subordonné à une combinaison des sons-intonations et des mouvements. C'est donc justement la structure et la disposition des hauteurs, des intensités, des pauses, du tempo, de la mimique et des gestes (sons et mouvements) opérant sur les mots qui constituent ce qu'on appelle généralement le *rythme*.

Le rythme portera donc en lui les empreintes du contenu

et de l'incarnation matérielle du contenu de la pensée-sentiment depuis ses premières pulsations matérielles aux facteurs physiologiques les plus complexes qui interviennent dans la création-expression de la pensée-sentiment. Tous ces facteurs sont soumis à trois grandes lois : à la nature humaine (à l'homme en tant que tel), aux caractéristiques psychologiques particulières d'un milieu (on leur donne différents noms : la race, la nation, le tempérament) et au milieu social. Ce troisième élément est très important quand il s'agit d'une forme sociale, d'une convention qui est la créatrice du langage.

En examinant sous cet angle la pensée-sentiment telle qu'elle apparaît dans le contenu-expression, on voit que le rythme noir contiendra des éléments spécifiques et que l'harmonisation des sons, donc des bruits (le pourcentage en est élevé) sera soumise non seulement à la loi générale de la nature humaine noire, mais aux lois particulières, du milieu d'où provient chaque génération noire et dans lequel vivent les masses noires. Ces traits distinctifs, comme nous l'avons dit, peuvent découler de facteurs géographiques et psychologiques différents, et ils peuvent être de nature sociologique. Personne ne niera par exemple que les Noirs ont un don spécial pour la musique et pour la danse. Cela signifie que des causes particulières agissent en eux, qui n'agissent pas chez d'autres ou qui agissent beaucoup moins.

De quelles manières ces particularités seront-elles conservées et se refléteront-elles dans la structure du rythme de la parole ? Dans quelle mesure les facteurs sociaux et matériels venant de leur condition et de leur milieu influencent-ils les caractères héréditaires propres aux Noirs ?

Des facteurs sociologiques peuvent — tout dépend de leur nature — contribuer à accroître ou à diminuer l'importance des tendances (du tempérament) résultant de divers facteurs géographiques ou psychologiques.

En introduisant d'une part les rythmes africains et en s'appropriant d'autre part le rythme des langues et de la poésie européenne, les poètes noirs d'expression française ont créé une forme rythmique que toute leur composition rapproche du rythme musical. La poésie composée par les Noirs comprend une nouvelle interprétation de chaque mot selon un plan chanté et dansé, et elle se différencie de façon originale de la poésie française non noire. Le rythme des poètes noirs n'est pas la voix-musique de Verlaine, de Mallarmé ou de

Valéry, c'est un poème dont les paroles sont françaises, mais qui est composé sur une musique noire.

Les poètes noirs sentent que le rythme est leur principale caractéristique. Gratiant dit du Noir :

*Tu mis aux pieds du Monde  
Les fruits de la ferveur et le pouvoir du rythme.  
/ Missions. /*

Lorsque L. G. Damas souligne qu'on lui a enlevé son âme noire, il dit qu'on lui a pris entre autres :

*La chanson le rythme l'effort  
.....  
la cadence les mains la mesure les mains.  
/ Limbe /*

Lorsque dans le poème qui commence par : « *Tu étais au bar* » le personnage féminin raconte la vie d'un Noir, nous voyons cette idée revenir plusieurs fois :

*Je me laissais aller  
au rythme de ton drame  
/ Damas /*

Quel est donc le rythme des poètes noirs d'expression française ? Est-ce celui des poètes blancs français ?

Si nous examinions le rythme du point de vue technique c'est-à-dire les césures, les pauses, les enjambements, les répétitions et les sons — nous trouverions chez les poètes noirs d'expression française des traits communs avec les poètes blancs qui leur sont familiers. La deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle sont marquées par de nouvelles formes du rythme susceptibles d'attirer l'oreille du poète noir par leur qualité musicale. Quelle différence cependant entre le poète blanc et le poète noir français !

Toutefois, même ici, les différences de degré seront plus ou moins marquées. Nous commencerons par le grand poète malgache *Rabéarivélo* pour deux raisons : d'abord les Malgaches ne sont pas considérés comme des négro-africains; ensuite nous sentons dans un des poèmes de *Rabéarivélo* que le poète malgache en s'inspirant de l'esprit de la poésie française, en extrait les formes qui rapprocheront le plus possible le son de la parole du son de la musique.

*Les rayons du soleil naissant,  
cherchant sous la ramure  
Le sein de la grenade mûre,  
Le mordent jusqu'au sang,*

*Baiser discret mais frémissant  
forte étreinte et brûlure !  
Bientôt de cette coupe pure,  
du jus pourpre descend.*

*Son goût sera plus à mes lèvres  
doux, pour avoir été  
fécondé par la volupté  
et l'amour pleins de fièvres  
du champ en fleurs et parfumé  
et du soleil aimé.*

*/ Grenade /*

Les deux premières strophes de ce sonnet de structure originale expriment dans des vers concis, vers de 6 ou de 8 syllabes, le jeu du soleil et de la grenade. Le rythme repose sur le partage symétrique des unités de temps. L'harmonie est créée par le dialogue actif des éléments de la nature. La troisième et la quatrième strophes ont cependant une tout autre structure rythmique. Bien que nous trouvions dans ces strophes des vers de 6 et 8 syllabes, les mots employés dans ces vers ont un temps exclusivement musical et des hauteurs musicales variées. Les pauses créent des enjambements constants, les mots suivant les enjambements ont un rythme prolongé, tout en ayant les mêmes hauteurs. En d'autres termes, la troisième et la quatrième strophes peuvent être lues uniquement avec des variations d'éléments purement musicaux.

C'est pourquoi, ce poème de Rabéarivélo a une double structure : la première est la structure rythmique française générale de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et les deux premières décades du XX<sup>e</sup> siècle ; la deuxième repose sur les tons musicaux non harmoniques modernes qui peuvent être reproduits par une technique du langage pleine de pathos, de variantes musicales spécifiques et de glissandi.

La présence d'éléments musicaux dans le rythme résulte sans aucun doute du rythme vital et poétique de Madagascar, l'île de Rabéarivélo, île située le long du continent africain et qui a une poésie à elle dans ses propres langues.

La structure poétique basée sur le pathos musical est

étrangère au poète blanc français, et il l'évitera. Mais *Rabéarivélo* tout en connaissant à la perfection la poésie moderne française si différente de la diction emphatique de la « Comédie française » a adopté dans les deux dernières strophes du poème cité ci-dessus une structure des mots français qui apparaît le plus possible les mots à la musique.

Ainsi pénétrons-nous tout de suite les caractéristiques essentielles du rythme des poètes noirs d'expression française : c'est-à-dire la musique dans la structure des mots et des ensembles rythmiques, musique directe et presque matérialisée, qui va du rythme africain ancien et moderne au rythme créé par les instruments africains.

Il est extrêmement intéressant d'observer les étapes franchies par les poètes noirs d'expression française dans la réalisation du rythme hérité d'Afrique.

Le poète noir africain *N. B. Damz* crée au commencement du poème *Paris* un agréable balancement du rythme qui repose sur la musique des sons français et sur le style des poètes français :

Il y a

*Femmes coquettes  
filles à bouclettes  
dames à chignon*

et

de

*terrasse*

en

*terrasse*

*promenant l'asthme des ans...*

Cet extrait ne suffit pas à montrer la distance qui sépare *Damz* d'un poète blanc contemporain.

Mais cette différence est très marquée dans les vers suivants qui sont tirés du même poème :

**LA LIBERTE !**

*mais ne sois pas si triste  
l'avenir est à nous !*

*Tiens !*

*Quelqu'un en passant se penche sur tes joues vertes  
berce-le au doux murmure de ta voix  
j'aime aussi à t'entendre chanter*

« *Elle coule*

*coule... coule...*

*O ! Bien-Aimée*

*te revoilà telle qu'au premier amour  
tu m'es apparue en l'espérance*

*Ces Parisiens-là*

*sont trop affairés pour t'entendre chanter  
ils t'ont vue  
et revue si bien qu'avec le temps  
tu passes inaperçue.*

Bien que planent l'ombre lointaine du poème d'Apollinaire : « Sous le pont Mirabeau » et peut-être aussi une réminiscence de la célèbre chanson « La Seine », le rythme de ces vers est tout à fait différent. Car, au lieu de la mesure à trois temps du rythme européen, nous avons chez Damz un tourbillon propre à l'Africain.

*Souffre, pauvre Nègre !...*

*Le fouet siffle*

*Siffle sur ton dos de sueur et de sang*

*Souffre, pauvre Nègre !*

/ David Diop, *Souffre pauvre Nègre* /

David Diop exprime par la répétition de mots qui ont une intonation musicale particulière les souffrances continues du monde noir. Le vers « *Souffre, pauvre Nègre* » revient dans les vers qui suivent comme un refrain constant.

La répétition est un procédé technique que les poètes noirs d'expression française utilisent fréquemment. Mais ce procédé peut avoir des causes et des effets différents. Dans ce poème de Diop, nous voyons que la répétition du mot *Siffle* et du vers *Souffre, pauvre Nègre* donne plus de force à l'idée des souffrances et des coups infligés aux Noirs. Ce rythme confère une valeur concrète à l'image qui, grâce à la répétition des mots, a déjà un relief très vif. Mais ceci mis à part, tout reste toujours sur le plan général de l'intensification obtenue à l'aide d'un crescendo : l'effet poétique est beau, mais il est sur le même plan par exemple que le poème de *Supervielle* :

*Saisir quand tout me quitte,  
Et avec quelles mains*

*Saisir cette pensée,  
 Et avec quelles mains  
 Saisir enfin le jour  
 Par la peau de son cou,  
 Le tenir remuant  
 Comme un lièvre vivant ?*  
*/ Saisir /*

Mais même dans un schéma rythmique de ce genre, le poète noir s'exprime par une image biologique. Dans les vers de Diop cités plus haut l'intensité se déplace avec souplesse, comme si elle était transmise par le corps souple du Noir qui se déplace au rythme de la danse.

Le lien avec le rythme du poète français blanc apparaît encore dans *Rama-Kam*, poème de David Diop, signé du pseudonyme de D. Mandessi, mais il sera dépassé de beaucoup cette fois par l'aspect propre aux Noirs que nous avons relevé dans les vers de Diop qui précédent :

*Me plaît ton regard de fauve  
 Et ta bouche à la saveur de mangue  
 Rama-Kam  
 Ton corps est le piment noir  
 Qui fait chanter le désir  
 Rama-Kam*  
*Quand tu passes  
 La plus belle est jalouse  
 Du rythme chaleureux de ta hanche  
 Rama-Kam  
 Quand tu danses  
 Le tam-tam Rama-Kam  
 Le tam-tam tendu comme un sexe de victoire  
 Malette sous les doigts bondissants du griot  
 Et quand tu aimes  
 Quand tu aimes Rama-Kam  
 C'est la tornade qui tremble  
 Dans ta chair de nuit d'éclairs  
 Et me laisse plein du souffle de toi  
 O Rama-Kam.*

Alors que dans la répétition du nom de Rama-Kam jusqu'à la fin de la deuxième strophe, nous trouvons le rythme des poètes français blancs de *Beaudelaire* à nos jours, sans

excepter *Prévert* (cf. *Barbara*), la répétition de Rama-Kam, dans la troisième et surtout dans la quatrième strophe, où le mot tam-tam revient deux fois, reproduit l'ivresse qui est exprimée également par l'intensité des mots, de la musique et de la danse. La répétition des mots n'est que le procédé matériel indispensable pour reproduire la musique et la danse sur le plan du langage. Les vers qui suivront cette répétition (dont l'effet est réussi) continuent à reproduire le rythme du tam-tam par leur cadence qui va en s'accélérant : ce qui transforme, par la suite, même la première partie de ce poème en une transe préparatoire, si bien que le poème tout entier révèle le sang noir.

Écoutons maintenant Aimé Césaire :

*Il m'est arrivé dans l'effarement des villes de chercher quel animal adorer*

.....  
*Où où où l'animal qui m'avertissait des crues*  
*Où où où l'oiseau qui me guidait au miel*  
*Où où où l'oiseau qui me divulguait les sources*

.....  
*Où où où*  
*Où où où*

.....  
*/ Au serpent /*

Du point de vue de la forme l'adverbe *où* est répété 15 fois. Par cette multiple répétition, on obtiendrait dans tout poème un certain crescendo ou une mise en relief du mot *où*. Mais dans ce poème de Césaire le sens de l'adverbe *où* importe peu ; la répétition ne crée pas avant tout un rythme qui tendrait à une certaine régularité des tons et des césures des pauses, mais cette répétition de l'adverbe communique tant au mot *où* qu'aux autres mots, l'extase de la recherche, et cette recherche devient un halètement exprimé dans une gamme non-européenne avec un temps qui va en s'accélérant. On sent ici un step noir rapide où le sang noir bat le rythme.

Comme cet effet est différent de celui qu'obtient *Eluard* par une technique du vers de ce genre :

*Que voulez-vous la porte était gardée*  
*Que voulez-vous nous étions enfermés*  
*Que voulez-vous la rue était barrée*

*Que voulez-vous la ville était matée  
 Que voulez-vous elle était affamée  
 Que voulez-vous nous étions désarmés  
 Que voulez-vous la nuit était tombée  
 Que voulez-vous nous nous sommes aimés.*

Avec la répétition de *Que voulez-vous*, le rythme reste uniforme, seule l'intensité augmente.

*Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole  
 ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité  
 ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel  
 mais ils savent en ses moindres recoins le pays de souf-*  
 [france]  
*ceux qui n'ont connu de voyages que de déracinements  
 ceux qui se sont assouplis aux agenouillements  
 ceux qu'on domestiqua et christianisa  
 ceux qu'on inocula d'abâtardissement  
 tam-tam de mains vides  
 tam-tam inanes de plaies sonores*

/ Césaire /

Les sept répétitions des mots *ceux qui* permettent au poète de mettre au centre et en vedette sa propre race. Cette race s'éclaire avec de plus en plus de force à chaque répétition des mots *ceux qui*, alors que la répétition du mot *tam-tam* qui suit, exprime directement l'univers du poète dans un délire du sang, du mouvement et du rythme. Cet univers est un univers concret : c'est celui qu'accompagne le rythme du tam-tam. Et les premiers vers, où la répétition des mots français, éclaire indirectement le monde noir, acquièrent une résonnance nouvelle ; ils incarnent le rythme du tam-tam. Ainsi, dans ces vers, toutes les répétitions de mots ont pour unique fonction de constituer des matériaux permettant au poète de reproduire le rythme du tam-tam.

Lorsque L. G. Damas demande qu'on lui rende l'esprit et le monde d'autrefois, sa requête s'exprime par un cri qui se traduit linéairement par une répétition :

*Rendez-les-moi mes poupées noires  
 mes poupées noires  
 poupées noires  
 noires.*

/ Limbe /

La répétition n'est qu'une nécessité technique conditionnée par le système linéaire de l'expression linguistique. Mais cette répétition formelle des mots *poupées noires* et *noires*, au moyen d'une réduction progressive. *Rendez-moi mes poupées noires, mes poupées noires, poupées noires, noires*, renforce la structure musicale des mots qui vont en mourant « à l'europeenne » du point de vue lexicologique et passent dans chaque vers à une forme de structure syncopée. Le sens du mot *noires* est le point culminant de la vision du poète et les sons *n, ua, r*, sont les éléments musicaux de la structure syncopée dont le thème principal est l'écho renforcé.

Les poètes noirs d'expression française introduisent parfois un mode d'expression matériel susceptible de réaliser presque directement le rythme musical africain.

*Ils sont venus ce soir où le*  
*tam*  
*tam*  
*roulait de*  
*rythme en*  
*rythme*  
*la frénésie*

/ *Ils sont venus ce soir /*

Le mot *frénésie* qui se répète plusieurs fois au cours du poème suggère seulement le sens, mais en fait il évoque et renforce le rythme africain du tam-tam. Le mot est au service de l'évocation du rythme d'un milieu que le mot français ne pourrait pas exprimer par sa seule structure acoustique. Mais l'aspect sémantique du mot *frénésie* l'entraîne dans le rythme africain du tam-tam, et sa valeur acoustique change du tout au tout. Car les mots ne résonnent pas seulement par la structure physique de leurs sons, mais aussi par leur signification, alors que le rythme créé par la signification peut donner n'importe quel rythme au son de la parole. Grâce à l'aspect sémantique du mot et aux variations des hauteurs et des intensités, grâce aux pauses, le mot de toute langue a la possibilité d'adopter les structures rythmiques les plus variées.

Quand le poète noir relie plusieurs actions ou qu'il dépeint plusieurs phases d'une situation, il leur fait revêtir en premier lieu un tempo rythmique d'où jailliront toujours la tradition musicale africaine et le développement ultérieur de la musique africaine dans les autres pays que l'Afrique :

*Tu étais au bar  
 et moi  
 parmi d'autres  
 à même la piste enduite  
 et patinée de steps  
 de stomps  
 de slows  
 de swings  
 de sons  
 de songs  
 blues*

*/ Damas /*

René Belance recrée la rapidité de l'action par la rapidité du déroulement des termes qui symbolisent l'action :

*Je te prendrai par les cheveux,  
 Ah fiévreusement  
 pour te montrer,  
 pendu,  
 sifflé,  
 gifflé,  
 affolé,  
 égaré,  
 et seul,  
 cyniquement seul,  
 livré à la faim,*

*/ Vertige /*

Senghor introduira finalement, d'une manière extrêmement directe, la matière des instruments africains dans les poèmes qu'il compose en français. Plusieurs de ses œuvres portent par exemple les titres suivants : Pour khalam. Pour flûtes et balafong. Pour deux trompes et un balafong. Le rythme des mots français doit se soumettre au rythme particulier qui jaillit de l'instrument africain. Et cette fois-ci, il ne se produira pas une transformation des sons français, seulement en fonction de leur signification, mais aussi en fonction des nécessités particulières des instruments. C'est le rythme créé par l'instrument africain et par la façon de jouer africain qui compose les poèmes.

Les Noirs utilisent certains sons et en font inconsciem-

ment un large emploi dans la composition de leur rythme poétique.

Dans ce poème de David Diop déjà cité : *Souffre, pauvre Nègre*, c'est avant tout le *s* qui exprime l'acuité des souffrances :

*Souffre, pauvre Nègre  
Le fouet siffle  
Siffle sur ton dos de sueur et de sang  
Souffre, pauvre Nègre*

De plus la répétition de la consonne nasale qui suit, prolongera la vision de la douleur et alternant avec la liquide *r* exprimera la continuité de la douleur :

.....  
*Souffre, pauvre Nègre !  
Nègre noir comme la Misère !*

Les poètes noirs d'expression française utilisent surtout, dans leur expression poétique, la « musique » des consonnes et par là créent en effet l'« harmonie » du bruit. C'est sans doute parce que la hauteur des consonnes et leur « non-harmonie » permettent aux Noirs de reproduire fidèlement leur rythme (biologique) qui exige l'intensité et des transitions brusques :

*donnez-moi la foi sauvage du sorcier  
donnez à mes mains puissance de modeler*

.....  
*vous savez que ce n'est point par haine des autres races  
que je m'exige bêcheur de cette unique race  
que ce que je veux  
c'est pour la faim universelle  
pour la soif universelle,  
la somme libre enfin  
de produire de son intimité close  
la succulence des fruits.*

Le son haut aigu, continu de *s* permet à Césaire de bâtrir la forteresse de la vengeance et celle de l'amour. La constante répétition du son *s* dans les mots qui composent ces vers marque les points culminants autour desquels le rythme rassemble les principales pensées-sentiments.

Lorsque le poète noir croit ne pas avoir réussi à composer

son rythme au moyen des sons de la langue française, il introduit alors les sons que lui suggère la langue africaine afin de traduire son rythme intérieur le mieux possible :

Ces éléments poétiques ne peuvent avoir aucun rapport avec les courants les plus modernes de la poésie française connus sous le nom de lettrisme ; dans ces courants, il appartient au son et au mot dépourvus de signification de créer l'effet poétique. Les lettristes français officiels et non officiels s'expriment à peu près ainsi :

*Et go to go and go  
Et sucre !  
Sacrospèle sur Saricot  
Bourbourane à talico.*

/ Michaux, *La nuit remue* /

ou bien, *Dufrene* lettriste officiel :

*Dolce, dolce,  
Yaâse folce,  
Dolce, dolce  
Yoli, deline*

Les effets de la poésie noire basés sur les sons sont tout aussi loin de la technique lettriste que de la technique des symbolistes français. Les poètes noirs d'expression française ne cherchent pas à atteindre un effet théorique à l'aide des sons. Le rythme que le poète noir réalise par des sons français ne crée pas la même structure musicale et la même composition que celles des poètes français blancs. Les poètes français blancs, dans la structure de leurs notes-sons, vont tout

au plus jusqu'à la musique de Chopin et de Debussy, alors que les poètes noirs composent leurs poèmes en prenant pour fondement le tam-tam et la musique de jazz, et plus particulièrement les arrangements, à la manière de la musique de jazz, de structures européennes.

Les répétitions des sons sont des éléments qui peuvent permettre au poète noir d'expression française d'exprimer le rythme-expression fondamental qui est toujours la circulation du sang, la biologie et la pensée-expression ; tout est bâti d'une part sur l'hérédité, d'autre part sur le milieu physique et sociologique.

Il est évident que le rythme des poètes noirs d'expression française est particulier, de même que leur penchant pour la musique et le rythme et que leur vie dans le monde des Blancs.

En employant des mots qui, sous l'angle de la composition des sons ne sont pas apparus dans le monde de leurs ancêtres, les poètes noirs d'expression française structurent leurs poèmes d'après le rythme de la signification des mots français, en subordonnant cette signification à la pulsation de leur âme et à leur symbiose de la danse et du rythme musical. Ce rythme est obtenu技uellement et formellement par la rupture de ce qu'on appelle l'ordre subordonné, par la disposition particulière des mots, par la répétition et les jeux de sons.

Cette technique leur permet d'obtenir un renforcement du temps faible musical (fonction de la répétition), des syncopes (fonction des césures et des enjambements), des vers libres syncopés (fonction des interruptions des mots dans une même phrase grammaticale), des tourbillons de la danse (fonction de la rupture des liens morphologiques et de l'ordre des mots particuliers).

Nous obtenons donc, à en juger d'après les résultats poétiques qui sont conditionnés par la réalité noire, une forme poétique de structure particulière.

# Suite du débat autour des conditions d'une poésie nationale chez les peuples noirs

## REONSE

par L. Sédar SENGHOR

Vous me demandez ma position dans le « débat autour des conditions d'une poésie nationale chez les peuples noirs ». (1) Vous savez de combien peu de loisirs je dispose actuellement. Ma réponse, dans ces conditions, ne peut être que schématique, et partant, incomplète sinon partielle. Tant pis, vous l'aurez voulu.

Lisant régulièrement « Les Lettres françaises », je n'ai pas laissé échapper, vous le devinez, la lettre de René Depestre à Charles Dobzynski. Je confesse que ma première réaction a été celle de Césaire, dont je partage l'opinion : je dis : opinion, exprimée dans son texte « Sur la poésie nationale ».

Bien sûr, la « Réponse à Aimé Césaire » de Depestre nuance et complète heureusement sa lettre. Elle est émouvante, parfois convaincante ; pas toujours.

Depestre a raison, mille fois raison quand il nous présente la nation haïtienne comme fondée historiquement sur une symbiose, une civilisation métisse. D'où la légitimité de sa quête, de sa volonté de faire la synthèse des deux traditions. Et comment ne pas le louer quand, revenant sur sa lettre, il laisse ouvert le débat sur la forme, entre le vers libre et celui que je ne puis nommer que « classique ».

La faiblesse de Depestre — dirai-je l'erreur ? — est d'avoir une vue a priori du problème. Une idéologie est toujours un idéalisme. Si Césaire transcende cette idéologie pour plonger dans le réel,

(1) Cf. « Présence Africaine », n° 4.

c'est qu'il a commencé par la « marronner ». La seule attitude réaliste pour un Nègre et conforme à sa vérité. La faiblesse de Depestre, pour parler clair, est d'être parti d'un réalisme inventé par l'Occident et fait pour l'Occident.

Faut-il lui apprendre qu'il y a un réalisme négro-africain ? Et que son apport ne se peut limiter au seul rythme, qui, au demeurant, est déjà forme ? Faut-il lui apprendre qu'il y a une imagerie négro-africaine, une rhétorique négro-africaine, c'est-à-dire un style, et que la tradition à assimiler — j'emploie un verbe actif — n'est pas que française ?

La force de l'argumentation césairienne est qu'elle est sans préjugé. Elle repose solidement sur cette évidence, que le contenu fait le contenant et le fond, la forme. Or le fond d'un Nègre, encore qu'influencé par l'histoire et par bien d'autres choses encore, reste incontestablement nègre. Cela n'exclut, bien sûr, ni le sonnet ni le rondeau quand on écrit en français ; je dis que cela n'y prédispose pas.

Pour le reste, je vous renvoie, exceptis excipiendis, au « Réalisme d'Amadou Koumba ». Il s'agit de la préface de *Songhaï aux « Contes Noirs de l'Ouest Africain »* de R. Colin, ouvrage sous presse aux Éditions « Présence Africaine » et dont nous tirons les extraits suivants :

(...) Peut-être Colin n'a-t-il pas assez insisté sur le rôle de l'image dans le conte. Celle-ci est perçue sans peine dans les arts plastiques, où elle se présente comme symbole, et dans le poème, où elle se fait métaphore. Bien sûr, les comparaisons ne sont pas absentes du conte, ni même les métaphores. Mais l'image nègre fait éclater de toutes parts ces cadres rhétoriques. Les génies sont images dans leur diversité, et les animaux de la fable et les montagnes et les marigots et les arbres et les fétus de paille. Les électrons le seront demain. Qu'est-ce à dire sinon qu'ici toute forme concrète est signe et sens, avers et revers, pour tout dire symbole, expression concrète d'une force morale, d'une force vitale. Cependant, l'image ne serait pas sentie, partant comprise, ne serait pas expression, si elle n'était rythmée. Mais le rythme ne naît pas seulement des répétitions et parallélismes qui plaisent, celles-ci fussent-elles élargies aux dimensions du leitmotiv, avec, pour le souligner, les syncopes des asymétries. Il naît également du jeu de timbres que constituent les allitérations, homéotéleutes, paronomases — on me pardonnera ces mots barbares de l'ancienne rhétorique : ils sont commodes — singulièrement ces « mots descriptifs », qui composent près du tiers du vocabulaire des langues négro-africaines. Et je ne parle pas des langues à tons.

(...) il n'est pas vrai que le réalisme soit le moyen le plus efficace à exprimer le réel. Historiquement, le réalisme, qui se fera naturalisme avec Zola, est la méthode des romanciers de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est vrai qu'il se proclame méthode objective parce que scientifique. Le roman « se fait, il se dégage tout seul des matériaux ». Mais, on le sait, les matériaux ne sont pas donnés de prime abord comme dans une photographie : ils sont choisis, réin-

ventés. L'écrivain fait intervenir sa subjectivité. Flaubert, le maître de l'Ecole, l'avoue quand il écrit : « Il ne faut pas s'écrire. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans sa création, invisible et tout puissant ; qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas ». C'est beaucoup qu'on le sente comme artiste ; malheureusement, on le voit aussi, on voit le bourgeois. En vérité, le réalisme n'est qu'une subjectivité qui, faussement, se veut objective. Il est rare que le romancier réaliste nous parle des masses populaires, plus rare qu'il exprime leur situation et leurs aspirations ; la lutte qu'elles mènent pour leur liberté, ce vaste mouvement qui, malgré réactions et reculs, s'imposera un jour comme libération universelle de l'homme. Fait significatif, quand Zola tente l'entreprise dans « l'Assommoir » et « Germinal », laissant la thèse scientifique au laboratoire, il empruntera ses moyens au poème épique. C'est qu'il y a, dans le réalisme, une vision factuelle du monde. Plus grave, cette vision est arbitrairement fragmentaire, car elle ne retient, de la vie, que ses laideurs et ses échecs, non pas comme situant une situation, mais comme dominant la vie elle-même. Le réalisme devient pure négativité. « Le déterminisme du roman naturaliste », écrit Sartre, « écrase la vie, remplace l'action humaine par des mécanismes à sens unique ». Il s'agit de tranquilliser la conscience bourgeoise, de l'assurer que le déterminisme est la loi du monde et que l'ordre des cimetières est éternel.

A quoi tend le style de nos romanciers, qui, dans cette perspective, est d'une efficacité parfaite. A la limite, chez Flaubert et chez les Goncourt, il fait passer la réalité de l'objet au sujet parlant : au mot. Non pas que le mot crée l'objet comme chez les poètes, que le mot soit objet. Ici, il n'est rien par lui-même, c'est un moyen de connaissance, un signe, l'élément d'une architecture — dirai-je d'une synthèse ? — d'un archétype. Entrant dans la construction d'une phrase, d'un paragraphe, le mot crée de la beauté, c'est-à-dire une vérité subjective qui, parce que communicable, s'objective au lecteur. Une vérité idéale — la beauté — se substitue à la réalité de l'univers ; le spirituel ne s'incarne plus dans le concret, mais, par une sorte de narcissisme, dans l'esprit, dans l'abstraction. Par quoi, le réalisme, se détournant des hommes vivants, s'évanouit en idéalisme.

On comprend qu'un mouvement littéraire qui, dans le genre le plus réaliste par sa nature, tournait ainsi le dos à la réalité n'ait pas survécu au siècle. La réaction ne tarda pas à se faire sentir et ce besoin de spiritualisation — l'incarnation de l'esprit dans le concret — qui est le propre de l'homme. Comme l'écrit Gaëtan Picon, « un roman au sens traditionnel, est la représentation d'un spectacle : au sens actuel, il est plutôt l'expression d'une vérité intérieure. Pour les uns, la réalité est faite de spectacles distincts ; pour les autres, elle est une totalité que l'on peut saisir tout entière en chacun de ses aspects... A la peinture des caractères et des milieux, succède l'affirmation d'attitudes ethniques et métaphysiques... ; au roman de la détermination (psychologique ou sociale), le roman de la liberté. Réalistes métaphysiciens ou réalistes lyri-

ques, les romanciers d'aujourd'hui ont toujours prise sur la réalité, mais, la saisissant, ils la dépassent dans les deux sens de l'incarnation et de la transcendance. S'ils se sont guéris, de la myopie du XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas seulement pour les raisons que voilà, c'est aussi qu'ils ne pouvaient exprimer, avec des moyens aussi grossiers, la réalité de l'Entre-les-deux-guerres et de l'Après-les-deux-guerres. On ne demande pas aux poètes de continuer le Parnasse ni aux peintres Corot et Courbet. Comme si les dictatures de l'ère atomique n'avaient pas mené l'humanité au bord du néant, comme si la relativité et la mécanique ondulatoire n'avaient pas changé, pour nous, plus que la face, l'essence même des choses.

Et c'est l'an d'angoisse 1954, c'est l'an de grâce 1955 que choisissent nos théoriciens pour nous prêcher le retour qui au sonnet, qui au réalisme. S'ils s'adressaient encore à des aryens... Que l'épithète de « socialiste » accompagne le substantif ne change rien aux données du problème. Ce n'est pas hasard si la métaphysique négro-africaine a pressenti les découvertes de la physique contemporaine, pas hasard si cette même métaphysique est ontologie existentielle, pas hasard si le style du poème surréaliste traduit celui du poème négro-africain et l'économie du roman français d'aujourd'hui, celui du conte noir de l'Ouest-Africain si exactement analysé par Colin.

Il n'est que de relire les contes de Birago Diop, qui écrivait sous la dictée du fameux Amadou-fils-de-Koumba. Le conteur négro-africain n'interprète les choses ni les hommes, qui restent objets. Il ne raconte pas ses expériences, il ne commente pas les faits, il les présente. Mais il ne les domine pas ; il n'est pas impassible : il est passion. Il regarde les hommes et les choses du dedans, il participe à leur vie, quittant la sienne : il est engagé en eux. C'est pourquoi le conteur nègre est lyrique. Cependant, je l'ai dit plus haut, les métaphores ne lui sont pas nécessité. Usant d'une langue où les racines des mots sont concrètes, plongent dans la terre, gorgée de sève et sucs, il lui suffit de nommer ; les mots les plus simples se font images, objets vivants. Ce style est poésie, je le confesse, moins parce qu'il est jeu verbal, comme je l'ai montré, que parce qu'il est lyrisme, passion, saisie de la chose à revers. Participer aux mots, c'est participer au jeu des forces vitales, qui est l'expression du monde : de Dieu. En exprimant sa liberté, Dieu exprime, du même coup, la liberté des hommes.

Car ce monde du conte est celui de la liberté. Même, surtout sous l'habit des animaux, de la fable, les hommes sont « en situation ». S'ils heurtent souvent la morale de l'Occident, qui est logique formelle, c'est qu'ils sont humains, qu'ils sont libres. Le conte négro-africain est une dialectique, comme la vie dont il nous présente les deux faces : la négativité, la contestation qui se dresse en face de l'arbitraire des grands, avec liberté de s'en rendre complice, ce que fait parfois le Lièvre, souvent l'Araignée, mais aussi la construction positive sur le roc de la société, l'acquiescement à l'ordre de cette société négro-africaine qui est, les ethnologues l'ont

souligné, l'ordre même de la liberté parce que fondée sur la démo-  
cratie.

Réalisme si l'on veut, mais spiritualisé et incarné ; spiritualisé parce qu'incarné, social en un mot. C'est encore la meilleure définition d'un véritable réalisme socialiste. Pourquoi dès lors les conteurs et romanciers nègres d'aujourd'hui chercheraient-ils des maîtres ailleurs quand ils les ont chez eux, dans la littérature populaire de l'Afrique noire ? Pourquoi quand ils s'adressent d'abord aux élites noires, aux fils de ceux qui ont conté les contes, aux fils de ceux pour qui les contes étaient contés ? Pourquoi quand ils s'adressent aux Blancs ? Ne s'agit-il pas de les mettre « dans le coup », de leur faire sentir la situation du Nègre ? Sartre l'a bien vu, qui, parlant de Richard Wright, justifie son lyrisme et qu'il écrive : « non pas objectivement à la manière des réalistes, mais passionnément et de manière à compromettre son lecteur ».

Qui pourrait récuser le témoignage du plus authentique représentant du roman français d'après la Libération ? Qui, le témoignage d'Aimé Césaire quand, refusant de répondre à l'invitation au sonnet — une autre forme du passé, — il conseille « crois m'en comme jadis bats-nous le bon tam-tam ».

Oui, conteurs et romanciers nègres de 1955, battez-nous le bon tam-tam et, à son rythme, chantez-nous, dansez-nous vos récits.

# D'UNE POÉSIE MARTINIQUE DITE NATIONALE

par Gilbert GRATIANT

Une déclaration touchant ma position vis-à-vis de la question d'une poésie nationale antillaise ayant été sollicitée dans le cadre du débat instauré par la revue *Présence Africaine*, je suis amené à préciser un certain nombre de notions et de convictions qui habi-  
tuellement me hantent et me conduisent.

Puisqu'on parle de poésie nationale, il faudrait tout d'abord qu'on accède à un minimum d'accord sur ce que l'on appellera poésie et ce qui ne le sera pas. Il faudrait également circonscrire la notion du « *national* ». Malheureusement, ces deux exigences à elles seules sont de telle nature et requièrent de si complètes et impé-  
rieuses démonstrations qu'elles suffiraient à alimenter de nom-  
breuses heures d'un débat original et force nous sera d'imaginer comme acceptées par tous des définitions contestées en fait et des illustrations non manifestes.

Nous disons qu'est poésie tout écrit qui, formant œuvre finie selon un souci de métier, utilisera le langage sans se laisser asservir par les acceptations rigoureuses des termes, le plan n'étant plus ici du positif et du banal, et communiquera au lecteur ou à l'auditeur l'émotion même du poète ou telle autre émotion non par avance définie, qu'aura fait naître le choc du poème. J'ajoute que la poésie, créée avec la plume, ne vit que par la voix. Il va de soi que c'est très arbitrairement et pour les besoins factices du commentaire et de la didactique que l'on distinguera la forme du fond, le fond étant ce quotidien ou extravagant domaine qui ne connaît nulle limite lorsqu'on y marche avec les bottes de sept lieues du poète. Et ce qu'a dit là-dessus Césaire me semble excellent quand il parle d'un « contenu ouvrier de son contenant, plus exactement de son contour ».

Il reste pourtant que certaines formes ont été traditionnellement le contour exigé avec une rigueur absolue, par la poétique d'un pays, d'une langue et d'un temps. Il n'est que de constater. S'il est vrai que le sonnet, né de certaines formes provençales, soit allé chercher son visage définitif en Italie pour conquérir par la suite le reste de l'Europe occidentale, il n'en est pas moins certain

que le sonnet anglais, Shakespearien ou autre, diffère par exemple du sonnet français par le seul fait au moins que l'alexandrin est une autre sorte de vers, par exemple, que le pentamètre ou le tétramètre anglais — et ce n'est pas là la seule différence. La ballade anglaise, par exemple, et la ballade française n'ont de commun que le nom. Nous sommes donc autorisés à dire qu'à une certaine époque, la poésie d'un pays n'a eu le choix, avant le grand mouvement de libération formelle de ce siècle, qu'entre un nombre de « contours » à l'avance rigoureusement définis et que ces contours ont varié d'un pays à l'autre très visiblement et d'un auteur à l'autre d'un même pays. On dira donc légitimement que ces formes étroitement repérées par l'œil mesurleur du législateur national sont d'ordre national. Il appartiendrait à des chercheurs de découvrir pourquoi et comment telle forme est née ici et telle autre là. Notre souci présent n'est que de constatation. Donc, la France possède ses formes nationales de poésie ; cela ne se peut contester. Mais leur vertu est-elle magique ? La poésie fut-elle moins nationale du jour où longtemps après la dernière diatribe apparemment révolutionnaire de Victor Hugo qui mettait le bonnet rouge au vieux dictionnaire (mais pour ne rien changer à la prosodie racinienne) le vers classique éclata, où furent jetées aux orties les exigences de la rime, les brimades de la césure, les impératifs du nombre ? Répondre oui, c'est penser qu'il n'y a qu'une façon extérieure d'être national : chapeau, cravate et pli au pantalon dénoncent qu'on s'habille à Londres, hauteur du revers, nuance du pull-over et voici que le poème est né au cinquième étage de la rue Quincampoix ou dans quelque province entre Seine et Rhône.

Pour moi, la poésie se définit nationale aussi et surtout par certaines habitudes de voir, certain souci de respecter des limites nationalement respectées ailleurs qu'en poésie. J'entends par là que, pour qui voudrait dire qu'il y a une poésie nationale française, il lui faudrait, au delà des constatations touchant la prosodie, dégager une commune attitude esthétique entre nombre de peintres classiques français, de sculpteurs classiques français, d'architectes classiques français et de poètes français. La chose est possible. Mais la marche qui porte du classicisme jusqu'aux modes d'expression les plus modernes est celle de l'artiste rejetant délibérément ce qui le gêne afin de demeurer plus aisément fidèle à sa pensée et à son émotion. À la limite, on arrive à la négation du national dans la forme, mais cela seulement en théorie, car le « national » de la forme peut encore se réfugier dans des traits plus subtils et moins évidents que la rime, par exemple. Que le dernier refuge de ces traits subtils soit détruit par plume maladroite et l'on en vient à ce qu'Aragon a appelé il y a quelques années, « une poésie de traduction », à une écriture d'un prosaïsme sans vertu, en dépit du « à la ligne ». Il a eu raison de réagir contre cela et ainsi fut stoppée une avalanche de poèmes informes et faciles, et partant, mauvais. Mais que l'on sache bien qu'un sonnet parfait peut ne pas être moins mauvais — et un mauvais sonnet est une chose bien navrante.

Dire qu'il y a des formes nationales de poésie, est-ce dire par

là-même qu'il y a une poésie qui ne serait nationale que par ces formes ? Evidemment non. Chacun de nous peut aisément imaginer un message spécifiquement français, italien ou allemand qui serait transmis par des formes non traditionnelles et que nourrirait par le dedans une poésie spécifiquement française, italienne ou allemande, le style ici, l'usage heureux des termes, la maîtrise de la langue exploitée aux fins de pénétration poétique suffisant à marquer de « national » une telle poésie. Et c'est cela surtout qui compte. Résumant cette partie de notre exposé, disons qu'il faut moins distinguer entre poésie nationale et non nationale qu'entre bonne et mauvaise poésie, le caractère traditionnel de la forme ne constituant pas billet d'absolution.

Toute bonne poésie est ensemble nationale et universelle.

Qu'un poète au demeurant, s'il est Français, maîtrise les formes traditionnelles françaises au point non seulement de ne pas en être gêné dans son expression, mais encore d'en tirer parti pour plus grand pouvoir de choc et ce poète aura réalisé œuvre à la fois durable et de transmission immédiate vers les confins les plus éloignés qui soient, culturellement et géographiquement parlant de la Nation. C'est encore une manière de dire que son œuvre, idéalement réussie, sera populaire et par là nationale : « La Rose et le Réséda... ».

Voilà pour les poètes français de langue française. Et maintenant il faut parler de nous, poètes antillais.

Dire qu'il peut y avoir chez nous poésie nationale, distincte de la française, c'est dire qu'il y a chez nous nation distincte de la française. S'il en est, bien sûr, ainsi pour Haïti, je ne puis affirmer qu'il en aille de même pour la Guadeloupe et la Martinique. Très certainement, malgré tous les jeux de la politique et du désir, nous ne sommes pas la France, mais j'affirme que nous sommes quand même partiellement de France tout étant vraiment de Martinique. Je sais tout ce qu'une telle affirmation brièvement formulée, et sans les explications restrictives que cela comporterait, suscitera chez les jeunes couches antillaises de protestation ou de scandale. Je les accepte avec sérénité, sachant bien qu'un long dialogue, et sincère, aboutirait à la compréhension que je souhaite. Mais voici ce que je veux dire pour aller vite. Je ne pense pas qu'il y ait une nation martiniquaise, mais il y a un pays martiniquais dont la réalité est de syncrétisme. Ce pays doit être sincère avec lui-même en art comme ailleurs — sincérité, fidélité à soi, telle est selon moi la devise essentielle. Si l'on m'accorde la grâce de me compter au nombre des poètes sur l'espérance d'une œuvre en général non encore publiée et si l'on me permet à ce titre de porter témoignage personnel, mais qui, par extension, peut devenir valable pour quelques autres, je dirai que l'orientation de notre poésie doit être conditionnée par la fidélité à toutes les impulsions de notre être complexe dans la mesure où elles sont contrôlées par la générosité.

Martiniquais de couleur du milieu de ce siècle, nous devons mettre notre art au service de la Martinique, au service des peuples opprimés, et surtout du peuple Noir, au service des classes oppri-

mées, au service d'un avenir de bonheur et de Paix. Notre « national » passe ainsi aisément les rives de notre petite île puisque s'y sont donné, rendez-vous tant de peuples et tant de passions. Notre art doit libérer le monde par action poétique entreprise entre Macouba et la Pointe des Salines.

Il va de soi que ces impératifs à ne pas prendre, sous peine de faire choir l'œuvre de son socle poétique, les allures d'un fréchi-frécha moralisateur, mais il va sans dire aussi que, j'entends que le poète cède à sa fantaisie, fasse, pour le plaisir, lequel est constructif aussi, de petits carrés de broderie si ça lui chante et sous condition que, ce faisant, il ne trahisse pas les principes exposés plus haut.

Concrètement, cela signifie que la poésie des poètes Martiniquais devra être, prise dans son ensemble, une poésie fidèle à l'Afrique dans ce que l'Afrique a pu avoir de douloureux et conserve d'exaltant, de ce qu'elle commande dans l'ordre de la sensibilité et du rythme, — fidèle à la France dans ce qu'elle a eu et possède encore et développera demain, de généreux — dans ce qu'elle a de mesure de sens du construit, du sens de l'universel ; — fidèle à l'Afrique dans ce qu'elle a d'humour et de richesse imaginative ; — fidèle à la France dans ce qu'elle a d'esprit et de fantaisie. — Et tout cela sera lié en harmonie pour exprimer toutes les réalités matérielles ou de pensée, du fait Martiniquais (pays, problèmes, gens et mœurs) sujet privilégié non moins exclusif, la poésie ne se laissant pas imposer restrictivement son domaine, de toute l'œuvre poétique martiniquaise, dite nationale. Cette harmonisation martiniquaise est à mon sens le cachet distinctif du poète de chez nous et c'est en elle que réside la marque originale. C'est elle qui distinguerà, pour une version d'ensemble, un poète martiniquais d'un français, d'un africain, d'un anglais. Nul poète de qualité n'échappera à cette harmonisation qui est de fond et de forme tout ensemble et il serait aisément démontré pour Césaire comme pour Depestre et d'autres encore. Le « Cahier d'un Retour au Pays Natal » est grande œuvre, œuvre maîtresse martiniquaise, parce que marquée du sceau de cette harmonie.

Si telles doivent être le fond et la couleur d'une pièce martiniquaise, qui ne sera nationale que si l'on admet l'existence d'une nation martiniquaise, fût-elle en devenir — quelles en seront les formes ? Ici, je me sépare de Depestre lorsqu'il dit qu'il veut « méditer » sur les formes traditionnelles de la poésie française. Ces formes sont nôtres, nous y avons droit, bien sûr, puisqu'êtant d'origine française aussi et de culture française. Mais je ne vois pas qu'il y ait méditation à proposer ici. Je dirai plutôt : pour tel qui pense pouvoir enrichir ses possibilités d'expression, augmenter sa puissance de choc poétique par l'emploi du sonnet, de la ballade et la pratique de l'alexandrin ou du décasyllabe, il n'est que de maîtriser ces formes par un métier conférant l'aisance. A talent égal un Martiniquais ne se forcera pas plus à ce jeu ou à ce labeur que ne le fera un Languedocien ou un Lyonnais. Mais si cette extension, ou cette spécialisation de sa palette ne lui semble pas

nécessaire, si son instrument, qui serait d'autre nature, ou par lui-même créé, lui suffit pour se traduire entier, s'il n'éprouve pas le sentiment d'un manque, il n'y a nulle raison pour lui de faire avec application et volonté l'apprentissage du formeliste. La pratique du sonnet n'est ni obligatoirement ni automatiquement enrichissante.

Aux caractéristiques que nous venons d'énumérer, un critique averti découvrira vite qu'il a affaire à un poète antillais. Malgré tout, cependant, des pièces entières sembleront échapper à la détermination martiniquaise pour parler de celle-là seulement. Prendra-t-on pour un sophisme l'explication et la justification que j'en donne en affirmant que là encore ces pièces sont martiniquaises puisque la Martinique est aussi, je dis aussi, une province de culture française et qu'à condition de ne pas se contraindre pour le faire, mais au contraire de répondre aux sollicitations les plus intimes, le poète martiniquais peut participer à l'édification de la littérature française au même titre qu'un écrivain de Paris ou de province. C'est ici, à la limite, le second du double aspect du poète martiniquais.

\*  
\*\*

En ce qui me concerne, j'use de formes variées, classiques ou non, selon la fantaisie et la Crise du moment, le nuage qui passe ou l'oiseau qui vole, selon le sujet et les concordances accidentelles des détails de la vie d'aujourd'hui, d'hier ou d'avant-hier. Je pense qu'on peut se servir des formes les plus diverses, voire opposées au point de paraître s'exclure comme on choisirait aquarelle ou peinture à l'huile, pastel, fusain, ciseau ou ébauchoir pour rendre le mieux tel sujet ou tel autre, parfois dans les vingt-quatre heures de ce même mercredi, parfois au cours de jours qui se suivent mais ne se ressemblent pas. A vraiment parler, il ne me semble pas répondre dans un cas plutôt que dans un autre à une sollicitation plus nationale ici et moins là. Bien entendu il y a action et réaction ; sans calcul préalable la forme s'impose avec le fond dès les premiers mots, mais la forme orientera le traitement du sujet, l'imposera même parfois en suscitant des variations.

Et puis il y a le créole, le langage créole dont il convient de parler ici. Nous sommes liés par l'histoire. Si les choses avaient été telles que les esclaves aient pu conserver leur sculpture, leur langue, leurs moeurs africaines, on verrait aujourd'hui cette fidélité dont je parle rechercher son mode d'expression dans telle ou telle langue de la Côte de Guinée. Mais les faits sont là. Seule langue populaire qui nous soit maternelle, au même titre que le français, voici le créole. S'il s'en sert, le poète martiniquais s'enfonce au cœur de l'expression martiniquaise mise au service des « choses martiniquaises » et mériterait plus qu'en tout autre occasion le nom de « national ». Qui use du créole, s'il est écrivain, perd en extension de son public, qui ne saurait être qu'étroitement martiniquais, ce qu'il gagne en intimité avec le même public devenu par la force des choses auditoire, puisque le créole écrit se déchiffre comme de la musique. Mais il ne faut pas que le créole soit traduction du

français. On a fait beaucoup de bruit autour des *Fables* de La Fontaine en créole ; je ne considère pas en l'espèce que le traducteur ait fait œuvre martiniquaise, laquelle doit être originale. Nous avons à traduire tant de joie, de soucis, de pensées et de rires, d'émerveillements et d'espoirs nés de la glaise de nos mornes et des rivages de sable noir de notre île que cela doit suffire à occuper le difficile et magnifique langage créole, si pauvre en vocabulaire, si riche d'associations. On n'a pas épuisé le trésor poétique et disons pour plus de simplicité, national de la Martinique. Là encore c'est le sujet qui me dictera le choix de la langue, créole ou française et nulle part mieux qu'ici il n'y a intimité plus complète entre le sujet et l'expression.

Il est à remarquer deux choses enfin : l'une c'est que le problème du créole est sans doute tout autre à Haïti qu'à la Martinique ou à la Guadeloupe. L'autre c'est que l'on a créé en présentant les poètes du créole, langue vivante et mouvante, comme des félibres. Ils n'ont rien de commun avec les particularistes du culte de Mistral. La Martinique est authentiquement un pays bilingue et ce qu'elle peut proposer de plus foncièrement « national » quant à l'expression sera de la poésie créole. Mieux, le créole peut servir de lien culturel entre les diverses Antilles, ou françaises ou anglaises.

Pour résumer et conclure, je pense qu'il y a une poésie spécifiquement Martiniquaise qui est de langue française ou de langue créole.

Je pense qu'usant du français, le poète martiniquais réalise une synthèse qui devrait être harmonieuse, où le rythme est comme une signature commune.

Je pense que tout artiste de couleur martiniquais doit, pour l'honneur des lettres et pour l'honneur tout court, marquer son œuvre en l'engageant dans le combat pour la défense des peuples noirs (les plus insulté, de la terre, comme dit Césaire), pour la défense de tous les peuples opprimés, pour la défense des individus et des classes exploitées, quitte à se réserver le droit, son œuvre étant d'abord publiquement marquée, de céder à quelque fantaisie plus gratuite, source de plaisir pour lui-même et autrui, quitte à plier genou devant la sentimentalité native des Antillais. A fenêtre bien close on peut ajouter vitrail.

Le débat qui s'institue donc ici n'est pas vain puisqu'il provoque des inventaires, suscite des mises au point, sollicite des prises de positions, mais la conclusion pratique que pour ma part j'en tire est une confirmation de ma position d'éclectique sous une étiquette dont beaucoup souriront et qui serait celle de « néo-romantisme ».

Et enfin, s'il y a nation martiniquaise, tout poète martiniquais ne saurait être que national.

S'il ne l'est pas, il n'est rien.

Le « Poète en Pain d'Epices » peut-il revendiquer sa place parmi les poètes de son île ?

Paris, le 5 décembre 1955.

# POÈMES

René DEPESTRE

## Mon cinéma d'enfant noir

Tu te souviens des jours qui frappaient à la face  
L'espoir de la maison  
Des jours qui se ruaient  
Sur la bouche de ta mère comme les mains  
D'un boxeur ou les baisers déchaînés du vent  
Tu te souviens de leurs hululements de chouettes  
Dans le feuillage paternel !

Aussi te souviens-tu de leur charrue fantôme  
Qui creusait de larges frissons dans tes veines  
Et faisait ta rue entière pleurer de faim  
Tandis que Septembre allumé comme une femme  
Riait aux éclats sur la mer et dans les arbres.

Parfois tu faisais le mur de ces jours sans pain ;  
La vie était alors une école buissonnière  
Dont le bleu l'emportait sur les couleurs du monde.  
A son bord tu partais vers d'autres continents  
Où l'on ne passait pas la corde au cou des feux  
Qui font rêver le vert des enfants noirs.  
D'autres fois avec Némo ton plus cher copain  
Tu brûlais vingt mille lieux au fond des mers  
Où algues et poissons, calmars et polypes,  
Etaient des fenêtres ouvertes à deux battants

*Sur des lointains plus fertiles que les prairies  
 Où tes fleurs pâissaient à l'idée de la rosée.  
 O Nautilus ! Tu fis de mon âme une rose  
 Qui était un trône  
 Où eût aimé siéger le ciel étoilé  
 S'il était un monarque  
 A moi comparable !*

*Quand je rentrais de mon cinéma sous-marin  
 Il y avait dans mes yeux de la nostalgie  
 De quoi faire le tour des espoirs de la terre ;  
 Dans la joie de mon visage quelque tailleur  
 Aurait pu sans effort couper des mois de Mai  
 Pour vêtir les hivers de tous les amoureux.  
 Je m'allumais à la traîne des voies lactées,  
 J'étais le roi des œillets et des comètes ;  
 Dans mon âme il y avait alors du rouge  
 Pour teindre les lèvres d'un million de femmes  
 Et par centaines on comptait les étoiles  
 Qui là-haut à la vue de mes phosphorescences  
 Se laissaient de jalouse glisser dans la mer  
 Avec au cou des pierres !*

*Noël pouvait arriver les mains vides chez moi,  
 Elle pouvait claquer mes portes tel un coup  
 D'ouragan. Pas un cil ne bougeait aux paupières  
 De mon âme. J'étais à même de devenir  
 En chair et en os le roi des Pères Noël  
 C'est moi qui partais déposer dans les souliers  
 Des poissons des oiseaux des singes des forêts  
 Et dans les bottes en plexiglas de la lune  
 Des millions de jouets des trains électriques  
 Qui fonçaient parmi les eaux les nuées les plantes  
 Et comme des vitres volaient en mille éclats  
 Les mers soniques !*

*Enfants de ce temps-là rivés aux grandes croix  
 De la famine. Enfants de noir de fumée  
 Aux yeux grillés comme des grains de café  
 Petits chrisis épouvantés du monde entier  
 C'était les cinq plaies de mon âme qui alors  
 Tels des soleils faisaient la roue dans vos rêves  
 C'était leur taxi qui brûlait les feux rouges*

De vos blessures. C'était leur barbe blanche  
 Que froissaient vos doigts comme la pluie la page  
 Mouillée des nuages. J'étais la forêt de pins  
 Où vous attrapiez des vers blancs, des papillons  
 Pour les immoler sur le bûcher de mon cœur  
 J'étais le coq qui chantait dans vos bruyères  
 Lorsque sur vos toits il tombait de la grêle  
 C'était les osselets des parties animées  
 Qu'avec moi discutaient cumulus et nimbus.

La mappemonde était une vaste marelle  
 Où à cloche-pied je poussais le palet  
     Qu'était pour moi la Croix-du-Sud.  
 J'étais l'éléphant noir dont la trompe pouvait  
 Lécher les myosotis de la Grande Ourse  
 Et les passer ensuite sur la façade des villes  
     Qui tournaient au bleu fou de mon âme.

Tandis que je suçais les biberons qu'étaient  
 Alors tous les arcs-en-ciel de mon pays  
 Tandis que leurs couronnes auréolaient mes nuits  
 Et qu'au loin se lovait le sucre d'orge de la lune  
 O jours de mon enfance vous fûtes le jeu  
 De cartes que jamais ne cessèrent de battre  
 Les mains noueuses et démentes de la misère !

Et qui de nous savait que par delà les mers  
 Un vaste pan de la vie sortait de l'ombre ?  
 Qui parmi nous gamins de ce temps-là savait  
 Qu'un homme nommé Lénine en était l'auteur  
 Et reposait au milieu des lueurs rouges  
 Nées dans les grands pâturages de sa raison  
 Pour peindre les drapeaux de la nouvelle Russie  
 Et servir de pupitres aux enfants qui naissaient  
     Au clair du pain quotidien ?

Qui pouvait te le dire ? Quelle étoile pouvait  
 Au zénith de tes larmes soudain s'allumer  
 Avec les lointains de ces coquelicots là ?  
 Qui pouvait te le dire ? Le nom de Lénine  
 Et sa chanson virile n'avaient pas encore  
 Fait le tour des bouches affamées du monde  
 Le mot camarade n'avait pas encore mis  
 Son feu vocal à la paille de nos chagrins.

Alors on appelait « crise » les loups ténébreux  
Qui déferlaient sur les brebis de l'espérance  
D'une seule lampée ils raflaient la lumière  
Du lait des céréales aux lèvres des vivants  
Ils caillaient le malheur sur l'asphalte des villes  
Ils arrivaient précédés par la forte odeur  
De la peine capitale dans le froid des hommes  
Leur force d'aérolithes se précipitait  
    *Sur la vie*  
Et l'on pouvait dire adieu à la merveille  
De coucher à la belle étoile de l'humain.

(Fragment d'un poème autobiographique extrait de « Minerai Noir » recueil à paraître aux Editions Présence Africaine).

Langston HUGHES

## Terre du Sud

*Terre du Sud rieuse et nonchalante  
Avec du sang sur la bouche.  
Terre du Sud au visage de soleil,  
Forte comme une brute,  
Et si peu de cervelle.  
Terre du Sud à tête d'enfant  
Qui gratte sous la cendre éteinte  
Et y cherche les os d'un noir.  
Le coton et la lune,  
La chaleur, la terre et la chaleur,  
Le ciel, le soleil et les étoiles,  
Terre du Sud au parfum de magnolia,  
Belle comme une femme, et qui attire  
Ainsi qu'une putain aux yeux noirs,  
Cruelle et passionnée,  
Syphilitique avec ses lèvres de miel...  
Voilà la terre du Sud !  
Et moi qui suis noir je voudrais l'aimer,  
Mais elle me crache au visage.  
Moi qui suis noir,  
Je voudrais lui offrir maint présent rare,  
Mais elle se détourne de moi.  
Alors je cherche la terre du Nord :  
La terre du Nord au visage de froid,  
Car c'est, dit-on,  
Une plus tendre maîtresse,  
Et mes enfants dans sa demeure  
Echapperont peut-être aux sortilèges du Sud.*

(Traduction de François DODAT).

(Extrait de « Poèmes », collection « Autour du Monde »,  
Pierre Seghers, éditeur).

# LA FORÊT ET LA PLUIE

Arnaldo PALACIOS

Arnaldo Palacios est né le 20 janvier 1924 à Choco (Colombie).

Son premier roman, « *Las Estrellas son negras* » (Les Etoiles sont noires) date de 1949 ; il y peint sur le vif la vie d'un garçon noir et de sa famille à la recherche angoissante du travail. Tout se passe en 15 heures.

Nous livrons au public pour la première fois, la traduction française du premier chapitre de « *La Selva y la Lluvia* » (La forêt et la pluie), roman encore inédit que Palacios vient d'achever et dans lequel il fixe remarquablement ces derniers 25 ans de la réalité sociale colombienne.

Compère Gaspar se retourna sous la mince couverture de laine, s'étirant doucement, de peur que ses pieds et ses épaules ne soient à découvert.

Le vent de l'aube pénétrait à travers les fentes des murs de palme et de la grande porte.

Gaspar, Gaspar..., murmura la femme, le secouant, Gaspar c'est l'heure...

« Oui, laisse-moi tranquille, je me lève déjà, grogna-t-il. A tâtons, il chercha une boîte d'allumettes et sa pipe, autour de la natte étendue à même le sol, où ils dormaient. Il l'alluma et commença à fumer. Gaspar sentait le souffle des trois plus jeunes garçons qui dormaient à ses côtés. Plus loin, dans un coin, se dessinait la silhouette de Pedro José, le fils aîné, allant sur ses onze ans.

La lumière de l'aube approchait à grands pas, dévoilant la verdure infinie. Au jour, Pedro José s'accroupit dans cette espèce de nid, où il passait la nuit, les tempes contre le billot de gaiac qui lui tenait lieu d'oreiller ; il se couvrit entièrement la tête, empêchant ainsi au jour de lui entrer dans les yeux. Sur ce, cette voix sereine, mi-compréhensive mi-résignée de chaque matin interrompit son intention de poursuivre son sommeil :

— Pedro !... Pedro !... lève-toi et va couper du bois...

Pedro José enleva la couverture et bondit dans la cour. Les poules commençaient à caqueter, descendant des branches, où à la tombée de la nuit, elles se juchaient pour dormir.

La femme se dirigea vers la cuisine pour attiser le fourneau.

Pedro José s'empara de la hache, mit la tête d'une bûche sur un billot placé de travers, et vas-y hache, mon amie ; parmi les éclats inégaux des échardes, le bois continuait à s'entasser.

Compère Gaspar alla se laver la figure à l'orée du ravin, prit une gorgée d'eau et l'index enduit de sable, se frotta les dents. L'écho des éclats de hache lui fit tourner la tête, il contempla Pedro José qui levait l'outil et d'un mouvement de rotation autour de la nuque le projetta contre le tronçon.

« Il est déjà grand le garçon... mon vieux, je ne sais que faire, mais je ne voudrais pas qu'il soit aussi laid que son papa... J'ai bien envie de l'envoyer au village. Mais qui va aider ici à la maison ? Car le salaire de Pedro José aide à monter les bananes à la maison... Mais comment l'envoyer au village ?... Mon fils n'a rien à se mettre sur le dos »...

Compère Gaspar tournait et retournait cette pensée, néanmoins il ne la manifestait jamais.

« Dans notre famille, personne, ce qui s'appelle personne, ne sait signer son nom... On peut envoyer quelqu'un à la mort, avec sa propre condamnation dans la main et il ne saura même pas ce que dit le papier... ». Il soupira, se baissa à nouveau sur le courant, l'eau jusqu'aux chevilles, et du creux de la main s'envoya de l'eau à la figure, frottant avec insistance les yeux, les oreilles. Il hocha la tête : « qu'elle soit maudite ! » s'exclama-t-il en regardant la maison dont la clôture s'était à moitié effondrée, et on ne savait par quel miracle elle arrivait encore à tenir debout.

« Dimanche prochain, j'irai avec Pedro José couper un tronc et ramasser quelques brindilles... Mais d'abord je dois mettre une main au toit. Combien de brassées de feuilles avons-nous ici ? Peut-être bien six, avec cela nous nous débrouillerons. Il promena ses yeux autour de la maisonnette ; les goyaviers abondants avec leurs petites fleurs, les goyaves parsemées, vertes et mûres, la rangée de palma-cristi, les palmiers délicats pareils à des feuilles entrelacées, couleur de sang, le palmier de « chontauros », avec sa tige droite, très haute, clairsemée d'épines, une grappe encore verte. La lumière commençait à se répandre derrière les montagnes. On entendait déjà les cris des enfants.

La femme mit de l'eau à bouillir pour le café. Elle prit une cafetière. Elle déposa quelques cuillerées de café dans un vieux bout de chiffon qui servait de filtre.

« Viens m'aider à faire passer le café, viens Pedro ! cria la mère. Le garçon accourut et saisit deux bouts de chiffon, tandis que la mère fit couler l'eau bouillante qui remplit la cafetière à travers le filtre ; l'arôme leur fit monter l'eau à la bouche.

Compère Gaspar revint. En montant vers la maison, les pieds mouillés et boueux, il glissa et faillit se faire très mal. L'escalier

bougea, c'était un petit escalier constitué d'une bûche à laquelle on avait symétriquement arraché quelques degrés.

Sous une poutre, il sortit un briquet, quelques feuilles de tabac et une autre pipe de glaise, au foyer de bois. Il vint s'asseoir dans le couloir, les jambes ballantes, et se mit à fumer, à réfléchir, il aspirait avec force, des nuages de fumée s'effilochaient devant son visage noir.

— Le café est prêt, lui cria la femme de la cuisine.

— Apporte-moi donc une gorgée par ici, répondit-il, la pipe à la bouche.

— Porte le café à ton papa, et ne le renverse pas en chemin, dit la mère, remettant à la fillette un grand bol fumant. La fillette avala une gorgée en cachette et du dos de la main nettoya vite ses lèvres.

Compère Gaspar mit la pipe de côté, se gratta la gorge, cracha, saisit le bol de café à deux mains, un café noir, sucré à la cassonade, légèrement amer. C'était si chaud qu'il faillit s'écorcher la langue.

Pedro José et ses frères égrenaient un épi de maïs dans une marmite. Celle-ci une fois remplie, Pedro José s'installa dans un coin propre de la cour, devant la maison : il laissa échapper un sifflement familier. Les poules empressées, accoururent. Il éparpilla dans l'air des poignées de grains qui à peine au sol, disparaissaient dans le jabot des poules. Il se baissa et souleva le coq-patron, qui tout orgueilleux, comme il convient à un mâle de son rang, se détachait des oiseaux domestiques. Le coq de son bec puissant, acéré, picorait le maïs dans la paume du garçon, lui faisant contracter les muscles.

Derrière la maison on entendait Compère Gaspar aiguiser sa machette contre la meule.

Parfois ce bruit métallique produisait un son étrange qui vous faisait grincer les dents.

Plus tard, la femme servit le déjeuner : deux ou trois assiettes de bananes vertes ; pot-au-feu ; un bol de café à chacun ; et rien d'autre. En un clin d'œil ils ont tout dévoré.

Compère Gaspar se munit de ses instruments, barre, pelle, auge. Il changea de chemise et planta un vieux chapeau de paille sur sa tête. La femme portait une jupe qui lui arrivait jusqu'aux genoux et elle avait une théière dans la main ; une toque la protégeait du soleil. Et tous les deux, accompagnés de Pedro José, prirent le chemin de la mine en suivant un sentier s'ouvrant derrière la maison. Les autres enfants, trop petits encore pour le travail, restèrent chez eux, comme d'habitude, dans la lourdeur du jour.

La mine. Au large du canal courrait un fil d'eau qui arrachait un sable brillant des profondeurs du sol. C'était le vendredi et ils devaient arroser la terre afin de pouvoir aller le lendemain faire les achats au marché du village.

José Pedro, monte là-haut jeter un coup d'œil sur le réservoir... ordonna le père ; débouche le tuyau et viens aider à remuer cette terre.

Sans répondre, Pedro s'éloigna, escaladant le ravin, jusqu'à l'endroit où se trouvait le réservoir.

— Gaspar... dit la femme.  
 — Ouais ! répondit-il, commençant à enfoncer la barre ci et là.  
 — Tu m'entends, Gaspar ? insista la femme.  
 — Mais, oui, bon Dieu !... qu'est-ce que t'as, crie-t-il ?  
 — Je crois qu'il arrive quelque chose au garçon, à Pedro José, dit-elle.

— Tu viens encore avec des histoires... riposta-t-il.  
 — Non, le cœur d'une mère ne se trompe pas. Oui, quelque chose ne va pas avec mon fils, il ne touche pas à ce qu'on lui met dans l'assiette... tu écoutes ?

Compère Gaspar s'arrêta, la barre enterrée verticalement. Il se fit un silence. Ils causaient peu, pour ne pas augmenter la détresse quotidienne. On dirait qu'ils avaient réciproquement peur de leur propre voix, comme si l'éclat d'un mot était à même de déclencher une mauvaise nouvelle.

« Soit maudite », se dit-il.

Bien sûr. Le changement du garçon ne lui échappa point. Serait-ce qu'il devenait déjà un homme ? Le seul moment où le vaurien montrait du contentement était quand il ouvrait cette « citholégié » achetée au village.

Il l'avait surpris traçant des lettres sur le sol avec du charbon et de la pierre blanche.

Sur ce, lui parvint le bruit de l'eau qui s'était ouverte un chemin et avançait vers eux.

— Sors du canal, crie Pedro José.

— Bon, allons-y Marita, dit Compère Gaspar, en commençant à remuer la terre. Ils enlevaient le gravier et l'entassaient à côté d'eux.

Depuis quelque temps, Pedro José recherchait la solitude, même qu'il parlait tout seul. Il vagabondait dans la forêt, pendant des heures et des heures. Ardemment il désirait fuir quelque chose ou plutôt désespérait d'aller vers quelque chose qui lui tendait généreusement les bras. Nageant entre deux eaux — l'enfance et l'adolescence — il commençait à sentir dans son cœur le fourmillement du ressentiment. Le ressentiment infini d'une chose que sa pensée n'arrivait pas encore à définir.

Pedro José se laissa choir par terre ; il appuya son coude sur le genou et pencha la tête sur la main ouverte ; du bout des doigts il se mit à caresser une tête de chardon.

Il resta pensif comme un vieillard. Il savait que le travail l'attendait au canal ; mais ses yeux étaient occupés à scruter le sol avec attention comme s'ils étaient en quête d'une aiguille... Il s'accroupit brusquement et s'empara d'une petite pierre noirâtre, effilée comme un rasoir. Il s'éloigna. On entendait à peine l'écho des voix de son père et de sa mère. La chute de l'eau dans les profondeurs faisait croire à une averse lointaine. Le vent, entre les branches, secouait les feuilles et traînait une plainte qui serrait le cœur du pauvre Pedro José. A force de scruter les sombres entrailles de la forêt, il avait l'impression de surprendre des êtres animés, au visage large et dont les yeux lançaient des étincelles. Une fois le diable

était apparu à Pacho, le fils de feu Angélica. Pour commencer, Satan donna à Pacho un « chontaduro » chaud, délicieux ; il n'en avait jamais goûté d'aussi savoureux. La maison était déserte. Tous les voisins étaient à la mine. Le diable souleva le garçon et le mit sur son dos. Pacho criait, criait, se débattait.

C'était un diable boiteux. Les diables boiteux sont les plus terribles. A la fin, le garçon se souvint qu'il devait se signer. Lucifer devint furieux, il le fouetta, le griffa tout entier et le laissa étendu sur le coteau.

Pedro José commença à arracher avec sa pierre effilée des lambeaux d'écorce de « carra » (1) ; ceux-ci laissaient des formes plus ou moins précises dans le tronc ; un P, un E, des majuscules.

Sur ce, une voix criarde éclata. Pedro José ne bougea pas. Une autre fois, le cri qui, de par sa nature était une menace inexorable. Pedro tremblait, ses petites jambes voulaient se casser. Il souhaitait se volatiliser en fumée, se transformer en arbre, plante, fourmi. A bout de forces, il se mit à grimper sur un arbre.

— Je t'ai vu, malheureux ! apostropha Compère Gaspar, qui surgit derrière Pedro José, brandissant une verge flexible.

Il lui saisit le bras.

— A genoux ! ordonna-t-il.

Pedro José n'obéit pas.

— Je te dis de t'agenouiller !

Pedro José avait à un moment donné l'impression que cet homme qu'il avait en face de lui était Lucifer en personne. Il aurait voulu le prendre au collet, lui chercher querelle d'homme à homme. Mais, en fin de compte, il comprit que ce diable était son père et avait des droits sur lui. Il n'y avait rien à faire. Il fallait se mettre à genoux. Son père, furieux, lui asséna des coups de verge sur les côtes, les fesses, les jambes. Pedro José remuait comme un petit animal sur la terre sablonneuse. Un coup de fouet traversa son visage : ce fut un éclair. « Assez ! » supplia-t-il. « Assez ! Assez petit papa chéri !... » Compère Gaspar, en colère, ne s'arrêta pas ; des grosses veines sillonnaient son visage.

La mère accourut.

— Ne le tue pas ! cria-t-elle.

— Vagabond ! vagabond !... apostropha-t-il Pedro José. La mère se jeta sur lui. « Veux-tu aussi ton compte ? » la menaça Compère Gaspar. Pedro José vit rouge et, profitant d'un moment d'inattention de son père, s'échappa et se mit à courir vers les halliers comme un cerf.

« Ne te perds pas, mon fils ! » cria la mère.

Compère Gaspar fit le tour de la clairière et ses yeux se planterent sur le tronc de « carra » que Pedro José avait abandonné, alerté par ses cris. Il ne savait pas ce que chaque signe voulait dire ; de

(1) Carra : arbre dur d'Amérique du Sud.

toute façon, il comprenait que c'étaient des lettres. Il hocha la tête et, le menton entre les épaules, se dirigea vers le canal.

Pedro s'arrêta et s'effondra sur un tas de feuilles sèches. Il se croisa les bras et s'éleva à regarder le va-et-vient d'une armée de fourmis, leur charge verte sur le dos. Il se mit sur son séant afin de mieux observer ces êtres silencieux, qui exécutaient leur travail comme des hommes. Il aurait voulu que les fourmis parlent, qu'elles lui content leur voyage secret et infini dans l'épaisseur de la terre. Soudain, son attention se porta sur l'endroit d'où se cassa et puis tomba une petite branche sèche. Il leva le regard. Sur une branche frémissante, il aperçut un rouge-gorge. Il prit une pierre avec précaution et la lança adroitement. La pierre éclata d'un coup sec et frôla l'écorce, mais elle rata l'oiseau qui s'envola. « Comme c'est beau ! Je dois l'attraper. » Une autre pierre... des plumes s'égrenèrent. Il s'assit. En le voyant vaincu, il était sûr de pouvoir l'attraper à pleines mains, et celles-ci, comme des grappins, se jetèrent sur l'oiseau qui se défendit malgré son étourdissement. Il avait une aile arrachée. Pedro José saisit une autre pierre avec l'intention de l'envoyer sans force, pour ne pas lui faire de mal. L'oiseau s'écroula. Heureux, Pedro s'approcha : le petit corps était chaud. Angoissé, il souffla vite sur la tête, le balança affectueusement dans la main. L'oiseau ne se ranima pas. Mort, il n'inspirait plus cette joie vivace d'il y a un instant, quand, la gorge en feu, il était sur la branche frémissante.

Une étrange tristesse envahit Pedro José ; peut-être que c'était la peur ou plutôt le poids d'une faute. Que faire ? Le prendre mort et le manger rôti en le partageant avec ses frères ? Non. Il se décida à ouvrir un trou dans la terre.

Il le creusa le plus profondément possible et l'enterra avec le sentiment que quelque chose se détachait de sa propre vie. Il mit quelques feuilles sur la fosse après en avoir lissé la surface. Il paraît que ce geste le calma et, bien que contrarié encore, il descendit vers le canal et se mit au travail, dans un silence absolu.

# CHRONIQUES

---

## IMPOSTURE du FÉDÉRALISME

« Entre le regard et la raison pure  
Je dirai plus haut ta rage de vivre  
Mon front éclate de tant de lumière  
O le goût brûlant de la liberté ! »

MOUSTAPH.

« Penser que la Grande-Bretagne, la France ou toute autre puissance coloniale gardent des colonies sous « trusteeship » jusqu'à ce qu'elles soient « capables » — à leur sens — de se gouverner elles-mêmes, quelle erreur, quelle méprise ! Les puissances coloniales ne peuvent pas s'offrir le luxe de s'exproprier. Donc, s'imaginer que ces puissances coloniales voudront, sans contrainte, apporter à leurs colonies la liberté et l'indépendance sur un plateau d'argent, c'est là le summum de la folie ! »

KWAME N'KRUMAH.  
(Towards Colonial Freedom)

La lutte anti-colonialiste en Afrique Noire est entrée dans une nouvelle phase qui à bien des égards se distingue de la période où le R. D. A., seul parti progressiste à l'échelle de la Fédération, avait encore une vocation vraiment africaine.

En nouant une alliance avec la droite, les éléments R. D. A. n'ont pas seulement consenti un compromis mais une reddition inconditionnelle. L'anéantissement des masses et un certain immobilisme dans leur lutte. Mais cet immobilisme est essentiellement relatif et ne signifie nullement totale résignation. Sans doute un tel résultat peut-il inquiéter car les périodes stagnantes ont toujours été celles où les masses préparaient des sorties qui n'ont jamais manqué de dérouter.

Outre le danger permanent représenté par les colonialistes, le camp africain se trouve aujourd'hui menacé dans son organisation même par des formes nouvelles qui peuvent paraître parfois extrêmement nuancées. Comme pendant toutes les périodes qui précèdent les grandes transformations sociales les esprits sont maintenant divisés, les masses sont gagnées par de fausses interprétations de leurs propres méthodes de lutte et la dynamique révolutionnaire se trouve ralentie par l'absence d'unité de point de vue. Certaines de ces « erreurs » sont purement internes et s'expliquent fort bien en fonction d'éléments psychologiques, historiques et sociaux.

Mais pendant ce temps le camp adverse ne demeure pas inactif. Pour devancer un nationalisme dont l'emprise populaire s'intensifie de jour en jour, les adversaires de l'indépendance de notre pays trouvent des alliés parmi les Africains eux-mêmes. La mission de ceux-ci, consciente ou non, est dès lors de s'intégrer dans le courant nouveau — ce qui est plus sage que de s'y opposer — et d'en provoquer purement et simplement la déivation.

Tel nous apparaît après bien des expériences l'aspect en Afrique Noire de la lutte de tout un peuple en face d'un colonialisme qui, refusant le suicide, accepte de s'adapter. A une opinion crédule, mal informée, on enseigne ainsi que la colonisation a pour but... la décolonisation. Une telle manœuvre risque de dévier momentanément l'aile nationaliste la moins

avancée qui se laissera tenter par un compromis, ou plus exactement, une pseudo-solution. A ce danger qui est un élément de l'organisation coloniale même se rattache l'idée nouvelle de Fédéralisme.

Nul ne peut, se soustraire du champ de la critique et c'est heureux.

Tant il est vrai que l'indépendance est un stade dans l'évolution d'un peuple qui à un moment donné de l'histoire voit sa souveraineté née par une puissance étrangère, il peut exister plusieurs processus pour passer du stade de peuple dépendant à celui de peuple libre. Ces processus se diffèrent par leurs méthodes et leur rapidité, mais une fois le chemin parcouru le processus prend le nom de révolution nationale.

Certains esprits croient en la possibilité d'une révolution juridique. Pour eux la colonisation peut se défaire à coups de lois et de décrets. Parmi ceux-ci se trouvent certes les fous de la catégorie dont parle Nkrumah, mais il en est d'autres qui sont des adversaires résolus de l'indépendance et partant sont objectivement des alliés des colonialistes. Mais on ne sauverait impunément engager le destin de tout un peuple et trahir ainsi sa vocation. En analysant avec impartialité la solution qu'on leur propose et en interprétant le fédéralisme selon l'acception même de ses promoteurs, on ne peut que se rendre compte du danger imminent qui menace les Africains.

**Un moyen des fédéralistes : la générosité.** Elle constitue l'unique moyen des fédéralistes pour l'objectif que nous ne manquerons pas de préciser. En 1946, disent-ils, la France dans un élan généreux, en octroyant unilatéralement la « charte d'Octobre » aux colonisés, a supprimé le colonialisme. On s'accordera d'ailleurs à reconnaître le caractère purement formel de cette suppression. Ils en déduisent que la France peut donc en vertu de cette même générosité nous octroyer des libertés de plus en plus grandes qui iraient se multipliant.

Or une telle explication étant inexacte, nous nous voyons soumis à l'obligation de revenir momentanément sur des points dont nous avons déjà assez longuement parlé (1). D'ailleurs nous ne voyons pas pourquoi nous nous lasserions de rétablir la vérité quand certains trouvent intérêt à la déformer. Pour autant que le droit n'est presque toujours que la consécration d'un état de fait, la constitution de 1946 a tout simplement « consacré » un état de fait. Nous ne reprendrons pas ici les causes internes à l'empire français qui, en partie, ont fait aboutir l'évolution des rapports Métropole-Co'oniés au système adopté en 1946. Par contre nous insisterons davantage sur les facteurs internes, directement rattachés à la situation internationale.

En 1946 il ne pouvait plus y avoir de colonies dans l'ancienne acception du terme. Les nations coloniales, en particulier la France, ont été mises en demeure de choisir entre l'émancipation totale et le « trusteeship ». Le mot « trusteeship » semble avoir été employé pour la première fois par l'Institute of Pacific Relations au cours de sa 8<sup>e</sup> conférence du 4 au 14 décembre 1942 au Mont-Tremblant (Canada). Cependant l'I. P. R. n'en a défini le fonctionnement qu'au cours de sa 9<sup>e</sup> conférence tenue à Hop-Springs (Virginie) en janvier 1945.

Dans le but de sauvegarder la paix qui s'avère impossible dans un monde où certains peuples « en asservissent d'autres », les Ministères des Affaires Etrangères des trois puissances alliées organisèrent la Conférence de Moscou du 30 octobre 1943. Les Américains, reprenant les éléments essentiels de la Charte de l'Atlantique proclamée par le Président Roosevelt et le Premier Ministre Churchill le 14 août 1941, posèrent à nouveau les principes dont les plus importants sont :

- le rétablissement de la souveraineté des nations ;
- l'indépendance des peuples qui en avaient été privés par la violence ;
- l'internationalisation des anciennes colonies et la mise sur pied d'un système de tutelle pour les territoires dits « non autonomes ».

La surveillance et la garantie de l'observance de ces principes devaient être assurées par l'ensemble des nations libres.

(1) « Les Etudiants Noirs parlent ». **Présence Africaine**, N° 14.

La Russie accueillit favorablement les propositions américaines mais en demanda l'application à la lettre, formule qui effraya les Britanniques. Ceux-ci, en effet, faisaient une distinction entre self-government (acceptable) et indépendance (non acceptable). Cette dernière thèse, reprise par la délégation britannique lors de la conférence de San Francisco, y fut soutenue par M. Stassen, ce qui indigna les milieux économiques américains, lesquels considéraient qu'environ 75 % des matières premières essentielles à l'industrie se trouvaient dans les possessions coloniales des nations européennes.

La conférence de San Francisco, en mai 1945, fut l'aboutissement de toute cette évolution. C'est au cours de cette conférence que fut élaborée l'organisation du « trusteeship » par une déclaration relative aux territoires non autonomes, un régime international de tutelle et la création d'un Conseil de Tutelle (1). Sans doute les colonies n'ont-elles été qu'un enjeu et les Américains ont-ils été mis par des considérations d'ordre stratégique et économique (2), mais toujours est-il que le rôle des Etats-Unis a été déterminant. Ainsi donc les nations coloniales furent menacées de perdre leurs possessions. Quelle fut la réaction française ? M. Moutet, ministre de la F. O. M., dans un discours de mars 1946, déclarait : « ... Le fait colonial brutal, le fait de conquête, d'imposition d'une nation sur d'autres races, le maintien d'une souveraineté qui ne reposait que sur la force est aujourd'hui impossible (3) ». Puis le Gouvernement fut l'objet d'hésitations et de contradictions surtout dans l'affaire indochinoise. Tout en proclamant que la France devait amener les peuples colonisés « à s'administrer eux-mêmes », cette gestion était déclarée ne pouvoir se faire que dans le cadre de la « communauté française ».

Afin de soustraire à l'O. N. U. le contrôle de certains territoires comme l'Afrique Noire, on dilata purement et simplement la République. On pouvait désormais aux prétentions de l'O. N. U. opposer l'exception d'incapacité, l'O. N. U. n'ayant pas pouvoir d'examiner les « questions intérieures » à d'autres Etats. Ainsi, en faisant élire des députés au Cameroun qui était précédemment sous mandat, on lui avait subtilisé la possibilité de bénéficier du « trusteeship ». Contrairement donc à l'avis des « fédéralistes », la Constitution de 1946 a surtout pour cause essentielle la situation internationale d'après-guerre qui ne tolérait plus le monopole du contrôle de certaines régions du globe par des nations dites secondaires.

Ceci dit, quels sont les fédéralistes ? Ce sont les partisans de l'Europe ou de l'Eurafrigue, ceux-là même qui voulaient atteler l'Afrique à l'Europe, en faire une colonie de peuplement et l'abandonner ainsi à l'exploitation de ce qu'on pourrait appeler « les Pays Capitalistes Réunis ».

Pour en arriver au contenu même du fédéralisme tel qu'on nous le propose, nous ne saurions nous faire le porte-parole des fédéralistes. Nous les laisserons donc parler eux-mêmes :

« Comment seraient élus les représentants des peuples coloniaux et quelles seraient leurs attributions ? Je ne peux que m'en tenir aux génératrices. Je ne suis pas un fanatique du bulletin de vote, qui est un mode européen d'élection. Je ne tiens pas non plus à ce que le vote soit individuel. Je le voudrais plutôt familial en Afrique Noire — ce qui serait dans la tradition du pays — pour que la femme pût faire entendre sa voix. Les élections seraient à plusieurs degrés : les chefs de village désignerait les représentants des cercles qui désignerait les représentants des colonies ; ces derniers, à leur tour, choisirait les membres de l'Assemblée Fédérale. Les « Nations coloniales », en effet, seraient constituées sur la

(1) Charte des Nations-Unies signée à San Francisco le 28 juin 1945, chapitres 11 à 13, articles 73 à 91.

(2) Cf. un article du 28 mars 1945 du *New York Herald Tribune* où M. Sumner Welles exprime son désir de voir les accords de San Francisco encourager les mouvements nationalistes dans le Proche-Orient (Syrie, Liban).

(3) Souligné par nous

base des fédérations actuelles : Afrique du Nord, A. E. F., A. O. F., Antilles, Indochine, Madagascar. Le Gouverneur Général nommé par la Métropole aurait seul le pouvoir exécutif (1) et le droit d'initiative en matière législative, mais il lui faudrait le soutien de l'Assemblée Fédérale pour que ses projets pussent avoir force de loi. Dans la Métropole siégerait un « Parlement Impérial » qui grouperait les représentants de la Métropole et ceux des Colonies. Ce Parlement s'occuperait de tous les problèmes d'intérêt général : défense impériale, affaires extérieures, etc... Ce système, on le voit, loin d'affaiblir l'autorité de la Métropole, ne ferait que la renforcer puisqu'il la fonderait sur le consentement et l'amour d'hommes libérés, d'hommes libres (1) ; loin d'affaiblir l'unité de l'Empire, il la soutiendrait puisque le chef d'orchestre aurait pour mission, non d'étouffer, en les couvrant de sa voix, les voix des différents instruments, mais de les diriger dans l'unité et de permettre à la moindre flûte de brousse de jouer son rôle (2). »

En dépit de certaines notions qui ont été nouvellement introduites : par exemple développement des Assemblées territoriales, ce texte demeure la base du fédéralisme. En lui-même ce texte est assez clair et nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de l'examiner dans le champ d'une loupe. Aussi le lecteur africain saura-t-il l'apprécier. Cependant nous essaierons de souligner quelques aspects de sa signification :

1<sup>o</sup>) Le système proposé, sous prétexte de trouver une référence à la tradition, rejette explicitement le suffrage universel. Rappelons que les pays qui sont voués à demeurer éternellement dépendants sont ceux qui s'accrochent désespérément à toutes leurs traditions. En outre, pour peu qu'on se rappelle qu'en Afrique Noire les chefs de village sont « nommés » par l'administration, on s'apercevra de ce que pourront être les résultats. Comment par ailleurs les villes pourront-elles participer aux élections ? Seront-elles représentées par le « chef de famille », le Maire ?

2<sup>o</sup>) Il prône la toute omnipotence du Gouverneur Général qui aurait « seul le pouvoir exécutif » et « seul le droit d'initiative en matière législative ».

3<sup>o</sup>) Il donne aux Assemblées Fédérales un rôle régulateur sans doute supérieur à la simple consultation. Malheureusement il ne dit pas en cas de conflit entre l'Exécutif et l'Assemblée Fédérale comment ce conflit sera résolu (on le devine).

Nous ne sommes pas par principe opposés à toute réforme. Ce serait là une politique d'opposition nuisible. Mais s'il y a des réformes qui sont dans le sens même de notre lutte et que nous ne saurions combattre, il en est d'autres qui signifient régression.

Lorsque nous avions analysé ici même la notion de fédéralisme, une fausse interprétation nous a fait attribuer une de ces formules comme nôtre, aors que nous avions simplement et objectivement dit comment pouvait se concevoir de façon rationnelle une Fédération. Nous avions notamment posé deux objectifs :

1<sup>o</sup>) La souveraineté du peuple africain notamment en créant en Afrique Noire des Assemblées détenant le pouvoir législatif de ce qu'on appelle encore A. O. F. et A. E. F. En effet, ce qu'il faut dévo'pper ce ne sont pas des Assemblées Territoriales — ce qui consacrerait éternellement la division arbitraire de notre pays —, mais les Assemblées au niveau des grandes unités géographiques susceptibles de devenir des Etats économiquement viables.

Mais la compétence de ces Assemblées doit être une compétence de principe et non d'exception. Cela signifie qu'elles doivent être compétentes pour toutes les questions relatives à l'Afrique Noire et non pas seulement pour les questions qui leur seraient attribuées de façon limitative.

(1) Souligné par nous.

(2) L. S. Sengor. — La Communauté Impériale Française, Ed. Alsatia, Paris. Au congrès des I. O. M. en 1951, le rapport de politique générale se ralliait à la thèse de la République Fédérale ou tout au moins la trouvait « satisfaisante à bien des égards ».

2<sup>e</sup>) Confier l'exécutif à un Corps de Ministres Africains.

Autant ce but est légitime, autant il est naïf de croire que l'on peut y arriver par une révolution juridique. Seules l'organisation, la lutte, la mise en demeure des puissances coloniales peut les obliger à lâcher une partie de leurs priviléges. C'est pour cela que nous souhaitons un large front anti-impérialiste comprenant tous les Africains, depuis les princes détrônés jusqu'aux communistes en passant par les nationalistes de toutes nuances, même s'ils ont une « vocation bourgeoise ». C'est le seul moyen de barrer la route à l'intégration qui est la négation de la souveraineté, aux pseudo-solutions à caractère trompeur qui en définitive ne sont que les manifestations de l'esprit colonialiste. C'est à ce seul prix que nous pourrons remettre le peuple africain dans ses droits légitimes.

A. WADE.

## MAROC : d'une « révolution » sur commande à une révolution populaire

En 1953, après la déposition du sultan Mohamed ben Youssef, feu Robert Montagne publiait un livre qui était la somme — disait-il — de ses « expériences personnelles », « une œuvre de bonne foi » et il concluait dans son avertissement : « Le moi est haïssable, mais le témoin, même agissant, d'événements qui se trouvent inclus de quelque manière dans l'Histoire peut se permettre de dire : « J'y étais ». L'écrivain éprouve en même temps, en rassemblant ses souvenirs, le sentiment toujours réconfortant de retrouver la réalité des faits, et le jugement qu'il porte sur eux s'en trouve raffermi. » Or, Robert Montagne avait donné à son livre le titre triomphal de : « Révolution au Maroc » mais, dans son esprit l'essentiel de cette « révolution » n'était rien moins qu'un ensemble d'événements « qui ont par une action presque pacifique, renversé un trône et réduit à l'impuissance le parti nationaliste des jeunes citadins ». Ayant trouvé le grand mot de la fin qui résume pour lui toute la situation marocaine au lendemain du coup de force d'août 1953, l'auteur ne se prive pas de le répéter à tout propos et en dépôt du bon sens : « Ce que la (révolution du 20 août 1953) instaure, c'est en même temps que la démocratisation du Maroc et l'appel aux masses des campagnes, la collaboration permanente entre les Musulmans et les Français ». (1) « Les milieux ruraux traditionnels sur lesquels s'est appuyée la révolution du 20 août... ». (2) « Sidi Mohammed ben Youssef restera le Sultan des Français puisqu'ils veulent le conserver (sic) mais Sidi Mohammed ben Arafat sera du moins le chef religieux suprême, « l'Imam de la Prière » des Musulmans pieux de ce pays ». (3) « le « coup de force » (mis entre guillemets par l'auteur) des tribus contre le Palais (août 1953) se transforme sans qu'on y ait pris garde peut-être aux yeux du droit public musulman... en une véritable révolution ». Il arrive une fois ou deux à R. Montagne d'appeler cette « révolution » menée par les féodaux et leurs conseillers des Affaires indigènes « une contre-révo'ution » mais ce faisant il cache à peine ses sympathies à l'égard de ce mouvement rétrograde tant sa haine du Sultan détrôné et de l'Istiqlal est grande.

(1) Révolution au MAROC, p. 404.

(2) Op. cité, p. 405.

(3) Op. cité, p. 248.

— + —

Nous n'entreprenons pas de faire ici la critique du dernier livre de R. Montagne. Le nom de l'auteur reste attaché à une école sociologique presque officielle qui, je ne sais par quelle aberration, a outre-passé son propos pour se « spécialiser » dans la politique arabe et musulmane en général. R. Montagne n'a-t-il pas dirigé de son vivant l'Ecole de Haute Administration musulmane qui s'employait à former à l'aide de stages périodiques les contrôleurs civils en exercice et certains officiers des Affaires indigènes d'Afrique du Nord. Esprit d'une rare intelligence, souvent averti, quoique passionné, curieux du détail et des aspects fugaces, chercheur infatigable, il lui manquait cependant les deux qualités majeures qu'on exige d'un spécialiste en matière de politique nord-africaine à l'intention des fonctionnaires français d'autorité chargés d'appliquer cette politique : la clairvoyance et l'objectivité. Si nous avons parlé de lui c'est tout à la fois pour déterminer la grande part d'influence que ses enquêtes, ses idées, ses conseils ont exercés sur certains responsables de la politique française au Maghreb au cours des dernières années et pour permettre au lecteur, grâce à une confrontation avec les événements actuels de se rendre compte lui-même de l'échec des prévisions officielles et des vues confortables et optimistes concernant le Maroc.

Parmi celles-ci il faut encore noter ce qu'écrivait le même R. Montagne dans la dernière partie de son livre comme pour relever le défi qu'avait lancé Sidi Mohammed ben Youssef en disant à l'un de ses interlocuteurs français avant de partir en exil : « Croyez-vous vraiment que, lorsque le Sultan aura été déposé, vous aurez résolu par-là même le problème marocain ? » Et R. Montagne d'ajouter du « tac au tac » : « C'est à cette interrogation que semble répondre d'abord la publication du vaste plan de réformes annoncé dans le mois qui a suivi la proclamation de Sidi Mohammed ben Arafa ».

Ce qui a suivi la « proclamation » de Ben Arafa ce fut surtout l'occasion enfin trouvée par les colonialistes de restreindre la souveraineté marocaine, de se jouer encore des aspirations légitimes de tout un peuple. Ce qui a suivi cet événement ce fut le terrorisme populaire citadin, qu'on croyait être sans lendemain et sans portée sur l'opinion rurale. Car — ne l'avait-on pas suffisamment répété ? — il s'agissait d'une fable, d'un apologue pour enfants sages. Sidi Mohammed ben Youssef était le « Sultan des villes » tandis que Ben Arafa, lui, était le « Sultan des campagnes » (1), c'est-à-dire le souverain de la majeure partie du peuple marocain. Or, cette conviction allait fournir le prétexte à l'optimisme béat des officiers des Affaires indigènes et des colons pour qui la co-souveraineté dénoncée par les nationalistes et le Sultan déchu était désormais et pour toujours un fait accompli. D'autre part, à la faveur d'une croyance généralement admise dans ces mêmes milieux et qui tendait à minimiser l'importance du terrorisme comme expression d'une prise de conscience à l'échelle nationale, les patriotes marocains agissant dans la clandestinité, allaient connaître une expérience décisive et repenser, pour ainsi dire, tous les problèmes politiques et sociaux en dehors des données familiaires d'avant le coup d'Etat du 20 août 1953. Nous disons bien les « patriotes » car dans cette terrible conjoncture, au contact des nouvelles réalités marocaines, aux prises avec l'arbitraire impérialiste, au milieu des épreuves de toutes sortes, le « nationalisme » classique était contraint de réajuster ses positions, de se laisser distancer par les seuls éléments dynamiques susceptibles d'affronter une situation de force : les militants de base, les masses populaires en un mot. Et s'il y a lieu de parler de révolution, c'est à ce propos qu'il faut le faire. Les spécialistes et les responsables français des affaires nord-africaines avaient toujours cru — avec raison jusqu'à un certain point — que la politique était le fait exclusif des partis nationa-

---

(1) Révolution au Maroc, p. 404 et suivantes.

listes qu'on pouvait impunément dissoudre et décapiter. Mais, ce faisant, ils identifiaient, d'une part, ces organisations avec la poignée de chefs qui les dirigeaient, sans apprécier la « contamination » souvent profonde exercée par la base sur les milieux populaires dans des circonstances déterminées ; d'autre part, ils évaluaient mal, par manque de psychologie, la répercussion que pouvaient créer dans les masses apparemment indifférentes, leurs propres actes contre la souveraineté nationale du pays.

Ainsi, le complot de 1953 qui était dirigé dans l'esprit de ses auteurs, contre le Sultan et ses alliés de l'Istiqlal, s'il a réussi à éloigner un souverain et à désorganiser un parti politique, a suscité, par la même occasion, une troisième force beaucoup plus importante, éminemment active et dont les objectifs tout à fait identiques à ceux de Mohammed V et des nationalistes bourgeois, se sont révélés encore plus audacieux. Le parti de l'Istiqlal qui a vu grossir ses rangs en dépit de la répression quotidienne a du même coup renouvelé sa structure, prolétarisé ses cadres, cédé plus de responsabilités à la base.

Les origines bourgeoises et citadines de la plupart de ses chefs lui interdisaient en temps de paix, de poser certains problèmes sociaux. Il a eu pourtant le mérite avant décembre 1952 de se préoccuper de la vie syndicale et d'agir au sein de la classe ouvrière. Les événements qui suivirent la déposition du Sultan tout en amenant à ce parti ou en marge de sa lutte clandestine une nouvelle clientèle populaire, eurent pour effet d'accroître l'importance du syndicalisme marocain.

L'attitude servile et la trahison intéressées des féodaux alliés de l'imperialisme français qui mettaient le Maroc au bord de l'abîme firent sentir davantage aux patriotes engagés dans la lutte, l'urgence de certaines solutions d'ordre social. On peut donc dire que l'action théorique du nationalisme marocain, son organisation statique, son idéologie même, tantôt prudente ou incertaine, furent enrichies, complétées, ajustées, chargées d'un contenu réaliste dès l'instant où l'initiative échut presque entièrement au peuple, à ces masses qu'on disait incultes et indifférentes et dont les sacrifices portèrent le combat national à des limites insoupçonnées, surtout depuis le mois de juillet 1955. Cette date, qui marque le point culminant de l'action nocive des milieux réactionnaires européens et français du Maroc et du Parlement fut aussi le début d'une nouvelle phase, la plus déterminante, dans la résistance marocaine. Le terrorisme européen se vautrait au grand jour dans l'impunité, les déplacements successifs de M. Grandval dans les villes coûtaient chaque fois des dizaines de vies humaines aux Marocains enthousiastes venus manifester leur attachement au souverain exilé et acclamer le résident général : les sombres journées de Casablanca au cours desquelles la population européenne déchainée se livra au lynchage des passants et au pillage des magasins marocains allaient donner soudain à toutes les classes sociales de la nation le sentiment d'un péril grave et multiple qui n'était pas le fait exclusif de l'armée ou de la police, mais celui de tous les bénéficiaires étrangers ou ressortissants français, du régime de protectorat. Les événements du 14 juillet 1955 et des jours suivants ouvrirent les yeux même à certains hauts fonctionnaires viziriaux, traditionnellement acquis à une politique de collaboration et ne laissèrent pas insensible la masse, peu nombreuse d'ailleurs, des réticents et des attentistes de bonne foi. On peut affirmer que ce fut là le véritable prélude à cette unité nationale qui, moins de 3 mois après, a fait imposer le retour du Sultan et l'avènement d'une révolution politico-sociale aux conséquences incalculables. La marche des événements va se précipiter et gagner, d'abord sporadiquement, les milieux ruraux (Oued-Zem, Khenifra, mois d'août) que les spécialistes considéraient comme très favorables à Ben Arafa ou tout au moins indifférents à ce qui se passait dans les villes : la constitution d'un conseil du trône et le départ du Sultan Ben Arafa (septembre-début octobre) donnent lieu à de pénibles tractations ainsi qu'au raidissement de l'attitude factieuse de « Presence française » et de certains généraux : le déclenchement de l'action insurrectionnelle dans le Maroc oriental (dans la nuit du 1er au 2 octobre) semble répondre aux manœuvres de la résidence générale et au sabotage des accords d'Aix-les-Bains. C'est à partir de ce moment que le gouvernement français commence à réaliser toute la gra-

vité de la situation marocaine. Le maquis nouvellement installé est à cheval sur le Maroc et l'Algérie de l'Ouest. Un nouveau front algérien vient de s'ouvrir d'ailleurs en Oranie de connivence avec les combattants du Rif. Cette double situation risquait, d'une part, d'attirer vers les fellagha marocains les nombreux patriotes et militants clandestins des villes et des campagnes et de « contaminer » le haut et le moyen-Atlas et, d'autre part, de renforcer le mouvement insurrectionnel algérien et de constituer une sorte de front continu sur les 2/3 du Maghreb. Le rapport des forces était désormais en faveur de la cause marocaine. Dès lors, comme par miracle, les solutions vont se succéder à un rythme plus ou moins lent. On apporte la dernière main à la mise en place du Conseil du trône en dépit des petites chicanes du résident général de Latour ; le pacha de Marrakech fait, le 25 octobre, une déclaration mémorable par laquelle il se sépare de ses « amis » de Présence française et rejoint le camp de l'unanimité marocaine. En novembre, enfin, le retour triomphal de l'exilé d'Antsirabé, la réception qui lui est réservée à Paris en tant que souverain et tous les événements que l'on connaît.

Cependant, au Maroc, même la situation n'allait pas au gré de tous. Sidi Mohammed, tout comme l'Istiqlal, s'est rendu compte que les choses avaient beaucoup changé et que le véritable souverain ce n'était plus l'homme, le Sultan déporté qu'on continue, certes, à aimer, à respecter, mais bien le peuple dont les sacrifices, le courage, le réalisme politique sont à l'origine de l'actuelle révolution marocaine. Le gouvernement français avait peut-être espéré que le Sultan ferait échouer indirectement cette révolution qui menace d'abord tous les privilégiés, les situations acquises les plus exorbitantes et l'investissement ultérieur des gros capitaux français, en un mot : l'essentiel d'un régime colonialiste à peine déguisé. Certains observateurs pensent que les « traditionalistes » et les féodaux marocains sur les conseils des officiers des Affaires indigènes, rallient chaque jour le Parti démocrate de l'Indépendance pour faire contre-poids à l'Istiqlal, mouvement de masses dont les objectifs sociaux coïncident souvent avec ceux de l'Union Marocaine du Travail. Si le fait est vraisemblable, le P. D. I. n'ayant eu jusqu'ici que de maigres effectifs, la manœuvre, en revanche, nous paraît trop voyante et ne pourra plus tromper le peuple marocain. Actuellement, le Sultan aussi bien que le président Bekkai et les dirigeants nationalistes se tiennent sur leurs gardes en évitant les faux pas. Ils sont pris, pour ainsi dire, entre deux feux : les masses populaires vigilantes, assouffées de justice sociale, qui n'entendent pas être frustrées de leur révolution, et les hommes du maquis rifain dont le souci majeur reste, avec tous les Marocains, l'indépendance nationale, et, au delà de cette indépendance, peut-être, un jour, l'unité nord-africaine.

MOSTEFA LACHERAF.

## LA MUSIQUE

### Du Sénégal, de Casamance et de Guinée.

Il y a dans le griot africain un mélange d'esprit traditionnel, de goût pour l'aventure et d'attraction vers les nouvelles choses qui fait que les meilleurs d'entre eux éprouvent le besoin de se dépayser.

Emile-Michel Cissé a longtemps vécu à Dakar dans l'intimité d'un des meilleurs, sinon le meilleur baafonnier (1) de Guinée, Yaraba Youyaté.

---

(1) Les informations que nous publions ici sont dues à l'obligeance de M. Emile-Michel Cissé.

père de Kante Facelli, balafonnier (2) et guitariste de Keita Fodéba. Yaraba Kouyaté est un homme d'une soixantaine d'années. Avec ses trois femmes et ses enfants il occupe près de Dakar, à Robinss (3), deux chambres dans une misérable baraque. C'est là qu'il compose. On est loin de la vie brillante, luxueuse et facile qu'on imagine être celle du griot.

Cissé nous disait l'autre jour qu'il faut nettement distinguer le griot « créateur » du griot « colporteur ». Des deux, ce n'est point le premier qui fait fortune. Yaraba Kouyaté travaille sans relâche, se lève souvent la nuit pour composer. De ses chants, d'autres griots, parfois très médiocres, qui se contentent de les répéter, tirent une fortune. Les vrais griots sont pauvres.

Yaraba Kouyaté vit en partie des commandes que lui passent de grands personnages qui aiment à être loués par sa voix. Le plus souvent il travaille « par correspondance », pourrait-on dire. Ses chants de louanges une fois mis au point dans le plus pur style traditionnel des griots Malinké, Yaraba Youbaté va les chanter chez un Libanais quelconque qui les enregistre et puis il envoie le disque à qui lui en a fait la commande. Ainsi à des milliers de kilomètres de distance le Guinéen d'Abidjan entendra-t-il et fera-t-il entendre un chant composé à Dakar en son honneur.

Yaraba Kouyaté reçoit constamment l'hommage des musiciens professionnels de Guinée et tous se plaisent à reconnaître en lui un Maître, mais il semble qu'il n'est pas pour l'instant de disciple ou de continuateur qui le vaille en tous points. Sékou Dioubaté, de tous les jeunes balafonniers actuels paraît être celui qui serait le plus digne de lui succéder. Contrairement à Yaraba dont les deux femmes continuent à l'accompagner en chantant, Sékou Dioubaté se fait accompagner seulement par sa seconde femme, dont la très belle voix éclipse pour l'instant tout au moins celle de sa première femme, Fanta. Le jeu de Sékou Dioubaté, extrêmement raffiné, très élégant, d'une grande virtuosité, est seul capable de donner des compositions de Yaraba une interprétation satisfaisante mais Sékou Dioubaté, dans le domaine de la création, ne peut prétendre rivaliser avec son maître.

Michel Cissé m'a longuement parlé aussi de Souyoulou Sissoko, le grand joueur de kora de Casamance.

Le père de Souyoulou Sissoko avait été envoyé à Paris (Exposition Universelle de 1900. Exposition Coloniale de 1931, je ne saurais le dire ?) et la légende veut que ce soit lui qui le premier ait fait parler la kora. De son père, Souyoulou tient un répertoire historique extraordinairement complet. D'après Emile-Michel Cissé il aurait un talent tout particulier pour composer une musique sur des textes qu'on lui propose et le jeu de kora dont il accompagne ses chants serait remarquablement accompli. Toujours est-il que Souyoulou Sissoko est l'un des joueurs de kora qui aurait le plus de succès à Dakar actuellement.

\* \* \*

Qu'il s'agisse de Yaraba Kouyaté, qu'il s'agisse de Souyoulou Sissoko, qu'il s'agisse d'autres griots encore, la radiodiffusion — le disque aussi d'ailleurs — bouleversent le mode traditionnel d'exécution. J'ai parlé plus haut de cette nouvelle industrie du disque parfaitement inconnue en Europe et qui consiste à composer un chant pour une certaine personne, à l'enregistrer sur disque périsable et à le lui envoyer. Par ailleurs, l'en-

(2) Dirons-nous balafonnier, dirons-nous balafoniste ? L'un est aussi incorrect que l'autre puisque l'un et l'autre redoublent le signe de l'action et qu'en bon Malinkais bala fon veut dire joueur de balan (xylophone). Quant à moi j'aime mieux « balafonnier », que semblent avoir adopté les musiciens de Dakar.

(3) « Robinss » pour « Robinson Crusoë » : tout un programme en fait d'urbanisme.

registrement de disques destinés au pressage prend de plus en plus d'extension et certains problèmes commencent à se poser.

Pour la radio, l'enregistrement des *griots* n'a pas encore reçu de solution bien satisfaisante. Emile Cissé m'a parlé de ses efforts pour persuader les *griots* de s'organiser en syndicats. Si les informations que j'ai sont exactes, les cachets servis par la radio aux *griots* sont dérisoires : 500 frs pour 1/4 d'heure.

Chacun sait que la musique d'Afrique n'est pas une musique express et qu'elle requiert un certain temps pour s'accomplir. Dans une fête paysanne — qu'elle soit africaine, croate ou mongole, d'ailleurs — il faut un certain temps pour que les choses se mettent en route, pour que les muscles s'échauffent, pour que les musiciens gagnent cet état de grâce, pas le moins du monde mystérieux mais qui demande une longue préparation, sans laquelle il n'est point de bonne musique. Les *griots*, musiciens professionnels, rompus au métier, connaissant toutes les ficelles, ont, eux aussi, besoin quoi qu'on en dise, d'un minimum de temps pour s'accoutumer à l'atmosphère glacée — ou surchauffée plutôt — des studios de Radio-Dakar. J'ai moi-même été témoin, il n'y a pas si longtemps, d'une émission de ce genre pour la « Chaîne Africaine » et je me souviens de ces deux *griots*, sur leur trente et un, avec leurs boubous empesés, leur kora qu'il faut une bonne 1/2 heure pour accorder, leur habitude de préluder longuement, qui avaient attendu pendant une heure dans l'atmosphère la moins propre à les inspirer et qui furent soudain poussés, enfournés, emprisonnés dans deux mètres carrés, devant un parallélépipède grillagé et rébarbatif, avec ordre de chanter immédiatement et sans délai, sans tousser, sans cracher, sans faire de bruit « non musical ». Point de présence amie, nul contact, nulle communication avec quoi que ce soit qui pourrait prodiguer les encouragements dont nul musicien au monde ne saurait se passer. De derrière un carreau, un « technicien » furieux, pressé, inquiet, transpirant à grosses gouttes, les menaça subitement d'un index vengeur. Les *griots* n'y comprirent rien, à cent lieues qu'ils étaient de penser qu'un geste aussi hostile et colérique eut été destiné à leur donner le signe du départ. Après quelques fausses manœuvres aussi misérables et dont l'inhumanité semblait échapper à tous, les *griots* chantèrent, bonnes pâtes, bonne poires. A peine commençaient-ils à s'installer dans un monde où ils trouvaient visiblement du réconfort qu'une grimace péremptoire, accompagnée d'une gesticulation violente du « technicien » vint leur couper abruptement le sifflet. Ainsi furent-ils interrompus au milieu d'un long texte auquel je ne comprenais rien mais qui n'était certainement pas fini, sans ménagement, sans transition, avec une grossièreté qui, je m'empresse de le dire pour ne pas être taxé de démagogie facile, n'est pas l'apanage de Radio-Dakar, mais l'habitude bien ancrée de toutes les radiodiffusions qu'il m'aït été donné de connaître. On évacua nos deux *griots* sans l'ombre d'un remerciement et sans égard aucun pour le respect où leurs compatriotes les tiennent.

Il n'est pas dans mon propos de critiquer la composition même des programmes des différents émetteurs d'Afrique Française : cela pose un problème politique qui dépasse le cadre de ces chroniques. Pour me borner au domaine de la « réalisation » pure et simple, j'ai de bonnes raisons d'écrire que malgré le dévouement de bien des réalisateurs ou techniciens de ces émetteurs, par la force des choses, les émissions africaines restant le parent pauvre de ces radios, et les crédits attribués dérisoires, l'incompétence en matière de musique est la règle. Combien de fois, m'a dit Emile Cissé, tel reportage sur le Sénégal passe-t-il avec une musique soudanaise ou tel épisode de théâtre africain, mettant en scène un événement de l'histoire dahoméenne, a-t-il pour « musique de fond » (quelle horrible expression) un enregistrement de Côte-d'Ivoire. Qu'on le veuille ou non il n'y a pas de radio africaine possible sans réalisateurs africains possédant leur métier, cela va de soi, et connaissant bien l'infinie diversité des civilisations de l'Afrique.

## De Nigeria (1).

A Lagos, Aka tient toujours le haut du pavé. Il est le joueur de **sakara** (2) le plus couru et sa réputation a été notablement consolidée par les compositions que lui inspira la condamnation des « onze ». Ce n'est point par goût du fait divers que je m'attarde sur ces événements regrettables, mais bien parce qu'ils illustrent la vivacité des luttes religieuses en Nigeria et par extension toute l'intensité des conflits musicaux qui en découlent. Venons aux faits : Après avoir été l'un des plus importants personnages du culte de Shango, un certain Akpalara, abjurant, embrassa l'Islam. Avec toute la fureur des convertis, il partit en guerre contre son ancienne religion, dénonçant ce qui lui paraissait ses excès et n'hésitant point à en dévoiler les mystères, sûr de l'impunité que lui donnait l'Islam, sourd aux différents rappels à l'ordre que lui firent parvenir les prêtres de Shango. Finalement il fut tué en public par ses anciens coreligionnaires mais, dit-on, sa mort fut marquée par un phénomène étrange : bien que l'assassinat ait été perpétré en public, son corps disparut aussitôt sans qu'on en puisse trouver la trace. Justice fut saisie. Onze inculpés furent emprisonnés. Il y eut un retentissant procès qui se termina par leur condamnation à mort.

Du point de vue musical l'histoire, m'a dit Nuru Bello, se déroula en deux temps. La mort d'Akpala se déroula en deux temps. La mort d'Akpala fournit à Aka le thème d'une très belle chanson qu'il lança au carrefour de Idumota un jour de grande affluence. Il y eut rapidement un énorme attroupement autour des musiciens et l'on forma un cortège qui, à la suite de Aka embouqua Victoria Street, puis Balagun Street, pour arriver à Balagun Square où le chant fut repris par l'assistance entière. D'autres musiciens s'emparèrent aussi de l'événement, qui remuait profondément Musulmans et Fétichistes de Nigeria et mise à part la composition de **sakara** dont je viens de parler il y eut aussi des chants **aguldigbo** et **djudju**. Plusieurs semaines plus tard le procès et son verdict firent renaître l'intérêt pour l'affaire Akpalara. Comme cela c'était produit au moment du crime, certains musiciens prirent position pour Akpalara, d'autres prirent position contre. Aka composa un chant qui devint vite très populaire. Il y railait les condamnés, sans s'attendrir un instant sur leur mort (ils furent électrocutés).

« O vous qui avez été jugés et condamnés à mort  
 Vous les onze qui avez assassiné Akpalara  
 Vous, membres de l'Awo okpa  
 On hésita s'il fallait vous torturer sans fin  
 Ou s'il fallait vous tuer dans la honte

« O vous avez été jugés et condamnés à mort à jamais  
 Seul le Seigneur est grand, considérez jusqu'où va sa grandeur... »

Il y eut d'autres compositions pour pleurer la mort des condamnés.

C'est un signe, à mon sens, de la vitalité d'une musique que d'être ainsi insérée dans l'actualité. De même qu'en leur temps les griots yoruba composèrent pour la mort de Thomas Balogun, leader de l'**Action Group**, de même des disques paraissent-ils constamment, qui sont consacrés à la situation politique actuelle. L'un d'eux a pour thème une exhortation adressée au N. C. N. C. et à l'**Action Group** pour leur demander de s'unir afin que l'effort actuellement entrepris en Nigeria n'aboutisse pas à un

(1) Ces informations sont dues à l'obligeance de M. Nuru.

(2) Sakara désigne à la fois l'instrument qui est, en termes savamment musicologiques, un « tambour sur col de poterie » et le petit ensemble avec lequel cet instrument est joué : violon monocorde et calebasses frappées avec des doigtiers de métal. C'est une des musiques de griots les plus répandues chez les Yoruba.

échec. Ce chant est composé lui aussi dans le style *sakara*, c'est-à-dire dans un style tout à fait traditionnel.

Ce qui ne veut pas dire qu'à Lagos — je ne parle point des campagnes faute d'informations, et je le regrette — d'autres styles « modernisants » ne soient, eux aussi, populaires. *L'aguidigbo* par exemple, qui groupe autour de l'instrument du même nom (caisse de bois où sont fixées cinq lames métalliques que l'on joue avec les pouces), une guitare et une section rythmique, et qui est une musique pour la danse « robe contre pantalon » à l'inverse du *sakara* où filles et garçons dansent chacun de leur côté. *L'aguidigbo*, tant par sa formation instrumentale — il s'y joint parfois un saxophone — que par sa rythmique influencée par les Antilles et par sa destination chorégraphique particulière, à la faveur de la jeunesse tournée vers l'Occident, à l'inverse du *djudju* qui, comme le *sakara* est resté lié à la danse traditionnelle, mais où le chant est périodiquement repris en chœur par l'assistance. Faute d'avoir été longtemps hors de la ville, Nuru Belo n'a rien pu me dire de bien passionnant sur la musique non islamisée des campagnes sinon que les musiques « fétichistes » ont droit, à la radio, aux mêmes émissions que les musiques chrétiennes et musulmanes, ce qui n'est pas le cas, que je sache, en Afrique française et c'est regrettable.

\* \* \*

#### D'U. R. S. S.

La troupe de noirs américains que l'on a vue à Paris ces dernières saisons donne *Porgy and Bess* à Moscou.

#### De Paris.

Les critiques, particulièrement André Hodeir, ont été assez sévères pour le concert qu'a donné Armstrong à l'Olympia. Ont-ils tort, ont-ils raison ? Le public n'était pas du même avis, semble-t-il. Pour moi, je n'ai pas d'opinion n'ayant pas assisté au concert. Mais il n'y aurait rien de surprenant à ce que Armstrong ait vieilli, d'abord parce qu'il a pris de l'âge, ensuite parce que le genre de musique qu'il fait — ceci n'étant en rien une critique — viendrait à bout des plus résistants. Ce qui me paraît plus grave, c'est le reproche d'oncle tomisme que lui adresse André Hodeir (est-ce le moins du monde fondé, encore une fois je n'en sais rien), reproche qui est précisément celui que je ferai au film « *Halleluyah !* » par ailleurs très beau sous bien des rapports, qui passe en ce moment à la Pagode.

#### De Dakar.

Emile Cissé, auquel on doit les informations publiées plus haut, a fait il y a quelques mois, une intéressante tentative au théâtre du Palais (théâtre que dirige avec, dit-on, tendance à le monopoliser, Maurice Sonar Senghor), pour constituer un orchestre composé d'instruments africains traditionnels au service d'un spectacle lui-même intégralement africain, mais moderne. Diverses difficultés matérielles l'ont empêché de mener son entreprise à terme.

#### De Paris.

Keita Fodéba est rentré ou va rentrer incessamment d'un long voyage en Afrique.

Simone Dreyfus-Roche a rapporté de Bahia de très beaux enregistrements de musique brésilienne d'origine africaine, notamment celle d'une cérémonie pour Shango, celle de pêcheurs au filet, et celle de lutteurs de *capoeira*.

G. ROUGET.

# NOTES

LE CINÉMA

## « HALLELUYAH » :

### OU L'EXPLOITATION DU GENIE ARTISTIQUE DU NEGRE

« Halleluyah » sorti en 1929 devait consacrer son auteur King Vidor. La revue du cinéma que dirigeait à l'époque J.-G. Auréol, le salua, comme un chef-d'œuvre. Mais faut-il rappeler que le film ne dépasse guère dans la forme de « Cabin in the Sky » le cadre dans lequel Hollywood renferme toutes les bandes dont les rôles sont tenus par des Noirs ? Supersticiels, voleurs, joueurs, puérils et naïfs, voilà le thème habituel.

Film pour Noirs écrit par le bon blanc. Voici le scénario : Une famille vit heureuse dans sa plantation de coton, au sud des Etats-Unis. Après une bonne récolte de coton, le père délègue son fils ainé Zéké (Daniel Hayne) et son jeune frère pour le vendre. Zéké, après la vente, rencontre en ville, l'envoutante Chiken (Nina Mac Kinney). Cette dernière, chanteuse et racoleuse de profession, a un amant tricheur professionnel aux dés. Zéké, poussé par Chiken, accepte de jouer avec l'amant qui dépouille le naïf Zéké. Celui-ci s'insurge. Au cours de la bagarre, il tue son jeune frère accidentellement.

Zéké retrouve sa famille avec le cadavre de son frère. Accablé par un lourd remords, il devient frère prêcheur. Cet événement améliorant son standing de vie, il voyage, prêchant la bonne parole, sur le dos d'un âne avec toute sa famille. Au cours d'un voyage, il retrouve Chiken. Il entreprend de la convertir et semble y parvenir.

Mais le jour de son baptême par immersion, Zéké est de nouveau envouté par le charme sensuel et l'attraction diabolique de Chiken.

Lors d'une cérémonie religieuse, Zéké, de nouveau esclave de sa passion, s'enfuit avec la diablesse noire, abandonnant la bonne parole ainsi que sa fiancée : une jeune fille honnête et pure.

Chiken, lasse d'une vie médiocre, s'enfuit en carosse avec son ancien amant. Dans leur fuite Chiken roulera sous les roues du carosse et sera tuée, et Zéké étranglera son rival dans les marécages. Condamné puis libéré, il retrouve sa famille.

« Halleluyah » est-il un chef-d'œuvre ? Non ! Car si King Vidor se proposait de décrire et de donner un tableau de la vie des noirs américains, il n'a fait que décolorer le visage du problème, selon une méthode courante dans le Sud, de l'Amérique idyllique. En fait, que lui reprochons-nous ? Et dans quelle mesure ?

Lorsqu'il nous présente ces noirs dans un champ de coton chantant et dansant, un malaise nous étreint.

Tout d'abord : il manque dans les négro-spirituals interprétés dans son film, cette chaleur dilatoire qui éveille chez nous une douleur empreinte d'un espoir indéfini. Cette communion emmanant du chanteur et de l'auditoire ; ce souffle chaud et sauvage, mais combien humain qui nous remue jusqu'aux fibres les plus intimes et que nous retrouvons dans les interprétations d'un Paul Robeson communiquant sa joie ou sa douleur. C'est en vain que nous cherchons à retrouver le timbre juste et profond d'une Bessie Smith ou d'une Malalia Jackson.

King Vidor a donc sacrifié l'authenticité du vrai négro-spiritual à la

commercialisation des poncifs hollywoodiens, en décolorant ces chants d'attente et d'espoir, en de simples « sweet » yankee. D'autre part, il semble qu'il ait usé du pouvoir de l'image pour nous faire avaler que ces champs de coton appartenaient aux Noirs, et que s'ils dansent et chantent, c'est bien parce qu'ils n'ont aucun problème social. Ce qui est inexact.

Car son procédé non seulement est un artifice qui place une communauté nègre hors du complexe Blanc-Noir. En effet, tout se passe comme si le Noir était le maître absolu des lieux sans aucun autre souci que celui de récolter, vendre et dilapider son argent. Il n'est pas jusqu'au cadre social où évoluent les héros, qui ne soit dénaturé, et les survivances africaines mal traduites.

S'il est vrai qu'on danse et chante en Afrique pour exprimer sa joie aussi bien qu'une douleur même devant le corps d'un défunt, ces rites ne peuvent s'appliquer dans une Amérique du Sud, où le nègre demeure dans un état de quasi-esclavage.

King Vidor est d'autant moins excusable que le « Sel de la Terre », film américain, a été tourné dans des conditions difficiles, où les réalisateurs ont préféré la pauvreté et les procès, pour faire respecter une réalité sociale aveuglante.

Pour en revenir à « Halleluyah », King Vidor s'est donc borné à réaliser une bonne affaire commerciale, en élargissant les sentiers de l'ignorance. Son film rejoint « Green Pastures » et « Pleure ô mon pays bien aimé », superstition et fraternnalisme du bon blanc.

Que retient-on en dernière analyse de « Halleluyah » ? Georges Sadoul nous le dit clairement dans son « Histoire du Cinéma » :

« Vidor ne s'écarte pas, quant au fond, des conceptions traditionnelles de Hollywood : les hommes de couleur dans son fameux « Halleluyah » sont tous, comme il se doit, puérils, superstitieux, naïfs, sensuels, criminels, bornés. Les problèmes de la « ségrégation » et du quasi-esclavage ne sont pas posés dans un film où l'on cueille le coton, en chantant et en dansant, comme au music-hall. Loin de peindre toute l'âme noire, Vidor adopte dans son scénario tous les partis pris de Broadway... »

Ebolongué EPANYA.

## LES LIVRES

## « PUISSANCE NOIRE »

par Richard WRIGHT

Traduit de l'américain par Roger Giroux.

Editions CORREA — Collection « Les Chemins de la Vie ».

Ni à droite, ni à gauche, ni au centre ! Une seule référence cependant : l'auteur avait appartenu au Parti Communiste des U. S. A. Et maintenant, libre, mille fois libre, aucune idéologie particulière ne charpente ses idées. On peut dire que c'est en résumé, ainsi que l'auteur se présente au lecteur dès l'avant-propos de son ouvrage. M. R. W. nous apprend que dix années d'appartenance au P. C. lui ont montré que le monde communiste « bâtit un empire de 800.000.000 d'esclaves ». Il nous avertit également qu'il utilise fréquemment « l'analyse marxiste de l'interprétation des événements historiques » parce qu'il ne connaît pas une autre méthode qui n'exclut pas les faits ». En somme il approuve le matérialisme historique, il rejette le monde communiste qui s'édifie sur cette base. Les péchés du monde occidental (lire capitaliste) seraient vénérables et il pourrait s'en débarrasser aisément si seulement il consentait à revenir un peu à la raison. Quant au monde communiste, il serait l'abomination même et s'il existe c'est à cause des faiblesses de l'Occident.

Maintenant que nous savons que R. W. a « choisi la liberté » — et il fait bien de nous le dire, car le témoignage tient du sermon — suivons-le dans « Puissance Noire ». C'est un long récit de voyage.

Dans le premier chapitre, le plus court, R. W. nous conte les circonstances du départ et la préparation du voyage. Il nous livre déjà une partie de la documentation trouvée sur l'histoire de la colonie britannique de la Côte de l'Or qu'il va visiter. Il insiste avec raison sur la saignée que l'esclave causa à cette partie du monde alors qu'il enrichissait les trafiquants de vies humaines sous les regards bienveillants sinon complice de la chrétienté. « L'activité des chantiers navals d'Angleterre fut stimulée par ce commerce de chair ». Dans ce chapitre également nous découvrons avec l'auteur un type de fonctionnaire colonial, bourgeois jusqu'à la moelle de ses os, africain d'origine mais étranger dans la colonie où il sert les intérêts de l'Empire peut-être plus astucieusement qu'un Anglais de Liverpool ou Bristol. Ce haut fonctionnaire, produit et parasite du régime colonial, qui ne cache pas son mépris de « l'indigène » dit avec une cruelle bêtise : « ... Je suis de gauche ! »

Le deuxième chapitre que l'auteur intitule « la Colonie Inquiète » est le chapitre le plus important. La longue promenade à travers la colonie commence dès la descente du bateau. Comme tous les écrivains-explorateurs, R. W. donne des tableaux de paysages, décrit villages après villages et sait dégager la variété dans leur uniformité. Dans les grandes villes comme Taccoradi et Accra, la capitale, nous visitons en sa compagnie les bas quartiers dont la puanteur contraste avec la propreté des sp'endides quartiers résidentiels d'une bourgeoisie locale aisée. Ici un marché multicolore, débordant d'activité, étale une variété impressionnante de pacotilles. Ailleurs c'est un bureau de poste ou une banque, la boutique d'un commerçant grec ou syrien. Plus loin dans une classe de village d'aspect étrangement rudimentaire où les bancs et les tables ne ressemblaient à rien, les petits nègres reçoivent un enseignement tronqué et défiguré qui détruit leur culture en lui substituant la caricature d'une autre qui leur est étrangère. Le contact que l'auteur prend avec ce monde nouveau pour lui, ne se limite pas aux choses et aux lieux, mais s'étend aux humains et c'est

la manière dont l'auteur ressent et rend ce deuxième aspect de la réalité qui donne l'originalité à son œuvre et le rend précisément discutable. L'auteur porte un grand intérêt aux classes pauvres des « compounds » grouillants de misère qu'il visite et revisite à maintes reprises. Ces classes pauvres composées de manœuvres et d'ouvriers des villes, de petits paysans et ouvriers agricoles, de petites vendeuses (qui vendent la cigarette par unité) cette plèbe est l'essentielle du problème social dans un pays sous-développé et colonisé. Ainsi dans le village Labadie : « Toute une vie indigène grouillait dans ces compounds, des êtres humains vivaient là, nus, sales, malades, apeurés ou souriants, curieux. Était-il possible que la Grande-Bretagne eut la haute main sur ce pays depuis cent quatre ans ? Trois générations avaient passé et les choses en étaient encore là. Manifestement personne n'avait essayé de faire quoi que ce soit. J'avais eu l'impression que ces gens auraient pu se faire des conditions d'existence bien supérieures, s'ils avaient été seuls. De toute façon, cela ne pouvait pas être pire. Pourtant le sol leur appartenait et avait donné des fortunes en or, en diamant, en bois, en magnésite ou bauxite ». Employés et commerçants forment une classe aisée à côté des intellectuels à mentalité petite bourgeoisie. La grande bourgeoisie locale comprend des planteurs, des hommes d'affaires, des juristes. Les problèmes politiques tiennent une grande place dans ce livre et augmentent son intérêt. L'auteur nous livre ses conversations avec les personnalités politiques les plus diverses, depuis le Premier Ministre N' Krumah jusqu'à l'homme de la rue. Il est frappé par l'hostilité profonde que l'homme de la rue adulte comme enfant nourrit contre le système colonial et la détermination farouche des autochtones de libérer totalement leur patrie du joug impérialiste. Ils ont un soupçon permanent contre les co'ons. La vie militaire des membres du C. C. P. (Parti de l'Union du Peuple) plonge tout le pays dans un frénétique sur-saut de fierté nationale dont la manifestation extérieure revêt un curieux mélange d'élan révolutionnaire et de mysticisme.

Cependant, comme tant d'autres voyageurs étrangers R. W. ne comprend pas l'Afrique et quoi qu'il dise il s'éloigne fréquemment de l'analyse marxiste quand il essaie d'interpréter. Remarquant dans un dancing que les femmes font groupe à part comme il l'observe dans d'autres circonstances, il se demande si les Africains « ne font pas taire ainsi le remords de se trouver en des endroits aussi contraires à toutes leurs traditions ». Il pense aussi vo'ontiers, à propos du mariage, que les Africains achètent leurs femmes.

Cette incompréhension est encore plus évidente dans le troisième chapitre : « L'Univers des Ashantis ».

La jungle s'étale, impénétrable et sauvage, pleine de mystère. L'auteur nous fait partager avec lui les histoires savoureuses qu'il a recueillies. En les lisant j'ai souvent éclaté de rire tout seul, de ce bon rire nègre qui renverse la tête en arrière et que R. W. a maintes fois observé. Certaines de ces histoires lui font écrire : « J'étais assis en face d'hommes qui révaient les yeux ouverts ».

On relève p'usieurs affirmations graves et à notre avis erronées. Selon R. W. « l'indigène ne pense pas par des idées mais par des images. Il ne conçoit pas le général mais seulement le particulier ». C'est dire en d'autres termes que l'Africain ne possède pas la pensée abstraite, ce qui est manifestement faux, et il n'y a pas de pensée abstraite sans conception du général. Ce qui est vrai, c'est que cette pensée abstraite peut se représenter le réel sous un aspect inadéquat, ce qui est une autre affaire. Nos sens nous permettent rarement de saisir tous les aspects du réel. Les moyens d'investigation instrumentaux (dont la valeur dépend du niveau technique), nous permettent de découvrir dans le réel les chaînons inaccessibles aux sens mais qui sont indispensables pour suffisamment embrasser le contenu du réel. Tant que quelques-uns de ces chainons manquent, les hommes (sans considérations de race) ont du réel un reflet plus ou moins fantastique. Cela ne signifie guère qu'ils ne pensent pas par des idées mais que ces idées sont fausses et ne correspondent pas au réel.

« L'Africain ignore l'amour, il adore, il n'a pas de haine, il maudit, il ne se repose pas, il dort. Et quand il travaille, cela devient une sorte de danse !.. L'indigène africain ne vie pas au sens où nous l'entendons, il

crée». En somme l'indigène africain est un être passionnel, toujours passionnel à l'extrême. N'est-ce pas le langage de Right ce que l'autre a dit : « L'émotion est nègre et la raison hellène ? » R. W. se rend-il compte qu'il rejoint la négritude en tout point contraire à l'analyse marxiste qu'il prétend utiliser ? Et matériellement l'auteur est sollicité par la logique implacable d'une telle conception : « ... les Africains sont peut-être si biologiquement différends qu'en dépit de tous les enseignements, de toutes les influences auxquels ils seront soumis, leurs comportements ne seront pas modifiés ». Si cette particularité biologique existe qu'est-elle devenue chez ces Africains transplantés que sont les noirs américains ? Volatilisée, en tout cas inopérante, puisque nous lisons un peu plus loin. « La question de savoir ce qu'un Africain garde de sa culture quand il est transplanté sur un autre continent, n'est pas un problème racial mais culturel ». Alors pourquoi, à propos de l'Africain non transplanté, cette question envisagée non pas simplement dans le présent, mais dans le devenir historique, aurait une réponse différente ? Un biologique intangible qui tient du « milieu » et qui ne céderait que par la transplantation ? Mais si le milieu contribue à déterminer les réactions de l'homme, ce dernier transforme également le milieu !

L'auteur donne l'impression d'avoir laissé courir sa plume, au fil de toutes les idées contradictoires que lui évoquaient les faits observés. On ne retrouve pas l'effort systématique d'une pensée critique aiguë.

Quand, pour finir, l'auteur dans son adresse au Premier Ministre N' Krumah (ce dernier aurait dit : « Je suis socialiste marxiste ») lui recommande de se méfier de ces compatriotes communistes, sinon de les combattre, nous lui disons qu'il rend un mauvais service à la cause africaine en préchant la division du front patriotique uni contre le colonialisme.

Inspirer le Premier Ministre vers la politique des blocs et lui recommander, même discrètement la méfiance envers des pays ouvertement anticolonialistes, c'est également lui donner de mauvais conseils contraires aux intérêts africains. Pour quelqu'un qui « a choisi la liberté » — sans esprit de croisade — il eut été plus logique de conseiller à N' Krumah la politique de Nerhu.

Il y a malgré des défauts, beaucoup de choses intéressantes dans le nouveau livre de R. W. L'auteur est un observateur très fin. Son style est simple, entraînant, rarement ennuyeux. En somme, un livre très inégal. R. W. a une circonstance atténuante. Le monde africain lui a été dans son fond inaccessible. Il répète souvent lui-même. « Je ne sais pas », « je suis un occidental ». Peut-être aurait-il dû terminer tout le livre par sa propre phrase : « Je n'ai rien compris, ils étaient noirs, et j'étais noir, mais cela ne me servait à rien ».

A. F.

## AU CAFE

Nouvelles de Mohammed DIB.

N. R. F. — Editions Gallimard.

Il y a beaucoup de sel humain dans les pages neuves que vient de commettre l'auteur talentueux et lourd de promesses de « La Grande Maison ». L'art de Mohammed DIB affiche de la constance avec ses sept nouvelles on ne peut plus bien pensées, bien frappées, toutes palpitantes de réalité humaine. Dans ce genre si difficile, où la perfection est de rigueur, il nous semble que cet écrivain-né n'a plus rien à envier à ses prédécesseurs.

Chacune de ces nouvelles démarrent sans trompette et sans recherche, bien humblement, mais auréolée d'un intérêt que jamais rien ne vient

briser, le long du parcours sur une onde énergique et confortable. Les personnages de son livre, ces êtres de religion profonde, simples et sans calcul, tous porteurs d'un message, d'un elixir de vie pour un peuple ami, une humanité aux abois et pourquoi pas ? Mohammed DIB les a pris au hasard dans la corbeille de ses prunelles, autour de lui, sur sa terre natale que la mauvaise foi, monnaie courante de nos jours, a seule le front d'accabler, de broyer, cette terre aux horizons chargés de vie, et où les matins ont la pureté, la candeur des matins de la genèse.

Pour ma part, je ne perdrai jamais de vue le visage d'ascète de ce criminel né d'un hasard malencontreux qui retrouve sa liberté et ses dimensions naturelles après la séquestration. Au tout premier quidam qu'il rencontre dans un café, en l'occurrence le narrateur, Mohammed DIB, il débchine sa vie, très simplement. Une lucidité sereine, l'habite. On n'est pas criminel impunément. « Vous pouvez me ligoter, disait-il, mais c'est le monde qu'il faudrait changer, imbéciles ! Et surtout ne m'enseignez pas comment il faut vivre... Donnez-moi plutôt la possibilité de vivre ! Comment ne comprenez-vous pas cela ? »

Il faut aborder ce livre tout orgueil bu, perdu au bas-fond de nous-mêmes. Il faut le connaître dans un parfait silence. Il faut entendre enfin ces mots sans la cire dans les oreilles. L'âme a beaucoup à y gagner, et, partant, le destin du monde.

**Paulin JOACHIM.**

## JUYUNGO

par **Adalberto ORTIZ.**

Traduit par **Michel REBOUX.**

N. R. F. — Collection « La Croix du Sud ». — Editions Gallimard.

Dans JUYUNGO, surnom que les Indiens donnent habituellement aux noirs, le romancier équatorien Adalberto ORTIZ nous conte l'histoire du nègre Ascension Lastre. Après s'être enfui de la forêt où la vie dans ses joies les plus élémentaires, avait tourné le dos à sa famille, le jeune Ascension se jette corps et âme dans les expériences du travail quotidien. Il est d'abord victime d'un contrebandier qui exploite sa force, mais qui a toutefois la générosité de lui apprendre à lire. Puis Ascension échoue chez les Cayapas, aux yeux de qui, comme tous ses congénères, il est Juyungo, le diable, c'est-à-dire un noeud de mystère éveillant la méfiance superstitieuse des Indiens. Nous retrouvons plus tard le héros sur un chantier où il fait la connaissance de deux étudiants chassés pour leurs idées de l'Université, mais l'échec d'une grève à laquelle il prend part brûle de nouveau le sol équatorien sous ses pas. Dans sa nouvelle fuite, il tombe dans l'île de Pepepan où une fragile communauté de noirs et de métis, sous la direction de Don Clemente, vieux contrebandier sentimental, arrive à faire pousser un peu de tabac et de canne à sucre sur un lopin ingrat. Un beau jour, le maître de l'île, Don Valdez, politicien de la pire eau, la cède à un aventurier allemand, M. Hans, qui décide aussitôt d'en chasser ses habitants. Don Clemente ne survit pas à cette mesure d'expulsion. Alors qu'Ascension est à la chasse, la police, sur l'ordre de M. Hans, met le feu aux taudis de l'île. Le bébé que quelque temps auparavant Ascension avait eu d'une jeune femme blanche, Maria de Los Angeles, disparaît dans les flammes, tandis que la Mère en devient folle. A son retour Ascension, au comble de la douleur, se venge en tuant M. Hans et un de ses sicaires. Il doit fuir de nouveau. Un an après ces drames, il est mobilisé dans la guerre contre la Colombie, pays voisin de l'Équateur, où il est tué.

A travers ces divers épisodes tragiques, Adalberto ORTIZ s'est livré

à une réaliste étude de mœurs populaires. L'amour, la lutte pour le pain quotidien, la joie et la tristesse de vivre, la camaraderie humaine, misère et grandeur des hommes, sont mis en relief chez des personnages très vivants, victimes la plupart de l'analphabétise et du régime semi-féodal qui fait rage en Equateur. Ascension, la belle figure du livre, a d'abord tendance à rendre tous les blancs, en général, responsables de ses misères, mais la clairvoyance idéologique de Nelson Diaz, l'un des étudiants, le porte à donner un sens plus humaniste à sa révolte contre les injustices du racisme blanc.

« Aie toujours ces mots dans la tête, mon ami, plus que la race, la classe ». C'est là un enseignement révolutionnaire qui achèvera de faire d'Ascension, au moment où il meurt, un nègre véritable.

Le talent d'Adalberto ORTIZ nous est bien rendu par la belle traduction de Michel Reboux. ORTIZ sait combiner les ressources du lyrisme avec une représentation véridique du réel. On est heureux de ne pas avoir à plaindre chez lui le parti-pris naturaliste et souvent érotique, qui affaiblit souvent la vigueur réaliste des écrivains équatoriens de sa génération. JUYUNGO place ORTIZ en bonne place dans le roman équatorien qui, au cours de ces dernières années, s'est imposé avec les talents originaux de Jorge Icaza, José de la Cuadra, Humberto Salvador, G. Lara, D. A. Malta, Canseco, et surtout Gil Gilbert.

René DEPESTRE.

### ELEGIES ANTILLAISES

de Nicolas GUILLEN.

Traduction de Claude COUFFON.

Pierre SEGHERS, éditeur.

Collection « Autour du Monde ».

Après « Chansons Cubaines et autres poèmes » (1) paru l'an dernier dans la collection bilingue qu'avec élégance dirige Pierre SEGHERS voici maintenant réunis dans « Elégies Antillaises » quelques-uns des poèmes les plus récents du grand poète cubain. Le recueil est précédé d'une préface où Claude COUFFON, traducteur à la main toujours heureuse, fait ressortir les principales ressources de contenu et de forme qui caractérisent le génie créateur de GUILLEN. « En traduisant l'année dernière les « Chansons Cubaines », écrit COUFFON, nous nous étions proposés de faire connaître un premier aspect de l'œuvre de GUILLEN, ce que l'on pourrait appeler, reprenant l'expression même du poète, sa « poésie afro-espagnole ». Et il ajoute plus loin « mais réduire l'œuvre de GUILLEN aux dimensions d'une poésie d'une grande virtuosité empruntant ses thèmes au folklore serait limiter considérablement cette œuvre et la tronquer ». Ce qui amène COUFFON à parler d'un second aspect de l'inspiration de GUILLEN, l'aspect politique et social. COUFFON a d'autant plus raison de mettre l'accent sur ce dernier aspect que les critiques de GUILLEN retiennent souvent le côté folklorique de sa poésie, négligeant sa portée universelle, sa façon toujours originale de s'élever de « l'horizon d'un homme à l'horizon de tous ». Pour ma part, à lire les « Elégies Antillaises », les Chansons, et d'autres œuvres dans leur version espagnole une profonde

(1) « Chansons Cubaines et autres poèmes », par Nicolas Guillen, traduction de Claude Couffon ; P. Seghers, édit. ; « Autour du Monde ».

unité de ton me semble être le trait le plus frappant de l'univers Guilleen. En effet, même quand GUILLEN cesse d'intégrer à sa technique des éléments prosodiques directement empruntés au folklore, en particulier le son, son *registre formel* est essentiellement dans son mouvement, afro-cubain. A toutes les étapes du chant, de GUILLEN on est toujours en présence de moyens d'expression où prosodie d'origine espagnole et rythmes africains s'expriment à travers un *art poétique*, un langage distincts de ceux des grands poètes espagnols d'aujourd'hui. Le contenu exerçant toujours une action déterminante, inventive, sur la forme, il est naturel que GUILLEN, en élargissant ses thèmes d'inspiration, ait été amené à limiter ses emprunts directs au folklore de son pays. Il est passé ainsi du frais populisme de ses débuts aux grandes eaux du réalisme révolutionnaire. C'est que depuis vingt-ans, GUILLEN a été à l'écoute du tumulte de la vie au cœur insulaire de Cuba. Depuis 1930, s'étant constitué le secrétaire le plus attentif et le plus passionné de ce tumulte humain, il s'est accroché à lui sur les sentiers et les routes de l'espérance. Depuis « *Motivos del Son* » (1930) le réalisme a fait des progrès dans la voix de GUILLEN, sans qu'à aucun moment on ait l'impression d'un hiatus entre les deux aspects si justement mis en relief par COUFFON.

Dans « *Songoro Consongo* » (1931) venant après l'angoisse et l'allégresse toujours admirablement sensuelles des « *Motivos del Son* », le réalisme annexe des clairières nouvelles de la vie :

« Compagnons, nous voici  
sous le soleil  
notre peau reflètera les visages humides des vaincus  
et dans la nuit tandis que les astres brûleront à la  
pointe de nos flammes  
notre rire poindra sur les fleuves et les oiseaux » (1)

Avec « *West Indies Ltd* » (1934) la poésie de GUILLEN, face à l'épée Yankee, dégaine ses armes de combat, et son réalisme est maintenant un torse musclé braqué sur les sirènes bottées et casquées de l'impérialisme.

« West Indies ! West Indies ! West Indies  
voici le bagne  
où chaque homme a des chaines aux pieds  
voici le siège ridicule des trusts and companies  
voici le lac d'asphalte et les mines de fer  
les plantations de café  
les ports docks et les ferry-boats et les ten-cents...  
Voici le peuple du *all right*  
où tout va mal  
voici le peuple du *very well*  
où nul n'est bien... »

Puis c'est la guerre d'Espagne ; bientôt relayée par la guerre du monde entier contre le fascisme, — qui porte GUILLEN à ajouter de nouvelles fenêtres du réel à sa voix, vastes fenêtres cubaines d'où il lance ses rythmes de choc, son feu populaire, à l'assaut de l'anti-poésie militante des assassins de Frederico Garcia Lorca, de Saint-Pol Roux et de Julius Fucik. Depuis, cette poésie n'a pas pu rengainer ses armes parce que l'anti-poésie malgré ses défaites nazies, est toujours avide de sucre cubain et haïtien, de pétrole vénézuélien, et équatorien, de café brésilien et de nitrate chilien, et continue à traquer dans nos vies américaines les éclats humains de la liberté.

Les « *Elégies Antillaises* » chantent les colères et les espoirs de GUILLEN qui sont les colères et les espoirs de vingt peuples. Devant les pré-

---

(1) Traduction de C. Couffon.

tentions de l'anti-poésie à gouverner les rosées de Cuba, GUILLEN a allumé ses plus puissants phares et le monde entier arrive dans la voix de ce poète à regarder dans les yeux, les remous géants de son espérance.

« **Elégie Cubaine** » ouvre cette marche, une « étoile bleue » dans ses mains noires :

« Cuba, palmiers vendus,  
ô rêve écartelé,  
cruelle carte de sucre et d'oubli...  
Où donc, cerf élancé,  
de forêts en forêts poursuivi,  
trouveras-tu une forêt pour y lécher  
le sang de ton flanc déchiré ?... »

« **L'Elégie à Jacques Roumain** » ferme la marche, Jacques Roumain, le romancier de « *Gouverneurs de la Rosée* », Jacques Roumain chez qui notre Haïti va chercher les plus radieuses consignes de la mer, qui mieux que Nicolas GUILLEN, camarade de toutes les rosées, pouvait nous l'ouvrir :

« Ainsi qu'une grande page de pierre  
lue et relue par tous ;  
ainsi qu'une grande page sue, parfaitement sue,  
que tous récitent de mémoire,  
que nul ne plie  
que nul ne tourne ni n'arrache  
à ce terrible livre d'Haïti, ouvert,  
à ce terrible livre ouvert  
à cette même page haïtienne sanglante,  
à cette même et seule, unique page ouverte  
Il y a trois cents ans, terrible page haïtienne !

Entre ces deux belles Elégies du livre, avance en plaine lumière « **l'Elégie à Jésus Ménendez** ». A Jésus Ménendez, leader de la canne à sucre, assassiné par un petit officier de l'Armée cubaine. Nous sommes ici éclairés par l'un des plus robustes triomphes de la poésie de tous les temps. Levez-vous lecteurs, quand passe Jésus Ménendez ! Soyez si encieux, car vous êtes ici dans une salle de concert où l'orchestre GUILLEN interprète une symphonie en cœur-majeur :

« montez, montez à son sommet et vous verrez combien, de son front, la vie tumu'tueuse bouillonne à ses pieds, renouvelée en ondes interminables ! »

Prenons, lecteur, ce chemin-de-cœur, ne craignons pas le vertige car GUILLEN nous tiendra par la main, une main forte et sûre de capitaine au long cours de la poésie contemporaine, allons au devant de la beauté du monde, et :

« C'est alors qu'il arrivera, Jésus, et qu'il dira,  
et qu'il dira :  
— Voyez, voici le sucre maintenant sans larmes.  
Et qu'il dira :  
— Me voici, ne craignez plus rien.  
Et qu'il dira :  
— Le voyage fut long et apre le chemin.  
Un arbre a pu grandir du sang de ma blessure.  
De cet arbre un oiseau chante l'hymne à la vie.  
Et l'aurore s'annonce au trille que voici ».

ma main, tais-toi quand chante l'aurore !

## ARTS AFRICAINS : INCIDENCES NOUVELLES

**Paredes pintadas da Lunda. — José Redinha.**

Companhia de diamantes de Angola — Servicos  
culturais — Dundo — Angola.

« L'admirable liberté de l'art de notre temps qui lui ouvre des possibilités inouïes, nous la devons à l'exemple de l'art nègre » (1). Ainsi Daniel-Henry KAHNWEILER n'hésitait pas à élargir un propos concernant, à l'origine, les seuls rapports (fortuits) du cubisme et de la sculpture nègre. Depuis, les problèmes sont différents, les solutions opposées, mais l'esprit des arts africains continue singulièrement d'inspirer des recherches. Cette première libération, attachée aux révélations de la sculpture noire, allait ruiner les « moyens illusionnistes », les procédés d'imitation formelle usés à force de redites. L'Afrique annonçait un nouvel art conceptuel fait de signes expressifs. Pourtant les limites de cette liberté totale qu'elle avait magiquement suscitée. Or, par un relais inattendu voici que les dessins sur sable, la peinture décorative des cases répondent opportunément aux plus récentes interrogations plastiques.

José REDINHA, conservateur du Musée de Dundo (Angola) restitue par le texte et par l'image (plus de cent copies exécutées sur place sont reproduites en couleurs, accompagnées de fiches topographiques et descriptives) la peinture des indigènes de la région de Lounda. En éditant cet ouvrage où l'érudition rivalise avec la perfection artistique, la Société des Diamants d'Angola, comble une importante lacune. Nous savons maintenant qu'à côté d'un art traditionnel, pénétré de symboles, soumis à des rités, exécuté selon des techniques précises, existe un art décoratif populaire qui par ses intentions, ses moyens rappelle les émerveillements simples de Jean DUBUFFET. Réalisé en dehors de toute intention professionnelle, il se refuse également à la durée. Chaque année, pendant la période sèche, adultes, femmes, enfants participent à l'ornementation extérieure des caves délavées à la saison des pluies. En raison même du caractère éphémère de l'ouvrage la surface des murs est rarement apprêtée. Le support conserve son caractère brut. Usant d'un pinceau rudimentaire, tige de bois écrasée, machurée à son extrémité, l'artiste amateur illustre le journal de ses travaux, de ses rêves ou de ses jeux. Le folklore, les cérémonies religieuses y tiennent sans doute leur place, parmi les danseurs masqués, les fantômes, les astres, les monstres imaginaires, les caricatures de la vie européenne déployés en rébus. Mais il n'y a pas de sujet dominant. La croyance animiste s'exprime dans la diversité naïve, le jeu spontané de la confidence.

Cet art toutefois, comme celui des masques, s'attache rarement à l'exacte transposition visuelle. Apparemment simple il semble se réclamer d'un certain « réalisme intellectuel ». Ainsi note-t-on le dédoublement des faces intérieures et extérieures de l'objet. Ailleurs, la transparence inspire de curieux dessins « radiographiques ». Le volume est pressenti par un gauchissement de la forme, le relief souligné par le contour blanc du graphisme ou le contraste des couleurs. La construction serait plane selon une intuition perspective aérienne. Les couleurs : rouge, noir, blanc, ocre, jaune, gris proviennent de substance minérales (argiles, terre) ou végétales (cendre) diluées dans l'eau, plus rarement mêlées à l'huile. L'intensité du chromatisme varie selon les régions, sans le recours au clair-obscur. Les compositions géométriques : suites de triangles, de losanges ou de carrés

(1) « Présence Africaine » — N° 3. Mars-avril 1948.

sont fréquents. L'abstraction même apparaît si naturelle que l'on rêve à sa légende sous-jacente. Ne coexiste-t-elle pas d'ailleurs avec le rythme des attitudes, le mouvement des figures ?

Il fallait rechercher des antécédents à ces peintures murales (probablement récentes et peut-être même sous l'influence indirecte des européens). Les tatouages, les masques, les peintures médicales, les ornements de proie ont été tour à tour évoqués. Mais les dessins sur le sable : idéogrammes et figures humaines schématiques, diagrammes autour de points, s'affirment comme la plus naturelle filiation. Saint-Germain-des-Prés. A l'extrême pointe de l'avant-garde le jeune mouvement lettriste s'annexe la peinture — après une série de révolutions (musique, cinéma, économie politique) — et redécouvre la vertu des idéogrammes. Les phénomènes représentés de Lemaître, les hypergraphies d'Isidore Isou, les dessins métagraphiques de Gabriel Pommerand (silhouettes sémaphoriques) échangent sur un autre registre — des correspondances comparables à celles de Picasso et des masques Wobé. Mêmes préoccupations de relief, de transparence, même volonté d'expressivité par le signe. C'est assez dire la vitalité des arts africains.

J. E. CAILLENS.

**REVUE DES REVUES****CUADERNOS AFRICANOS Y ORIENTALES**

Parmi les publications en langue espagnole, signalons ces « Cahiers » d'études africaines et orientales paraissant à Madrid (1). Le sommaire des numéros 30 et 31 est assez riche par l'étendue des questions traitées (sous forme d'études, de notes et de chroniques, de comptes rendus et de notices bibliographiques, etc...) Les points de vue qui y sont défendus, notamment sur les problèmes de l'Afrique Noire, suscitent souvent notre désaccord. Ainsi M.-J. Cola Alberich, docteur ès-sciences, dans « **Problèmes des contacts des cultures en Afrique Noire** » (V. N° 30, pp. 9-23) émet un certain nombre d'idées sur l'équilibre traditionnel de la vie tribale négro-africaine en face de l'Occident. Ces idées reflètent, à notre avis, l'ignorance des aspects violents que la pénétration européenne revêt chez nous (en A. N.). Car le désarroi du **détribalisé** — thème majeur de la littérature africaine moderne — on ne saurait le saisir complètement en dehors de l'emprise coloniale.

Après avoir tenté d'esquisser les cycles culturels de l'Afrique Noire, M. Alberich nous livre une découverte en ces termes : « L'Afrique est un continent de contrastes ». On s'en doutait un peu ! Empruntant la plupart de ses conclusions à des livres d'africanistes (ethnologues, anthropologues, ou sociologues) il déclare : « En accord avec les études les plus récentes, nous pourrions considérer les Africains comme étant « **pré-logiques** » mieux encore « **pré-philosophiques** », dans ce sens que très peu de tribus (du fait qu'on ne peut dire aucune) ont témoigné clairement du besoin d'une philosophie systématique ». Mais pour étayer cette idée on peut regretter qu'il n'y ait pas une note ou une référence dans le texte de l'auteur. S'il s'agit de citer des ouvrages sur la question, il est sans doute inutile de rappeler à M. Alberich que récemment le R. P. Tempels a essayé d'interpréter une philosophie bien nègre — celle des Bantous. M. Alberich serait-il un « **pré-scientifique** » qui s'ignore ? Passons. Il reconnaît bien — et il a raison — chez les noirs des villes l'existence d'une « **angoisse cosmique** » ; mais pourquoi fait-il un usage abusif, voire réactionnaire, des célèbres vers de Césaire « **Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole...** » en s'écriant : « Voilà condensé (dans ces vers) l'un des traits les plus caractéristiques de l'âme africaine : l'incapacité, par aversion pour tout matérialisme dont la culture occidentale est imprégnée ».

Et d'ajouter aussitôt : « ... je suis pourtant en désaccord absolu avec les idées du poète apologiste des sociétés détruites par l'impérialisme, de la révolution marxiste et du prolétariat ! »

C'est encore lui qui dans le N° 31 analyse le livre de Cheikh Anta Diop « **Nations Nègres et Culture** » avec beaucoup de sympathie et cette fois-ci avec un esprit scientifique — pourquoi pas ? M. Alberich nous confie : « Aujourd'hui le travail patient des éthonologues a mis à découvert la complexe organisation sociale de l'Afrique, pleine de sagesse, la profondeur philosophique de ses conceptions cosmologiques ». Etrange contradiction ! Voilà que les « **pré-philosophiques** » révèlent une profondeur philosophique.

Il y aura intérêt à suivre attentivement ces « **Cahiers** », notamment en ce qu'ils nous apprendront sur le système colonial espagnol.

**Buanga FELE.**

(1) Institut d'études politiques — Plaza de la Marina Espanola, 8, Madrid.

# COMMUNIQUES

## COMITE D'ACTION CONTRE LA POURSUITE DE LA GUERRE EN AFRIQUE DU NORD

27, rue Jacob, Paris (VIe)

Après huit années de guerre au Viet-Nam, Dien Bien Phu fit poser l'alternative de l'envoi du contingent ou de la paix. Le contingent est aujourd'hui en Afrique du Nord. Une nouvelle guerre a commencé.

Cette guerre est injuste. On pourchasse, emprisonne, torture et fusille en notre nom des hommes dont le crime est de reprendre à leur compte nos propres principes, dans le langage de la révolte armée à laquelle ils ont été acculés.

Cette guerre est honteuse. Nous n'avons pas le droit d'imposer à nos soldats des méthodes que nous avons condamnées nous-mêmes il y a dix ans, et qui risquent de transformer chacun d'eux en criminel de guerre.

Cette guerre est vaine. Les représailles, les « ratissages », qui ne pourraient rétablir l'ordre que par une dévastation dont nous aurions honte même si elle était réalisable, n'aboutiront qu'à nous faire perdre ce qui nous reste d'honneur, avec la guerre elle-même.

Les soussignés, conscients d'exprimer non seulement le sentiment des jeunes gens jetés dans cette guerre, mais celui de l'immense majorité des Français, se sont réunis pour affirmer leur exigence de voir établie en Afrique du Nord une paix fraternelle dans le respect des nationalités.

L'existence en Afrique du Nord de populations non musulmanes, qu'elles soient d'origine métropolitaine et chrétienne ou autochtones et de confession israélite, minoritaires au sein de populations musulmanes majoritaires, constitue l'un des éléments du problème qu'il faut résoudre de toute autre façon que par la guerre. Le but à atteindre est la réconciliation complète entre ces populations.

Il n'appartient pas aux soussignés, pas plus d'ailleurs qu'aux seuls Français, de proposer des plans de réforme ou des solutions immédiates et complètes. Par contre, ils affirment qu'il est impossible de s'orienter vers un règlement véritable de la question, ni, par suite, vers l'indispensable réconciliation, par d'autres voies que celles d'une négociation libre avec les représentants qualifiés des peuples du Maghreb.

En nous dressant contre cette guerre, nous défendons nos propres principes et notre propre liberté. La guerre en Afrique du Nord met en fait la République en danger.

Cet appel est destiné tout d'abord aux écrivains, savants, artistes, philosophes, éducateurs, à tous ceux qui font profession de s'adresser à un public, et par là, qu'ils le veuillent ou non, portent plus lourdement que d'autres la responsabilité de la tragique inertie qui pèse sur notre pays, pour les inviter à se joindre à ce Comité d'Action contre la guerre en Afrique du Nord, qui se donne pour tâche de faire aboutir les plus élémentaires et immédiates exigences de la conscience française :

- CESSATION DE LA REPRESSEION ;
- NEGOCIATIONS IMMEDIATES AVEC LES REPRESENTANTS DES PEUPLES D'AFRIQUE DU NORD, ET EN PARTICULIER AVEC CEUX DU PEUPLE ALGERIEN ;
- CESSATION DE L'ETAT D'URGENCE EN ALGERIE ;
- LIBERATION DU CONTINGENT ;
- PAS DE DISCRIMINATION RACIALE, NI OUTRE-MER NI DANS LA METROPOLE.

Nous prenons ici l'engagement suivant :

« Les citoyens français dont les noms suivent s'engagent à agir, de toutes les façons qu'ils jugeront bonnes en conscience, et dans tous les

domaines qui leur sont accessibles, pour mettre fin en Afrique du Nord à une guerre qui est une menace contre la République en même temps qu'un crime contre le genre humain.

« Ils ne se considéreront déliés de l'engagement qu'ils prennent aujourd'hui qu'une fois la paix rétablie et la liberté de tous restaurée. »

Suivent environ trois cents noms d'intellectuels, artistes, professeurs célèbres dont François Mauriac, R. Martin du Gard, Jean Cocteau, Irène Joliot-Curie, Frédéric Joliot-Curie, Louis Massignon, André Breton, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Pasteur Lagravière, Edouard Piagnon, etc...



### UN PRIX LITTERAIRE ANTIRACISTE EST CREE PAR LA L. I. C. A.

La Ligue internationale contre le Racisme et l'Antisémitisme (L. I. C. A.) vient de créer un prix littéraire antiraciste, d'un montant de 100.000 francs, qui sera décerné chaque année à l'œuvre littéraire, scientifique, philosophique, picturale, ou au film le plus propre à lutter contre les préjugés raciaux.

Parmi les personnalités qui ont accepté de faire partie du jury, citons : Georges Duhamel, de l'Académie Française ; Armand Salacrou, de l'Académie Goncourt ; les écrivains Marc Bernard, Joseph Kessel, René Maran, Charles Vildrac, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat du Prix : L. I. C. A. 40, rue de Paradis, Paris X<sup>e</sup>. — PRO. 13-28.



### MARGARET WRONG PRIZE COMPETITION 1956

#### A. — Prix Margaret Wrong — 1956

##### Conditions :

Un prix en argent ne pouvant toutefois pas dépasser L. 20.0.0 sera offert pour une œuvre littéraire originale d'un Africain habitant n'importe où en Afrique au Sud du Sahara.

1) Le manuscrit ne devrait pas avoir moins de 7.500 mots et pas plus de 15.000 mots.

2) La langue employée peut être le français, l'anglais, le portugais ou l'afrikaans.

3) Le manuscrit soumis doit posséder un mérite littéraire évident, et être d'intérêt général, capable d'être publié. Le sujet peut être historique, biographique, folklorique, roman ou étude de la vie et des pensées africaines.

4) Chaque manuscrit doit être accompagné d'une déclaration, signée par l'auteur, certifiant que c'est son propre travail et qu'il n'a pas encore été publié.

5) Aucun auteur ne peut soumettre plus d'un manuscrit.

6) Les manuscrits doivent être écrits clairement, si possible tappés à la machine, et seulement d'un côté de la feuille.

7) Les manuscrits devront être adressés comme suit :

Margaret Wrong Prize,  
c/o Mrs. Snow,  
Edinburgh House,  
2 Eaton Gate,  
London, S. W. 1.

Toute correspondance doit être marquée visiblement MARGARET WRONG PRIZE.

8) Les manuscrits doivent parvenir à l'adresse ci-dessus avant le 31 décembre 1956.

9) Dans l'attribution du prix, la décision du jury sera définitive.

N. B. — Bien que les organisateurs du Prix Margaret Wrong ne puissent garantir la publication du manuscrit recevant le Prix, ils sont prêts à faire tous leurs efforts pour faciliter la publication de tout manuscrit de valeur.

#### B. — Médaille Margaret Wrong

##### Conditions :

1) La médaille Margaret Wrong sera accordée en 1956 pour un livre de réel mérite littéraire, écrit par un Africain du centre de l'Afrique — Rhodésie du Nord et du Sud, Nyasaland, Angola et Mozambique.

2) Seuls seront considérés les ouvrages écrits en une des langues indigènes africaines, et publiés entre le 1er janvier 1953 et le 31 décembre 1956.

3) Exception faite des publications contenant des collections de vers originaux, les livres de moins de 25.000 mots ne seront pas considérés.

4) Aucun auteur ne peut soumettre plus d'un livre, dont il devra envoier deux exemplaires, après le 31 décembre 1956 et avant le 28 février 1957, à :

M. le Directeur,  
Northern Rhodesia et Nyasaland Publications Bureau,  
P. O. Box 208,  
LUSAKA (Rhodésie du Nord).

5) Les ouvrages devront être marqués clairement : MARGARET WRONG MEDAL.

Note. — Après examen par des juges compétents pour les langues dans lesquelles sera écrit chaque livre, ceux qui seront recommandés, seront

envoyés à Londres où l'attribution sera décidée. La décision des juges sera définitive.

**AUCUNE ATTRIBUTION NE SERA FAITE S'IL N'Y A PAS UN  
OUVRAGE AYANT SUFFISAMMENT DE MERITE LITTERAIRE**

**ERRATUM  
concernant le N° 4**

Lire à la page 73, dans le poème de Paulin Joachim « Le Sang de Bandoeng », ligne 21 :

Comme ces monstres d'intérêts  
au lieu de :

Comme ces continents mal bouchés